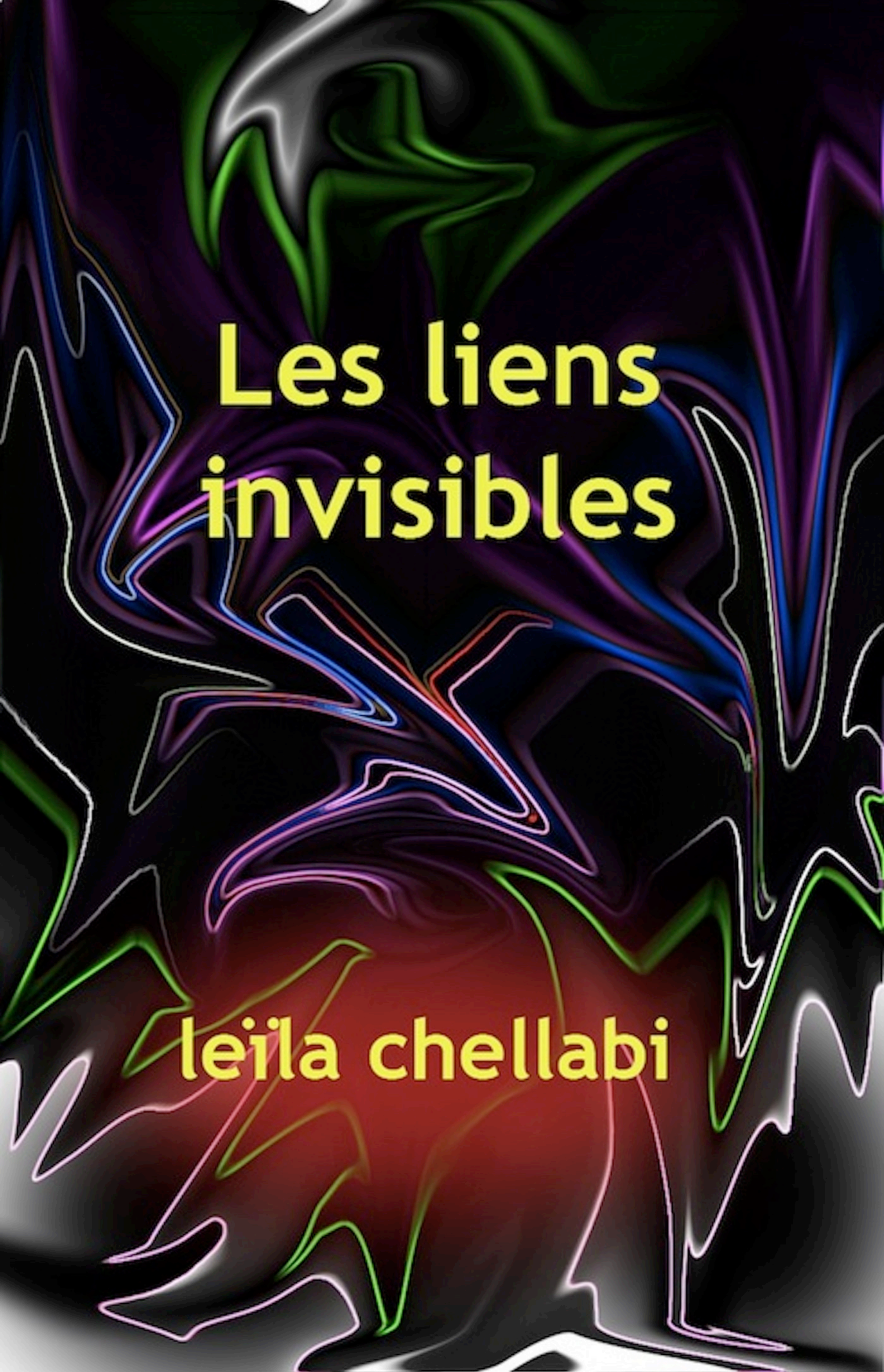

Les liens invisibles
leila chellabi


Les liens
invisibles
leïla chellabi

leïla chellabi

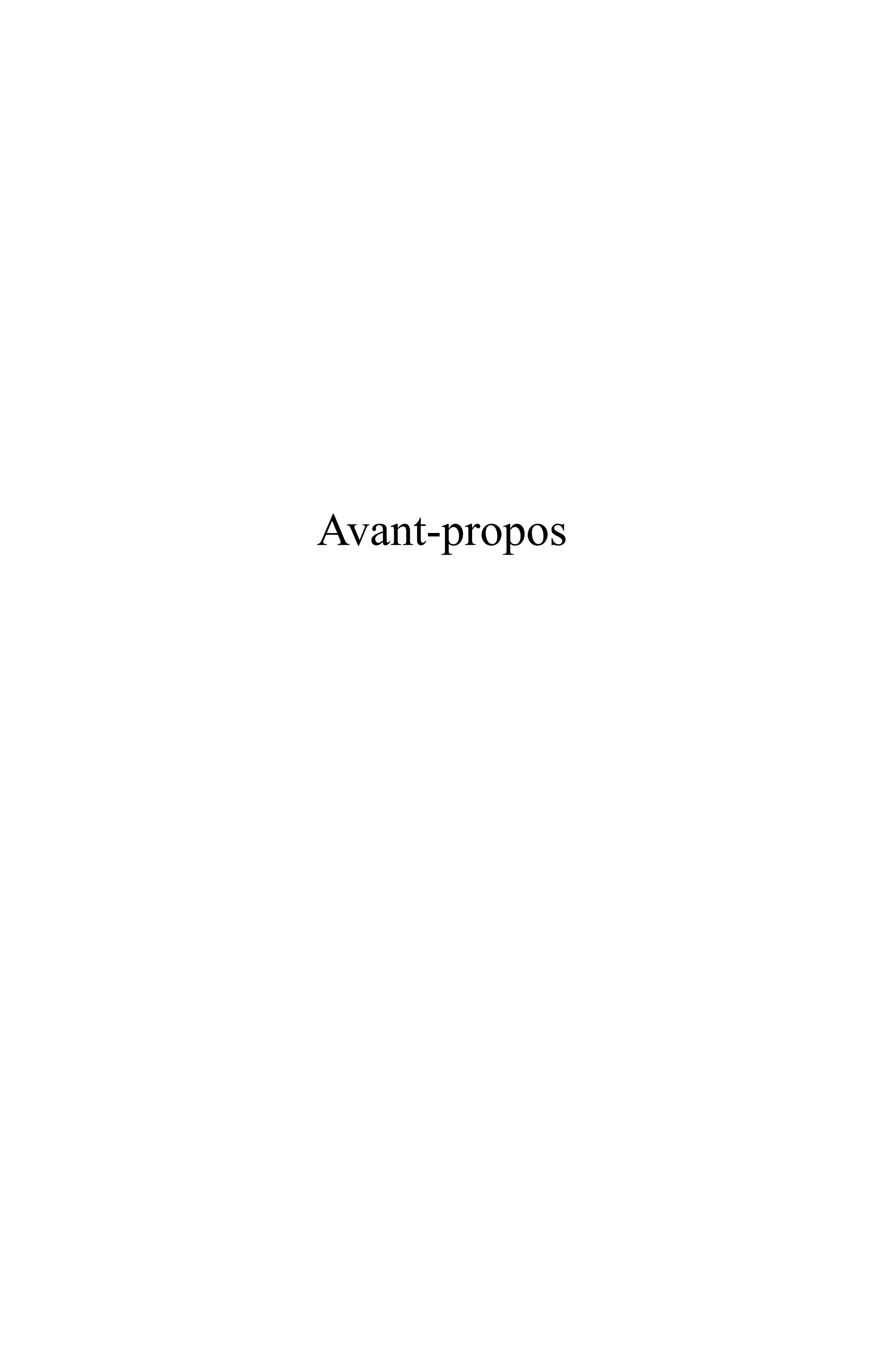
Les liens invisibles

LCenteur

À mes quinze ans platoniques
Jean-Philippe W. et Lionel B.
À mes maris
Georges B. et François S.B.
À mon époux
Romain G.
À Marcel A. Claude S. Roger L.
Guy R... qui ont voulu m'épouser
Aux autres que j'ai aimés
À ceux qui m'ont aimée

À celle que j'étais, et que je suis devenue
Parce que chacun, absolument, a été important,
À sa manière, à ma manière, à
Celle de la vie qui nous a réunis.

À la trame invisible de ces liens dans laquelle
Ma créativité a trouvé le matériau de
Ce roman.



Avant-propos

Le capital humain intérieur est, en soi, illimité ; seuls les fonctionnements qui en distribuent les expressions sont, eux, limitatifs, frontières pâles de ce puits insaisissable qui dégueule ou retient jalousement, ce qui, on le sent, on le sait, peut être exprimé, mais ne le sera peut-être pas.

Dans les impasses sombres des voies directes que l'imagination n'emprunte pas, de creux en failles, les lois de l'inconscient flétrissent, de leur houle terrible, les tentatives maladroites d'une mentalité qui réfléchit et construit trop pour être réellement créative.

La créativité est un courant informel dont personne ne s'approprie le souffle, il peut tout happer en ses airs fluides, ne retenant rien, effleurant de ses incandescentes luminosités ce qui passe, reste, meurt ou, en naissant, offre un commencement à ses débuts – qui ne sont pas tous prometteurs d'originalité, novateurs ou particuliers – dont la pâte remarquable est toujours celle de l'âme, quel que soit le stade de la personnalité qui lui échoit.

Dans les imbrications plus ou moins tordues que chacun fait subir à une créativité latente, peuvent se

trouver ou se retrouver des signes certains dont le don et le talent, n'étant pas des moindres, ne seront pas pour autant déterminants. En effet, être attiré par une forme d'expression ne suffit pas.
La marque décisive se cache dans l'impulsion fougueuse que rien ni personne ne peut endiguer, elle pousse l'être aux limites insoupçonnées de lui-même, dans cet espace connu de lui seul, où il se perd pour mieux se trouver, éclaté à d'autres dimensions où il se dépasse pour mieux communiquer, d'une âme haletante, ce qu'il perçoit de l'invisible, capte de l'insaisissable, débordant par-delà le connu, se vomissant de ses propres limites, absorbé dans cet océan sublime, nettoyé aussitôt par les tempêtes incestueuses d'une mer tourmentée dont il est le fils naturel implicitement reconnu.

À ces noyades dont les œuvres surgissent, souveraines, uniques, l'homme se meurt. Aux obsèques de ce qu'il ne sera plus jamais, au deuil qu'il fait de lui-même, en lui-même, les jours qui suivront seront menaçants et noirs. L'identité se dilue là, dans ce tunnel sombre qui suit chaque plongeon à la création, si l'apport culturel en est le sceau, elle restera un nom sur une couverture de livre, oubliant de l'écrivain l'homme qui le portait, le cristallisant à ses fausses apparences, niant par là même, pour le regard des autres, ce qu'il ne cesse de devenir, jusqu'au prochain plongeon dans l'aube fraîche d'une œuvre se poursuivant aussi bien par l'expression que dans l'intériorité. Ces deux-là ne sont pas

séparables. Elles ne peuvent exister l'une sans l'autre. De caps difficiles en luttes intestines, elles se coupent, se recoupent, sanglantes et impitoyables jusqu'à l'extrême fusion de leurs conflits dans cette globalité que toute œuvre, en ses parties, rend d'elle-même à la postérité, par la publication de chaque partie du puzzle qui la compose déjà.

On parle d'imagination mais d'où vient-elle ? A-t-il fallu l'imaginer pour qu'elle soit ? Où ce réservoir sans fond qu'elle suppose a-t-il sa ou ses sources ? Si l'homme est la veine dans laquelle elle se plaît à faire circuler un sang vif toujours renouvelé, où se trouvent les crus de ce courant sans fin qu'une œuvre canalise ? Si différemment parfois.

J'aime à contempler chez l'autre les pulsions féroces qu'elle engendre, cette imagination qualifiée d'irréelle, dont les vagues meurtrissent ou bercent qui est supposé en vivre. Dépendant de ce qu'il y puise, le créateur, écrivain ou autre, se régénère ou s'épuise, renaît ou se détruit entre deux créations, cherchant désespérément parfois à ne pas y échapper quand cruelle, elle lui échappe, le laissant frustré, au seuil d'un je-ne-sais-quoi de lui-même qu'il appréhende de devoir vivre, privé d'elle.

Ce dialogue avec l'invisible en soi, est sans doute le moment le plus impitoyable que traverse un jour ou l'autre tout créateur. Les questions y demeurent sans réponse, les rencontres ne sont que solitude, les

partages, stérilité, les intérêts, futilités, les motivations néantes et les sourires, habitudes, ne masquent que les peurs qu'il est seul à connaître.

Il y a pourtant des accès prioritaires à cet invisible dont l'imagination détient les clefs mais dont le Soi, chemin de la psyché en difficulté, est le seul à être la clé.

Le Soi, ce centre est toujours déplacé par l'approche que l'on en fait ou pas, consciemment ou pas.
Le Soi, cette périphérie qui se recentre à chaque tentative d'être un peu plus ce que l'on est malgré les peurs et les écueils découverts.
Le Soi, cette inconnue variable n'est que mouvement, déviance, trajectoire fluide et ininterrompue vers l'intérieur.
Le Soi, cette affaire du non-soi avec soi-même au détriment des deux, à la gloire limpide et victorieuse de ce qui naît à chaque instant de ces morts successives que nous avons tendance à refuser au quotidien mais dont l'économie, chez tout créateur, ne peut être faite.
Le Soi, cette bénédiction laborieusement faite par nous à nous-même.

Humble, le créateur l'est, lorsque concentré sur l'impalpable, il en devient le vecteur médiatique. À ces moments-là, dépassé, il se surpasse dans l'oubli d'une individualité latente au profit d'une spécificité troublante qu'il est le seul à saisir de lui-même.

Sorti de ces moments orgastiques dont jouit sa conscience, quand il rencontre les regards extérieurs qui vont à sa personne – ce masque qui colle à la peau de son identité sociale – le revoilà de l'autre côté, au monde objectif où l'humilité des grands moments prend des airs personnalisés qui lui font oublier jusqu'à l'insaisissable dont il avait conscience alors, que tout à coup il croit sien.

C'est là semble-t-il la gageure de tout créateur. Dépouillé de lui-même, en pleine création il est humble, rendu à lui-même par le monde profane qui l'entoure, il ne l'est plus. Dans ce basculement facile de l'intériorité vers l'extérieur, gît peut-être le secret des moments troubles où l'inspiration devient l'impasse de fantasmes que le mental engendre en lui-même pour mieux perdre l'homme au non-sens de ses obstinations.

À se courir après il tourne en rond, faisant fuir dans l'imaginaire ce que le seuil franchi vers l'extérieur ne lui permet plus d'atteindre. La porte de l'invisible, qu'il ferme, le relègue au monde social qui lui paraît bien terne et auquel il ne trouve aucun attrait si ce n'est l'illusion d'exister un peu par les plaisirs. Le désir lui-même a besoin de plus en plus de stimuli pour tenter de se repaître... C'est que l'univers du créateur est si épanouissant en sa complétude inachevée que rien après ne peut s'y comparer.

Mieux vaudrait, sans anticiper ou rechercher cet état, simplement en préserver l'éclosion, à son heure, sans précipitation ou désir castrateur, simplement en étant disponible. Ce qui suppose un équilibre dans le mouvement, sans attente, sans impatience, sans rien que le moment qui passe, tel qu'il est, tel que nous y sommes... Cela suppose un environnement aux exigences duquel rien, en nous, ne cède. La dureté ou l'indifférence apparente en résultant risque de couper ces liens avec l'extérieur : les autres. Mais qu'importe au créateur qui n'aspire qu'au lien intérieur, à ce fil ténu et fragile, qui sans s'objectiver jamais, lui permet d'accéder aux paliers secrets d'un univers intime, dont la jouissance physique n'est qu'un pâle reflet.

L'érotisme ici est vagabond, sans objet, il jette une aura mystérieuse à tout ce que présente l'imagination. Sans frontière, l'excitation, subtile, s'applique à trouver dans l'esprit ce que le corps ne peut dévoiler dans sa nudité. Il y a un imperceptible échange qui se libère en tout, prend prétexte de rien, dans ce vertige euphorique qu'est toute création artistique.

L'amour, ce sentiment incertain à tout créateur, se déplace de l'objet vers ce qu'il symbolise. Le partenaire devient transparent, jusqu'à des extrêmes dont il est dépourvu mais dont on le pare. Symbole de tous ceux ou celles que l'on n'aura jamais, il bouge aux fantasmes d'un imaginaire prodigue, dont les envolées mythiques poussent à des sommets qu'il ou

elle ne peut même pas soupçonner. Souvent à ces moments-là il suffit d'une phrase bêtement quotidienne pour que s'effondre de son piédestal ce partenaire sans importance qui croit en avoir.

Le créateur est cette sorte de génie ou « djinn » des Orientaux qui navigue, ainsi qu'un bateau fantôme, éclairé par ses propres lumières, ne dévoilant que ce qui repose en lui.
C'est dire que réinventant sans cesse plus ou moins rapidement ce qu'il aime néanmoins, l'objet, il ou elle, ne tient plus les promesses qu'il y croyait voir, celles-ci ne sont que siennes, et l'autre n'est que l'autre, ignorant, inconscient de ces attributs merveilleux dont le créateur l'embellit pour se renouveler.

Les malentendus sont nombreux, les pièges impossibles à éviter, les confusions persistantes et ainsi va la vie au quotidien maintenant schizoïde, dont le créateur, pour échapper à la dépersonnalisation le guettant – faute de compréhension, de partage, de vie dans une réelle altérité qui ne se peut avec qui ne connaît pas les abîmes de ces silences – va papillonner de-ci, de-là aux fleurs fanées de ces plaisirs éteints qu'il tente de retrouver aux lits froissés de sa quête.

Quête intérieure qui prend des allures de fuite, devenue la prison de ses espoirs de retrouvailles avec cet état créatif qui ne s'en accommode que très mal.
Le cercle ainsi bouclé est vicieux.

Les vices ainsi éclos ont des parfums capiteux, certes, mais le fil ténu, fragile, d'un imaginaire en déroute est-il rompu ? Rien ne le laisse deviner, tout le condamne, c'est le tunnel et ce qui brille dans l'ombre n'a plus qu'éclat artificiel d'un paradis perdu.

Mais le fil est bien sûr là, invisible ; parfois, aux détours du néant, un être semblable, disons par là un être qui connaît les ombres et les creux pour en être sorti, un être frère, sœur, va saisir ce fil d'un cœur averti afin de lui donner à nouveau la trajectoire intime d'une créativité qui se cherche en l'homme, ce créateur débordé par les mirages d'une objectivité trop rationalisante.

C'est ainsi que parfois une belle rencontre voit le jour dans les cendres de l'un pour renaître au phénix de l'autre. Comme deux vases communicants de l'essentiel, la quantité est négligeable, seule la qualité s'y transvase, sœur de lumière, belle de création, grosse de reconnaissance, dont l'imaginaire ne pourra pas s'emparer puisqu'elle va le nourrir de ses fruits nouveaux à croquer ensemble. Le jus d'une création à venir y coule déjà dont chaque goutte aura le parfum du suc riche que l'un et l'autre se découvrent en essence.

Ces rencontres-là sont rares, elles sont belles et rien ni personne ne doit en altérer les joies qui se jouent de tout ce qui n'est pas lui, de tout ce qui n'est pas elle, parce que, par-delà eux existe déjà en puissance ce qui

ne saurait que s'exprimer encore plus fort, encore plus beau. Ils en sont porteurs de l'expression même, qu'elle vienne par l'un, par l'autre ou des deux, elle est signée du nom de celui ou celle qui les a précédés, mort au tunnel de ces renaissances exquises que sont les affres de tout créateur.

Les amours humaines sont riches, affriolantes en diable, cascadeuses... mais ces amours-là sont incomparables. Elles ont en plus le goût de l'invisible qui se dévoile, forme d'évolutionnisme créateur, elles n'ont jamais ni la tiédeur, ni la fadeur, ni l'acidité des amours mortes puisqu'elles ne peuvent naître que d'elles et demeurent sans conteste, différentes en leur absolu.

Un corps ne peut donner que ce qu'il a.

Une âme, un esprit peut donner ce qu'il ne sait pas encore de lui-même. Illimitée, la créativité qui s'y renouvelle n'est jamais consommée, la création qui en découle ne se consume qu'en s'exprimant totalement, c'est dire que le dialogue, permanent, épouse les impermanences aussi bien que les mouvements implicites qu'elles supposent, protégeant par là même du fini une relation qui ne peut que refleurir à jamais des graines qu'elle ne cesse de semer.
À ces semailles le couple organise ses cycles laissant place à la vie de l'un, de l'autre, à leurs partenaires, désirs de passage, doutes, fonctions... par-delà lesquels ils se retrouvent tous deux dans cette énergie

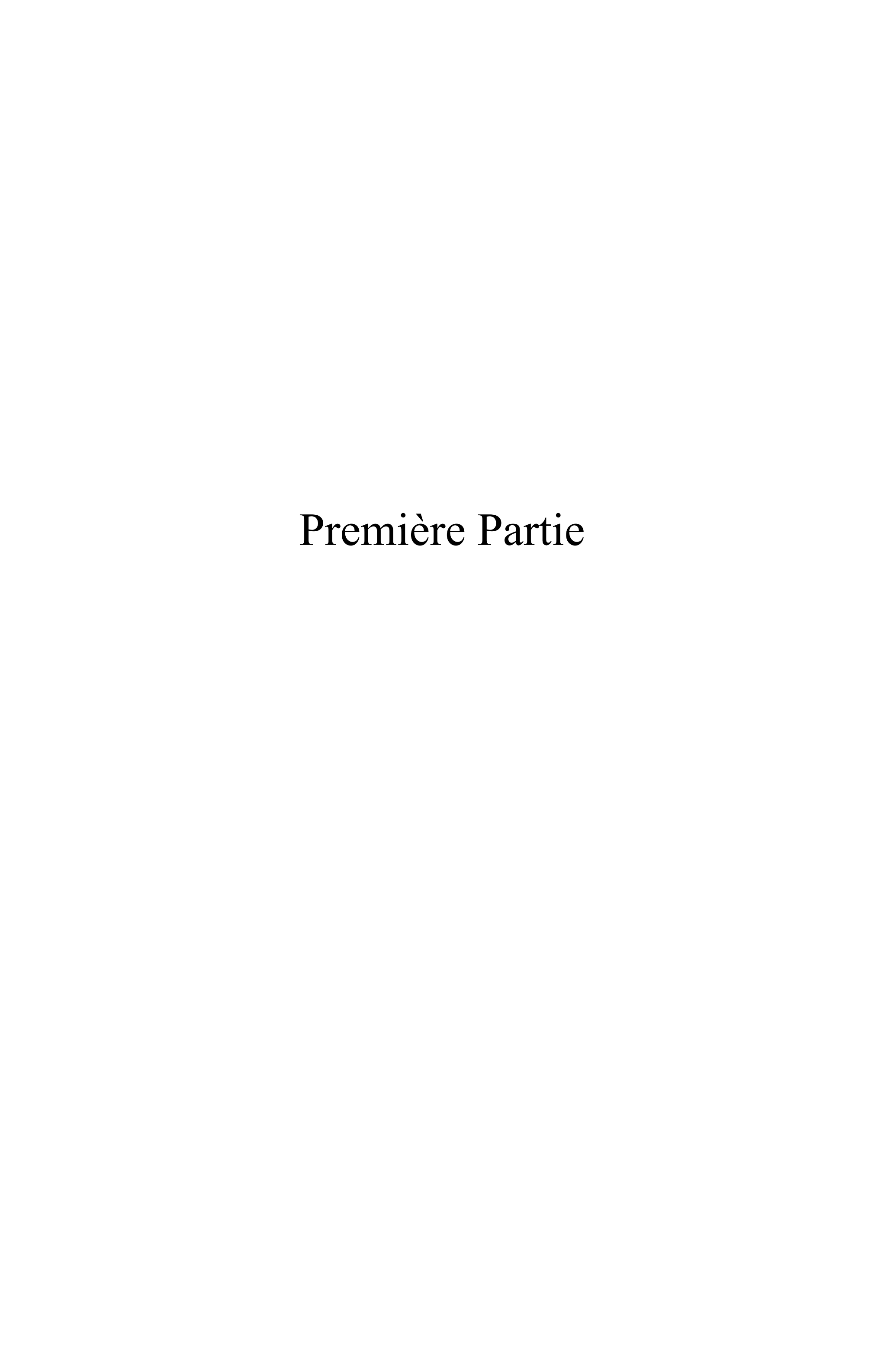
puissante de création qui, se suffisant à elle-même, n'empiète pas sur cette relation sublimée qu'ils peuvent ainsi vivre pleinement sans qu'elle n'en soit altérée par rien ou quiconque.

Cet espace-là est un univers privilégié qui s'autorégule énergétiquement aux beautés, à la force, à l'aspiration des deux à n'être que créativité mobile en puissance, en latence ; la conscience comblée en est le vase ouvert sur le monde, qu'ensemble, ils incluent en le résumant.

Genève
31 juillet 1993

« Mais il faut croire qu'il y a des liens
qui ne sont pas ceux de l'amour et qui,
plongeant plus loin dans le gouffre
des âmes et des sens, aimantent
comme nul autre le riche métal du désir. »

Les derniers jours de Charles Baudelaire
Bernard-Henri LÉVY



Première Partie

« À ces folies que nous avons faites, à celles qui nous attendent, aux autres que malgré tout nous ne ferons jamais... à ces folies qui n'en sont pas, auraient pu être, ne seront plus, à celles que nous provoquerons, qui s'éteindront, surgiront impromptues, ou nous entraîneront, incertaines, vers des rives connues, des ports délaissés, des tempêtes calmées, à tout cela et plus encore, les fantasmes les plus fous s'assagissent peu à peu sans que ne s'apaise aucunement ce désir des désirs, reflet miroitant du plaisir à venir que nous n'attendons plus, il est si présent, si certain dans certains regards prometteurs, que la nuit seule en apaise les assauts qu'elle plaque au creux d'un lit déserté par le repos.

À ces soupirs rauques ou chuchotants que le soir amplifie, à moins que l'après-midi aux rideaux tirés n'en retienne l'écho feutré, à ces cris étouffés, à ces gémissements qui les prolongent ou s'arrêtent court, brisés en leurs plaintes repues, à tous ces non-dits qui s'exhalent aux plaisirs décuplés par des interdits que l'on se fabrique, à moins qu'ils ne soient – meilleurs encore – hérités de cette longue lignée de déshabitudes que l'on devine dans les familles les

plus strictes... lorsque les regards se perdent, un instant, dans des yeux complices.
À tous ces moments passés, à ces bribes de nous qui restent accrochées à nos basques comme des haillons ne nous appartenant pas, il est difficile parfois, souvent, de retrouver le souvenir précis d'une jouissance dont la trace, estompée depuis longtemps, n'a masqué que la seconde dont elle est aussitôt morte.
Quand soudain la mémoire se fait sensorielle, c'est pour dessiner une courbe à la douceur oubliée qu'un sourire ou un mot fait jaillir du passé. Ce n'est même plus un souvenir, juste un fragment demeuré en suspens, disponible... comme nous, comme ces autres fragments séduisants qui d'une intonation, d'une jambe, d'un dos ou d'une démarche nous rendent immédiatement à cette disponibilité de saisir, de goûter, de nous attarder... un peu... encore... si ce murmure était différent ? si cette peau fleurait, Ô merveille, un parfum inconnu et familier...
Quand les sensations se fondent à la mémoire, alors, nous croyant délivrés, nous ne sommes plus que vulnérables car logées là, bien au calme retrouvé, elles n'y sont que présences, prêtes à surgir au moindre geste, à la moindre rencontre, au moindre regard effleuré qui aussitôt se donne... pour nous prendre un peu plus ce que l'on vient d'y mettre.
Pas de gouvernail à ce vaisseau sans cap de l'érotisme qui dérive à la moindre marée, s'attardant aux ports qu'il ne choisit pas, où le vent le pousse, pour repartir aussitôt vers d'autres rives inconnues par lesquelles il est déjà passé... et qui le reverront en-

core par ces non-hasards dont le destin ponctue, malin, les phrases les plus secrètes d'une intimité rarement partagée, si souvent reprise, en quête d'une autre, qu'elle espère plus secrète, afin d'en violer le mystère au sien reconnu... et enfin s'y retrouver plus forte en s'y ajoutant.
Peine perdue, on ne fait que se soustraire un peu à soi-même. Les dépouillements successifs seraient-ils élagages de ces branches aux fruits défendus dont le goût amer a des vertus apéritives ? L'arrière-goût, lui, toujours le même ne trompe pas qui s'est trompé... les fruits aussi se gâtent au temps qui passe tandis que nous essayons, pauvres de nous, d'en retenir la chair juteuse le temps d'une morsure... rien n'en reste ni pour l'un ni pour l'autre de ces deux-là qui n'ont fait en somme que marier, le temps d'un soupir évanoui, deux solitudes parallèles, avant de continuer à se chercher plus loin, là où un, une autre de ces regards ou attirances séducteurs, relancent une fois encore l'érotisme sur ses propres traces auxquelles il ne sait plus que se diluer... »

Muriel vient de poser son stylo.
Une pensée papillon multicolore vient d'atterrir doucement sur son épaule. Elle se retourne, depuis le lit Nadia la regarde en souriant. Ses longues mèches brunes posées en éventail sur l'oreiller, elle interroge, curieuse, d'un œil insatisfait, la moue un peu boudeuse maintenant, cette place vide à côté d'elle.

Pas un mot ne sera prononcé, Muriel le sait, n'en a cure. Son épaule, impatiente, renvoie le papillon d'où il vient, sans réponse.
Un soupir, une soif... elle se lève pour prendre la bouteille d'eau laissée la veille au pied du canapé avant de gagner son bureau, contigu à la chambre où Nadia, méfiante, continue de la fixer par l'enfilade des portes béantes qui les séparent.
La jambe nue de Nadia glisse sur la couche creusant une gouttière dans le moelleux coton blanc qui met aussitôt en valeur sa peau bronzée, comme un satin oriental absorbant aussitôt la lumière pesante de ce petit matin d'août.
Cinq heures. L'aube timide annonce des torpeurs douces qu'un soleil écrasant va venir assommer de son poids léger... Une brise aérienne caresse la jambe alanguie, agacée de retenir si peu l'attention...
D'un mouvement gracieux et lent, Nadia, la belle, enfouit son visage dans l'oreiller, son regard s'échappe ainsi ; décidée à n'offrir que corps dénudé et peau ambrée à qui voudra en profiter. Les mèches brunes éparpillées sont rabattues derrière l'oreille d'une main câline qui se réfugie sous le traversin. Va-t-elle se rendormir ? Posée ainsi, blottie sur le lit, elle n'est qu'invite à caresses, puits à tendresse, coffre à câlins... mais Muriel reprend son stylo qui à nouveau court, rapide, sur les feuilles de papier recyclé que couvre son écriture précise aux longs jambages...

« À ces découvertes juvéniles, à ces espoirs infantiles, à ces pulsions feutrées, à ces extases improbables à force de force, à tout ce qui soulève et déchire, à tous ceux qui les ont accompagnés, à ceux qui les ont provoqués, entretenus, ceux-là n'étaient pas forcément les mêmes, pas toujours, rarement ? C'est possible. Le moteur qui met en marche le corps est si fantasque. À croire que la tête en est le starter, l'embrayage et le frein, tandis que le volant, pris, repris, laissé, tourné… le volant, lui, aime ces mains qui savent... légères ou insistantes... qui savent sans bien savoir elles-mêmes qu'elles savent, dont on a plaisir à se dire qu'elles sauront...

Le corps a des dérobades que la tête anticipe, des élans qu'elle dompte, des absences qu'elle orchestre, des décors qu'elle prépare, des lieux auxquels elle se complaît.

Tout cela peut s'absenter, revenir en vrac ou s'organiser, tout cela dépend d'une seconde, d'un regard ou de rien, de l'air du temps, d'une mélodie, d'une vibration qui, légère, frôle la peau, la main... que sais-je ? et soudain un monde s'ouvre à l'univers qui bascule avec ses rites – dont on pressent les différences, rarement formelles – ses parfums, un homme, une femme, un sein, un intérieur de poignet,

doux, troublant parce que l'étreinte, elle, est si brutale que tout à coup ce poignet, si frêle, surprend... si puissant qu'il en fait un embrasement surprenant de douceur... que de riens, que de tout dans ces riens.
Tout cela ne veut rien dire. Ne dit rien. Tout cela est si peu mécanique, les fonctionnements en sont si fragiles, si précis pourtant. »

Yvan n'arrête pas d'écrire, d'écrire, tout cela, rien, sa vie, ses vies, ses moments, ses femmes, ses érotismes, ses frôlements, ses étreintes, ses fantasmes... et quoi ? Rien. Un livre ne peut en être rempli, une vie non plus, n'est-ce pas ?
Où trouver ce qui manque pour en ciseler ce qui, sans être apparent, est cependant évident ?
Dans les mots, s'est dit Yvan, dans les mots peut-être. Assemblés différemment ils annoncent des idées uniques où les uns et les autres peuvent se retrouver par bribes, morceaux détachés d'un centre absent, qui se cherchent pour s'assembler parce qu'une vie finalement ça doit pouvoir se raconter.
Dans les évènements oui.
Dans ce qui leur échappe, non.
Et justement ce qui échappe intéresse Yvan.

Pourquoi ? Sans doute parce que c'est un créateur. Sa peinture se fait à l'encre, ses traits au stylo, ses paysages sont psychiques, ses approches déroutantes pour lui-même. Quant aux autres, peut-être même leur seront-elles familières. Un comble ! Comme

quoi tout peut exister en l'humain, par l'humain, se reconnaître, se retrouver, plus rare : se trouver.
Yvan n'a pas d'autre ambition que d'écrire. De peindre et d'arranger les vies qui passent en lui, folles, exubérantes, décidées ou hésitantes, des vies qui ressemblent à des morceaux qu'il aurait pu imaginer rajouter à la sienne, à moins qu'il ne les ait enlevées à sa vie pour mieux en faire le tour en les livrant ainsi, impudiquement, aux lecteurs. Ces autres qui vont s'en emparer tels des voyeurs. Qui saura jamais si ce voyeurisme-là ne l'excite pas ? Comme un comédien qui sous le prétexte d'une autre peau va, par le biais d'un rôle, assouvir ce qu'il n'a pas, ou n'ose pas ? Et ce aux yeux de tous, sur une scène ou dans l'intimité obscène d'une caméra, au gros plan de ses manques qu'il comble là, devant l'anonymat du monde entier.
Yvan écrit...
Le bruit strident d'un percolateur casse le rythme de son manège intérieur, les questions telles des chevaux fous s'échappent, tandis qu'une tape brutale sur l'épaule le ramène sur la chaise de ce bistrot de Saint-Germain-des-Prés. Ce n'est pas un bistrot, c'est un bar, à copains, à collègues, à femmes... un bar.
Guy le regarde en riant. Guy est écrivain, plus laborieux qu'Yvan, il s'occupe d'une revue en vogue sans grand intérêt pour Yvan qui, quand même, y donne régulièrement des articles.
– Alors, c'est pour nous que tu écris ?
– Je ne sais pas encore. Non, non, je ne crois pas !

La conversation s’engage. Guy s’est assis, il est amoureux et Yvan a droit à tous les délires de l’homme étonné qui s’en épanche.

Muriel a mal au dos. Courbée depuis plusieurs heures sur son manuscrit, elle n'a pris aucune pause. Régime eau et fruits, son estomac crie famine. Délaissant enfin son stylo, elle se lève.
Par la porte ouverte le spectacle est charmant. Les cuisses de Nadia chevauchent la couette qui en est toute flétrie. L'une dessus, l'autre dessous, ouvertes, sous la corolle de sa nuisette, les bras en croix, la tête au bord du lit, ses longues mèches brunes balayant le sol, abandonnée, Nadia vogue quelque part, ailleurs, entre lit froissé et plage nacrée.
Muriel dans la cuisine se fait un café très fort, en prévoit deux au cas où Nadia... qui elle, vient d'ouvrir un œil prudent et déçu. Sa mise en scène n'a eu aucun effet, Muriel ne l'a pas rejointe. Des heures qu'elle attend, qu'elle a envie de ses caresses, d'elle. Le corps de Nadia est beau, lorsqu'elle s'étire, encore plus. Mais elle est tendue, frustrée, amoureuse, éperdument ; elle sait que le code secret entre Muriel et elle passe par l'écriture. N'en troubler, quoi qu'il arrive, aucun des moments, des heures, du temps, qu'elle y consacre de plus en plus.
Accord tacite. Pari tenu, jusqu'à présent. Pourtant Nadia, sensuelle en diable, fait tout, quotidiennement, pour accaparer un peu d'attention, qu'elle

estime mériter. Rien n'y fait quand Muriel, comme ce matin, est plongée elle ne sait où, ailleurs, dans un univers apparemment satisfaisant qui semble la combler, elle !

D'un pied rageur Nadia repousse la couette, gourmande elle passe sa jolie main sur sa cuisse, remonte vers le sein dont elle caresse doucement la rondeur douce, douce, jusqu'à ce que la pointe en érection fasse chavirer sa jolie tête. Roulant alors en riant sur le lit immense, elle rejoint la couette sur la moquette avant de se relever échevelée pour se précipiter sous la douche.

Muriel déguste son café sur la terrasse, les pieds sur la balustrade. La piscine miroite par flash, il n'y a pas un souffle de vent et il fait déjà très chaud. Elle se défait de son caleçon et de son T-shirt pour plonger, nue, dans cette eau bleue qui enserre son corps d'une fraîcheur exquise.

Sous la douche Nadia se savonne vigoureusement en chantant *La Marseillaise*. Mais rien n'y fait, elle ne peut échapper à ce corps exigeant, les pointes de ses seins, dressées, appellent ses caresses. Ses mains s'y envolent, la mousse de savon est si douce, c'est très agréable. Le buste un peu renversé, elles s'aventurent ensuite le long de la taille fine, souple. Tandis qu'elles s'égarent précises et insistantes vers une jouissance fulgurante que ses cuisses serrées emprisonnent le temps d'un cri étranglé, laissant son corps repu sous le ruissellement frais de l'eau qui continue d'en épouser les formes sans pudeur aucune et c'est bien agréable.

D’une main tâtonnante, les yeux fermés, elle cherche la serviette mais c’est un autre corps qu’elle trouve, étonnée. Muriel la rejoint enfin ; sous la douche elles vont s’aimer délicatement, délicieusement, l’une et l’autre sont fatiguées, fatigues différentes dont les langueurs inassouvies se termineront sur le lit retrouvé où elles vont s’endormir, corps mêlés et pantelants.

La journée s’annonce bête, Yvan écoute Guy qui raconte inlassablement les vertus cachées de sa rousse fiancée. Le pedigree est long, inépuisable, enthousiaste ; Yvan le regarde sans vraiment l’écouter. Dérision des dérisions, tout n’est que dérision. Il se demande, Yvan, combien de temps cela durera, réellement cette histoire est peut-être déjà finie et c’est pourquoi Guy en est si prolixe. C’est terrible ! Yvan tout à coup sent la pitié l’envahir face à cet homme berné par lui-même, inconscient, si sympathique, somme toute, est-il vraiment nécessaire de ne pas mettre fin à ce discours déjà dépassé ?
Chacun se raconte son histoire.
À des années-lumière l’un de l’autre, ils échangent des faits, du vent, rien de consistant. Un peu de brise dans ce bar à l’angle de la rue des Saints-Pères et de la rue de Grenelle... dans quelques années, Yvan en est sûr, ce bar aura disparu, ils se souviendront peut-être du nom, et encore. Une époque en perdition, ils sont en train de vivre une époque en perdition et Guy croit construire sur l’éphémère d’une relation... Dérision.
La fiancée rousse sera peut-être encore là dans dix ans, mais tant de femmes auront passé à travers elle, sans qu’elle le sache, ou peut-être s’en doutera-t-

elle ? Peu importe, elle n’aura été que le support d’une quête à la féminité et cette quête-là se poursuit d’une femme à l’autre. Si cela était différent, ça se saurait. Telles sont les réflexions d’Yvan en cet instant précis où Guy termine ainsi : « Si on se marie en juin, tu seras mon témoin. »
Bien sûr que je serai son témoin, mais de tant de choses qu’il ne soupçonne encore pas ! Il aura besoin d’un ami. Dans cette femme, future épouse, ex-amour, Yvan a déjà vu toutes celles qu’elle ne sera jamais et que son copain, inévitablement, allait un jour ou l’autre croiser, désirer. De beaux week-ends, de belles soirées en perspective.
Une dernière tape sur l’épaule, Guy s’en va réveiller sa belle, avec des croissants. Il est treize heures, le temps s’étire sur Paris qui sommeille encore en ce pesant dimanche d’août.

Y a-t-il un dernier tournant à prendre avant une dernière ligne droite ? C'est improbable mais peut-être ?
Les virages plus ou moins bien gérés ne sont qu'amorces, leurs changements de cap imposent aux fragiles embarcations de nos corps des dangers répétés qu'il est difficile d'esquiver. Mais le corps n'est que corporel. Lapalissade. Quid de la psyché qui en met en scène les plus beaux moments ? Ceux auxquels se nichent les obscénités les plus inavouables, les jouissances les plus cachées, les désirs les plus voilés, les plaisirs les plus outrés. Cette recherche est plus forte que celui qui la poursuit, plus prenante que ce qu'il voudrait lui accorder, plus envahissante que ce que l'on a connu, plus exigeante que l'amant le plus fou, plus jalouse d'elle-même que la jalousie même.
Y a-t-il des frontières ?
Où sont les limites ?
Pourquoi les franchir encore après les avoir passées déjà ?
Le monde les abritant est-il dissocié du nôtre ?
Sommes-nous disséqués de nous-mêmes au sein d'un même monde ?

Pourquoi les priorités s'effacent-elles devant ces dérapages érotiques ? Sont-ils des dérapages ? Ils sont érotiquement imparables.
Que rencontrent-ils en nous que nous n'y avions jamais vu ? senti ?
Autant de questions, autant de cas particuliers, autant de réponses différentes. Pas de réponses, encore. Pas encore.
Yvan est allongé sur le dos. Dans l'axe de son regard, presque collée au plafond, la télévision dégueule la K7 d'un film érotique qu'une de ses relations vient de produire. Un cadeau. Tu parles !
Une fille un peu grasse et blonde pousse des cris de cochon qu'on égorge tandis qu'un pénis la défonce, en levrette, un autre larron se préparant à le remplacer.
D'une main lasse Yvan arrête le film et jette la télécommande sur la table basse près de son lit. Il se retourne et s'endort, à plat ventre, le bras replié sous le menton.
Il n'a pas écrit aujourd'hui...
Il n'est ni en forme, ni pas...
Il n'est rien.
Il est là, et il dort, sans même rêver.

Muriel n'en peut plus d'écrire. Son auriculaire droit porte la callosité de l'écrivain à l'extérieur de la deuxième phalange tel un point double sur les « i » d'écrivain. Par moments ça fait mal, comme un cor. Quand il est à point, elle peut l'arracher avec la racine, cette pointe dure qu'elle extirpe d'un coup sec après l'avoir bien décollée. Mais le cor n'est pas à point. Il la tenaille, elle le subit.
Nadia, enfin satisfaite, prend un bain de soleil au bord de la piscine. Nue, elle offre comme un délice son corps tendre à la morsure des rayons d'un soleil complice.
Les yeux de Muriel traversent ce corps qu'elle aime, peut-être, qu'elle désire, sûrement, pour en entraîner des parcelles, morceaux de choix, dans un imaginaire qui les engloutit pour mieux les faire vivre autrement, avec d'autres partenaires, dans d'autres situations, là, détachée de Nadia, elle peut jouer avec ce corps tentant, l'offrir, le salir, le battre pour s'en venger peut-être. À moins que le désir qu'elle en éprouve ensuite n'en soit décuplé ? alimenté ? Peu importe. Les seins, mordus ou caressés par des bouches, des langues, des mains qui en explorent les formes et les sculptent aux formes de plaisirs différents... le cou délicat qui se plie à ces caresses bru-

tales ou effleurantes... le ventre investi, saisi, plaqué, les hanches qui roulent, esquivant ou incitant un peu plus l'intrus.
Muriel y précipite un homme en rut, en tire des plaintes qu'elle découvre, meurtrie, intéressée, excitée. Elle prête main douce à cet homme pour durcir son membre afin qu'il pénètre mieux ce ventre dont elle connaît si bien les exigeants mouvements, les splendides ondulations.
Le corps de Nadia n'est plus qu'un objet qu'elle prête pour mieux le reprendre. Prêté, donné le temps d'une étreinte, elle en déchaîne en même temps, des tressaillements, intensifiant le désir de l'homme, dont elle s'exaspère, baisant, léchant cette peau qui frémit sous ses lèvres, mordant ces lèvres qu'elle force ensuite d'une verge en feu qu'elle prend plaisir à y introduire elle-même.
Muriel écrit, jetant sur le papier, rapidement, ses désirs les plus secrets, violant le corps de Nadia sans son consentement qu'elle est sûre d'obtenir pour un viol vraiment organisé auquel Nadia a déjà consenti en se prêtant aux fantasmes susurrés dans l'oreille, fantasmes qui lui arrachent orgasme sur orgasme, la poussant au bout, par-delà ce que l'imaginaire peut encore imaginer de plus... si c'est possible. Et ça l'est.
Muriel écrit, pas l'ombre d'une excitation ne frôle son corps, son mental est clair, précis, elle ose des détails, frôle des interdits, les libère d'un coup de plume, en pousse les limites, les enferme à nouveau, les éclaire d'un voile nouveau, changeant. Avide d'aller là où rien ni personne ne pourrait aller, se

heurtant au déjà expérimenté par d'autres certainement, les entraînant avec elles dans des voies imaginées avant, qu'elle découvre, qu'elle explore, auxquelles elle plonge, corps détendu, esprit libre, désir assouvi, plaisir retrouvé.
Nadia bronze.

« Il y a ceux qui croient que vivre intensément c'est désirer, ne pas cesser de désirer, dans n'importe quel domaine, pourvu qu'il y ait désir.
Il y a ceux qui sentent si fortement le lien entre la jouissance et la mort, seul le désir est capable d'en repousser la menace en renaissant, ceux-là sont proches des premiers. »

Clichés que tout cela, marmonne Muriel, rayant d'une croix baveuse d'encre ce qu'elle vient d'écrire. Elle a l'impression incestueuse de travailler dans une matrice béante qui ne livre plus de mystère que l'évidence rabâchée par tout le monde, une fois ou l'autre.
Le mystère pourtant reste entier puisqu'il est inextricablement lié à la vie et à la mort. Si les limites du « dit » sont atteintes, celles de la pensée le sont aussi, probablement et depuis belle lurette.

« Où, comment vivre ce qui échappe encore si réellement, dont le poids s'acharne, générant l'inévitable anxiété ?
Où, comment inclure en soi, toutes ces représentations de l'humain sillonnant ce qui a été vécu comme

un tout composé par les particules qui s'en détachent par moments, chez tous, séparément ?
Où, comment trancher de soi ce qui n'est pas soi, où, comment reconnaître ce qui ne nous appartient pas ?
De l'érotisme à l'anxiété et inversement, les sens sont multiples, dans un trajet commun, chacun peut explorer, tous ne connaîtront pas.
Est-il préférable d'en écumer les marées, de s'y plonger ? de les éviter ? de les regarder passer ? de les vivre ? ou de les imaginer, simplement ?
Peut-on avoir une préférence ? Est-ce vraiment un choix ? Sommes-nous poussés par nous-mêmes ou d'autres ? Le vertige, l'appel quel qu'il soit, de sexe ou pas, est-il communicable ? Est-il contagieux ? Est-il bon ou mauvais ?
Certainement pas ! »

Muriel a écrit ces derniers mots brutalement. Non, rien n'est certain, ou bien ou mal. Rien n'est décidé par ce que l'on fait de soi-même avec ces choses telles que l'anxiété ou la fuite ou le désir ou que sais-je ? ...

« Le destin n'est que l'accomplissement de l'instant dans l'instant, qui seul peut mener vers d'autres horizons.
Le destin, un accomplissement ? »

Foutaises ! murmure Muriel agrippée à son stylo qui continue de courir, inépuisable d’encre verte. Espérance... de quoi ?
Désespérance.
Facile, marmonne Muriel avant de poser calmement son stylo pour s’étirer béatement, ça fait du bien.
Toujours, Nadia bronze tournée verso.
Sa croupe offre au ciel vide de regards ses rondeurs adorables, Muriel sourit. Ainsi hâlée on dirait un bronze. Périssable hélas. Quelle vilaine pensée. Réaliste. Nous avons le temps, Nadia n’a que vingt ans, certes désirable, Muriel l’aime d’un cœur distrait, d’un corps avide, d’une âme détachée et d’un esprit tranquille. Le fait qu’elle ne soit pas jalouse inquiète Nadia. Cette dernière ne comprend pas.
Jalouse, Nadia l’est pour deux.
Muriel s’en moque, ne donnant aucune prise à un sentiment qui ne touche rien en elle.
Nadia est là, c’est bien. Muriel est contente, heureuse, peut-être, sans plus.
Redoutablement lucide Muriel sait que les corps, aussi beaux soient-ils, ne manquent pas sur cette planète. La psyché et ses complexités l’attirent bien plus. Nadia est si claire, si simple, désarmante. Rien encore à explorer en Nadia, peut-être dans quelques années fera-t-elle les délices d’un ou d'une autre par la complexité qu’elle aura acquise au sein d’un amour malheureux, qu’encore inconsciente elle est en train de vivre ?
Qui sait ?

Muriel aime la vie, passionnée par ses sautes brusques, ses tournants, justement, ses accidents de terrain, psychiques, de cœur... tous ces chambardements qui installent d'autres mouvements auxquels il faut s'adapter à nouveau, se faire encore, mieux ou moins bien.
Muriel a quarante ans, elle est belle, de cette beauté étrange qui ne cesse de se trouver avec les années, cette assurance que prend la vieillesse sur la vie qu'elle marque de sa patte sage, attentive à l'inattendu, blasée et indifférente à l'inévitable ; basant son assise sur les inconnues, ne retenant pas de souvenir tout au long de ce cheminement parcouru comme une promenade vers elle-même, au rythme de l'expérience, aux cycles d'un intemporel revu et corrigé par des artifices de plus en plus performants.
Muriel est sans doute belle aussi parce que tout artifice, du maquillage aux vêtements en passant par les sous-vêtements, tout n'est que prétexte à une sorte de rituel sans cesse renouvelé, toujours différent qui, du matin au soir, du soir au matin, s'applique aux gestes précis que nécessite l'instant ou ce à quoi il est consacré.
C'est ainsi que grande prêtresse au temple de sa vie elle promène ses états d'âme aux moments qu'elle en fait, sacrés, privilégiés, précieux ainsi que des bijoux aux feux chatoyants.
Muriel aime plus que tout les bougies, leurs flammes embellissantes à la peau, propices à la sculpture ternaire qu'innovent deux corps, les courbes, les ombres, les reliefs en sont si esthétiques qu'ils en devi-

ennent émouvants à ses yeux, chers à son cœur, beaux à ses sens.
Muriel n'est pas lesbienne, elle n'aime pas spécialement les femmes, mais un corps s'il est beau. Elle préfère un beau corps de femme à un homme qui ne l'attire que moyennement. Parce que le corps de femme est un luxe alors que le corps d'un homme n'est que plaisir. La luxure s'invente avec une femme alors qu'elle se redécouvre à chaque fois avec un homme.

« À l'inconscient individuel occidental marqué par le judéo-christianisme, la luxure, péché capital, est intimement liée à la femme, à ses attraits, à ses interdits, l'homme n'en est que le relais ou le réceptacle. Il n'invente pas la luxure, il y est soumis, il en est dépendant. La femme la suggère, l'installant d'entrée, sans rien faire presque, juste parce qu'elle est femme. »
Pour Muriel qui aime les hommes, mais encore plus l'amour, l'érotisme, dégagé, inventé par un couple de femmes dans l'acte charnel, multiplie par deux la puissance du péché, soulevant les interdits, il les expose sans fard à cette lumière intérieure, nimbant les corps d'une aura, épousant les moindres monts et merveilles ainsi redécouverts, sans les départir le moins du monde de ce mystère, propre à la femme à laquelle il est si délicieux de prendre tant elle est inépuisable, mystère du don total dont l'utérus et la matrice retiennent jusqu'à la vie. C'est dire si ce don n'attend rien, de par nature, prêt à saisir pour seule-

ment donner plus. Et qui peut plus que la vie elle-même qui en découle ?
C'est peut-être bien ce que les hommes ressentent inconsciemment, plus ils prennent et moins ils ont. D'où cette fascination qui s'attache à la féminité dans son ensemble et aux femmes en particulier.

« L'homme amoureux de toutes les femmes n'en peut aimer aucune. Don Juan est amoureux de la vie donc de l'amour, ce qu'il voudrait en retenir lui est toujours dérobé au lit de chacune, cette vie elle-même après laquelle il court par amour et qui n'a de refuge que le ventre de femme où elle choisit la gestation avant d'éclore, être humain à nouveau, au monde.
Quelle frustration ! Quelle difficulté alors de n'être qu'un homme, amoureux certes, mais courant après l'amour, cette vie qui se dérobe en dépit de cette chasse infatigable, insatisfaisante qui l'obsède.
L'artiste créateur est peut-être parmi les hommes, le plus comblé et le plus frustré à la fois. Son imaginaire bouillonnant de vie et d'amour déborde sur une conscience saturée qu'il tente de rassasier. La nourriture orgastique s'épanche à la création, quelle qu'elle soit, bougeant les énergies mêmes qui y correspondent dans le corps, la libido ainsi stimulée, avide de vie et d'amour il se précipite au creuset physique de tous ses espoirs : la femme. Peine perdue, elle ne lui donnera pas ce qu'elle possède, cette vie a choisi son nid dans ses entrailles. Frustré à nouveau, le créateur, peu importe la femme, va

étancher sa soif dans l'univers créatif qui accueille sa tourmente, son bonheur, son accouchement s'y fait avec douleur souvent et ainsi le rapproche en ses énergies féminines réceptrices, de la matrice physique qui donne naissance, comme il le fait sur un autre plan.
L'ensemencement pourtant a été possible grâce aux énergies féminines en lui et extérieures à lui. Là se rejoint le concept Jungien de l'anima, cette image de la femme intérieure, fécondatrice de l'inconscient qui permet à l'homme ses plus belles naissances. »

Bien que contente de sa matinée d'écriture Muriel ne relira pas ce qu'elle vient d'écrire, comme d'habitude ; elle n'est pas contemplative de son œuvre d'une part et d'autre part si paresseuse, c'en est une honte !

Nadia bronze toujours.

Yvan se réveille en sueur. Son torse imberbe ruisselle. Il se lève en grognant pour se faire couler un bain. Le miroir lui renvoie un visage pâle casqué de cheveux noirs jais, romantique en diable, il se sent anxieux d'une manière insidieuse, indéfinissable.
Ses mains fines aux longs doigts sont belles, en tâtant l'eau du bain, il les voit jouer sur des seins petits, ronds ; d'où lui vient tout à coup ce souvenir, peut-être est-ce la réalité d'un moment déjà loin ? Pure imagination ? Sans réponse il enlève son caleçon, découvrant sa verge en érection.
Indifférent il enjambe le bord de la baignoire avant de s'allonger, voluptueusement dans l'eau claire, à point.
Seul à Paris au mois d'août. Divin !
Je devrais être heureux se dit-il.
Mais il ne l'est pas.
La femme qui partage actuellement sa vie est belle, l'est-elle ? Sans doute. Ils s'aiment dans l'interdit de ces heures adultères qui les réunissent en plein après-midi, en week-ends parfois, en voyage « d'affaire » plus rarement, au vu et su d'un Tout-Paris complice qui se fait discret dans ces chuchotements qu'il surprend.

Son épouse est en vacances, avec les enfants. Yvan ne veut même pas penser à choisir, de plus, il est persuadé que l'une ou l'autre, à un moment donné, exigera sûrement une décision, un choix.
Pourquoi les femmes sont-elles aussi compliquées ?
Il sifflote en se savonnant tandis que le téléphone sonne. Décidé à ne pas répondre, il continue. La sonnerie insistante le pousse à prendre le téléphone sans fil qu'il a posé, prudent, sur le lavabo.
La voix familière est un peu rauque, elle retient ses larmes apparemment. Il ne fait aucun commentaire, préfère ne pas poser de questions amenant des réponses sans surprise. La voix se calme, posée à nouveau, articulant chaque mot avec beaucoup d'application, comme une petite fille qui aurait grandi trop vite.
– Mais pourquoi n'appelez-vous jamais Yvan ? Je suis libre moi, je ne peux pas appeler chez vous, c'est bien assez humiliant !
– Ne vous méprenez pas Natouche, je ne suis seul que depuis hier soir. Ma journée a été laborieuse. J'écris vous savez ?
– Je sais mais nous avions décidé de nous voir ce soir, de rester ensemble, non ?
– Oui, retrouvons-nous au bar du coin des Saints-Pères, voulez-vous ?
– J'y serai, à la même heure, comme d'habitude. Qu'est-ce que c'est que ce bruit ?
– Je suis dans mon bain.

Laconique Yvan raccroche. Partagé entre le désir de rester seul, un peu, et celui de la voir... la voir, non, l'aimer, la posséder. Avec elle c'est un peu différent, le ton bon chic bon genre de sa voix l'excite, il a envie de la trousser comme une fille qu'il veut prendre une fois de plus.

Natouche elle, est très amoureuse, depuis longtemps, et elle espère bien son divorce. Elle s'est mise en tête de se faire épouser, obstinée, têtue, apparemment docile, elle est prête à tout et sans se l'avouer il le sait déjà, comme d'un trait du destin qu'il ne peut effacer, il ne fait rien d'ailleurs pour y remédier, laissant advenir simplement ce qu'il est incapable de maîtriser tant le choix pour lui est un Himalaya insurmontable. Le temps n'est ni son ami, ni son ennemi, paralysé, le corps avide, la psyché endormie, le cœur déchiré il pense à sa femme et à ses enfants, déjà souvenirs, pas encore classés mais presque, les larmes piquent ses yeux tandis qu'il sort du bain, dépendant de cette verge qui le pousse au Twick, bar d'habitudes, sécurisant, impersonnel et familier où d'autres femmes désirables le croisent, qu'il entraîne parfois au sillage maudit de deux heures à voler, en douce, quand Natouche travaille à la télévision ou ailleurs, qu'importe.

Yvan aime le blanc et le noir, les contrastes le séduisent, en tout, partout. Natouche est si loin de lui apparemment qu'il en éprouve un picotement singulier qui le fait frissonner, cependant qu'il revêt son

pantalon noir. Il s’est toujours demandé pourquoi le blanc va si bien à son teint pâle, peut-être les cheveux ? Sa chemise éclatante lui donne des mines de prince russe en exil. Il ne fume pas, boit raisonnablement et baise beaucoup. Le corps se complaît à suivre la tête – cérébral ? Sans aucun doute. Quand cette dernière lui échappe, catastrophe, de la fille à trousser ou de Natouche ce n’est plus qu’amalgame gluant, dégoûtant, dans la brutalité qu’il met à s’en écarter comme d’une peste qui lui collerait déjà aux os.

Décidément l’érotisme est bien fragile. Les dédales empruntés sont périlleux et peu sûrs, les délices pourtant, récompenses suprêmes, se méritent. Quel gâchis parfois ! Quel paradis souvent.

Mi-amant, mi-mari, un peu des deux, pas tout à fait lui-même, Yvan, à pied, se dirige vers Le Twick d’un pas élastique, décidé, annonçant déjà l’homme différent, ou est-ce une facette inconnue ? vers laquelle il va, d’un pas ferme, plus tout à fait sûr d’être encore ce qu’il était hier.

Nadia a préparé une salade qu'elle grignote d'une bouche gourmande en compagnie de Muriel. À l'ombre d'un parasol, l'air est saturé de crissements de cigales dont ni l'une ni l'autre n'ont réellement conscience. Jour après jour ce bruit s'est absorbé au silence de l'habitude.
Terrible l'habitude.
Sublime le silence.
Compatibles et étrangers l'un à l'autre pour Muriel, ils sont pour Nadia un ronron auquel elle dort doucement, inconsciente de ce que le silence peut démasquer d'habitude, féroce, sans pitié, lucide, sans cadeau.
Nadia a posé un paréo sur ses hanches et ses seins nus sont à peine dérangés par les mouvements délicats de ses bras, de ses mains qu'ils suivent ou qu'ils ignorent, pointant leurs formes pleines et rondes, bien huilées, droit sur Muriel.
L'huile est sèche, Muriel le sait. Tentée elle se penche pour en saisir un à pleine main et délicatement en sucer la pointe comme une friandise offerte. Nadia se coule aux coussins moelleux du canapé blanc qui met en vedette cette peau d'ambre et de soleil. Le goût en est exquis. Sous le paréo qui s'ouvre, le pubis, impatient, s'offre. Muriel n'est pas

pressée, elle déguste par attouchements légers de la bouche et des doigts les courbes douces qui dociles, suivent ses caresses.

Passive, à l'orientale, Nadia s'ouvre à un désir déjà dépassé par le plaisir qui la submerge, elle ne sait pas, elle ne peut pas, ou peut-être n'en voit-elle pas l'utilité, retenir ces orgasmes qui la submergent et l'engloutissent, radeau perdu au corps des vagues du plaisir que sait si bien provoquer Muriel.
L'excitation intense qu'éprouve Muriel vient peut-être de là, ce pouvoir de la faire jouir si vite, en la touchant si peu parfois. Pourtant cela peut durer des heures, il est vrai.
Nadia sait rendre caresses et morsures mais il y a des jours comme aujourd'hui où seulement passive, elle force l'excitation de Muriel qu'elle attise d'orgasmes en cascade auxquels elle devient bateau ivre, sexe béant, incapable de rien faire d'autre que de prendre ce plaisir dont Muriel sait être si prodigue. Cette jouissance-là est un feu dans lequel Muriel plonge, se consume, flammes ranimées sur la braise d'un corps qu'elle dévore. Nadia aime cette puissance-là, s'y soumet corps et âme et partage ce plaisir fou de n'être qu'à l'autre par qui cela arrive.
Nadia, cuisses écartées, a posé une framboise sur son clitoris, Muriel va déguster l'un à la saveur acide du jus de l'autre dans lequel il roule, fébrile, heureux, doux sous sa langue.
Chaque palier est un seuil qu'elles franchissent l'une et l'autre ardemment, totalement, dans l'instant qui

précise ces désirs auxquels l'une et l'autre obéissent, après des initiatives prises à tour de rôle.
Voluptueusement acharnées dans leur quête charnelle l'une de l'autre, Muriel n'écrit pas cet après-midi-là, ne faisant qu'emmagasiner des images, des sensations, des parfums, des saveurs inédites, retrouvées, apaisantes par la surexcitation même qui en ouvre les portes, en fouille les interdits, en étouffe les râles, en noie le plaisir.
Le soleil amorce sa descente crépusculaire lorsque Nadia alanguie entraîne Muriel vers la piscine. Les corps n'ont plus soif que d'eau, tout simplement.

Natouche, l'œil allumé regarde son amant, plus exactement elle guette la porte du Twick dont il vient de franchir le seuil, beau ténébreux convoité immédiatement par tout ce qui, alentour, porte jupon. Elle a hésité longuement, calculé son arrivée, l'a pensée, repensée ; arriver avant ou après lui ? Finalement elle a décidé de l'attendre. Ses jambes, mises en valeur par une minijupe cerise – elle sait que cela lui donne envie de passer la main dessous – croisées haut, la poitrine bien prise dans un minibustier, que dévoiler de plus ? Déjà offerte elle attend, dès son apparition, son rire retenu fuse pourtant, découvrant une série de dents bombées du plus bel effet, elle le sait, en joue, ce dont Yvan, bien sûr n'est point dupe.
Dans ses manières, curieux mélange d'aristocratie et de provocation, au premier degré, physique, Natouche a des retenues pleines d'élan, des rires pleins de sous-entendus, des sourires ambigus et un regard de salope, pense Yvan qui s'assied près d'elle, posant sa longue main sur sa cuisse, comme une caresse à peine esquissée qu'il reprend aussitôt pour la provoquer. Elle ne bronche pas, comme ne s'apercevant de rien. Les gens les regardent, les envient sans doute. Ils sont beaux bien que le couple ainsi formé soit un rien surprenant. Yvan est une tête, un penseur

comme ils disent. Natouche doit penser c'est certain mais les arrière-pensées qui ne manquent pas de la suivre installent le débat plus bas qu'il ne serait souhaitable.
D'une certaine manière Yvan en est fier, quoique loin en lui, un certain mépris de lui-même va se nicher directement dans la relation qu'ils ont, dont il ne comprend pas grand-chose, mais par laquelle il est aimanté.
Les après-midis abrités par les rideaux feutrés d'une chambre d'hôtel l'excitent. Chez elle c'est moins bien, il préfère ces lieux anonymes où l'on ne fait que passer, il a l'impression de moins s'engager.
Très attractive Natouche soigne ses dessous qu'elle pense avec soin dans les moindres détails, voilant en découvrant, pudique et provocante avant qu'il ne la prenne parfois brutalement comme un verre bien frais qui n'étanche pas la soif mais le désir.
Cet après-midi, malgré son appartement vide dans lequel il est maître à bord, il l'emmène à l'hôtel encore.
Les seins de Natouche pigeonnent au balconnet cerise qui les emprisonne – où a-t-elle trouvé ça ? – le string faisant saillir deux fesses charnues tandis qu'elle vient coller son ventre sur son sexe, allongée sur lui, cherchant sa bouche de ses lèvres gonflées du contentement de l'avoir tout à elle.
Il décide de se laisser explorer, elle ne s'en tire pas trop mal d'habitude, pour entretenir doucement son désir, le mener à ce qu'elle en attend, adroitement,

avec des regards rapides vers le sien, tâtant d'un œil expert où il en est...
Mais aujourd'hui Natouche est très excitée à l'idée de passer la nuit avec son amant, son sexe en est tout ému et elle compte bien prendre son temps.
C'est ainsi qu'un délicieux supplice commence.
– Ne bouge pas, murmure-t-elle à son oreille dont sa langue pointue parcourt l'ourlet du pavillon.
Lèvres entrouvertes Yvan se laisse aller, une fois n'est pas coutume. Il ferme les yeux tout aux sensations dont il est curieux.
La langue de Natouche est douce et agile d'abord sur son cou, puis lentement dans sa bouche qu'elle ouvre et explore, se retirant y revenant comme une petite verge, sitôt introduite sitôt reprise, dans un va-et-vient velouté qui congestionne la sienne qu'il sent gonfler. Les seins de Natouche sont plus fermes encore dans ce soutien-gorge pigeonnant en soie – une caresse de plus – qu'elle enlève avant de diriger le bout d'un sein dans sa bouche, forçant le mordillement qu'elle aime tant sur la pointe. Il ne bouge toujours pas. Le sein est doux, élastique, la pointe, durcie sous sa langue, qu'il suce maintenant à pleine bouche la faisant gémir de bien-être, lui est retirée pour, humide encore, se frotter à son torse, y faire de longues traînées fraîches comme un sillon léger qui marque sa peau, traits vertigineux dont il imagine le soc délicat et tendu qui le laboure, léger, excitant.
D'une main il constate qu'elle a gardé son string. Natouche lui plaque les bras en croix sur le lit et murmure à nouveau :

– Ne bouge pas.
Maintenant elle s’est complètement séparée de lui, seules ses mains sont présentes pour lui masser d’abord les pieds et remonter, jusqu’aux cuisses qu’elle écarte si brutalement que sa verge se dresse dans le vide – c’est très excitant – mais elle n’y touche pas, la dédaignant pour en masser la périphérie, les caresses sont plus lentes, plus insistantes.
Yvan, entre nulle part et ailleurs, au fil de ces mains douces et expertes qui voyagent sur son corps, flotte, aux caresses de mille et une femmes, celles qu’il a croisées, dont les yeux une seconde ont testé son intérêt, d’autres dont il n’a même pas vu les yeux, des jambes, des croupes, des seins, des dos lisses, musclés, penchés, des nuques blondes ou brunes, des rires provocants... Yvan vogue à tout ce qui l’a frappé où pas un instant, une heure, un jour, tout ce qu’il y a enregistré, qu’il croyait avoir oublié, est là, dans cette pièce, se succède, se superpose, se fond ou surgit brutalement dans sa tête et sur son corps, concentré dans ce désir qu’il n’assouvit qu’en s’y promenant, mémoire captive, légère, forcenée en ses éblouissements, illimitée en ses fantasmes enracinés inconsciemment dont les fleurs, les branches, les feuilles envahissent sa tête, roulent et enlacent son corps.
Natouche est un monstre aux mains multiples, aux doigts multipliés par femmes invisibles, corps inconnus, abîmes soupçonnés, désirs refoulés, fantasmes illimités. Dans ce clair-obscur troublant

qu’entretient Yvan, paupières closes, Natouche a disparu, inexistante, elle n’est que le moyen subtil d’un déferlement orgiaque qu’Yvan ne contrôle même plus, docile, passif, les sensations exacerbées sont le seul repère d’une réalité onirique, lien avec son corps, amarré sur ce lit voguant en toute liberté sur des façons de faire, de sentir, de ne pas bouger afin de violer, caresser, regarder... dedans, là où tout se passe, malgré Natouche et tout son amour.
En toute liberté ?
Yvan prend conscience qu’il ne l’est pas, libre. Cette impression gênante tout à coup qu’une « chose » démoniaque, rusée, lui impose tout cela. Il n’en est pas l’orchestrateur, ce qu’il aime dans l’érotisme tel qu’il le vit c’est ce trouble des arrière-pensées dont les non-dits amènent la partenaire au moment, au décor, au rituel, découvrant ensuite avec elle une autre phase, espace curieux où l’on découvre à deux ce qui se crée de cette chimie épidermique dans les fantasmes qui, à la fois, y ont présidé et en découlent.
Mais là ? Non, Yvan est débordé, non par Natouche, elle est bien comme d’habitude elle, non, il est malmené, bousculé, violé dans sa tête, par lui-même. Comment croire que quelqu’un d’autre ou quelque chose d’extérieur en soit responsable ? Dans une tribu primitive en pleine brousse peut-être, dans Paris en plein cœur de Saint-Germain-des-Prés, en compagnie d’un top model reconverti à la télévision, non !

Yvan sans bouger vient d'arrêter dans sa tête le déferlement saturateur, les inconnues se sont évanouies, étrangères à cette chambre, les morceaux-zoom détachés de leurs corps les ont suivies. Retour à nulle part, Yvan n'est plus ailleurs. Le bruit que fait la bouche de Natouche est le premier d'une série qui le ramène à la réalité de cette chambre d'hôtel désertée, comme sa tête, de tout embellissement outré. Froissement de draps, glissement rêche des jambes de Natouche sur le bord du lit, manœuvre pour une position différente. Il tente un coup d'œil rapide, dans un clignement de paupières, l'application de Natouche, concentrée sur ce désir à maintenir, cette érection à magnifier... peu à peu tout fout le camp, tout l'abandonne, sans bouger, il revient de nulle part à la dérision de cette transition qui vient de s'opérer en lui, dont Natouche est exclue. Est-ce pour cela ? Est-ce la goutte de sperme trop longtemps retenue ? Il plaisante bien sûr. C'est certain, le désir l'abandonne, sa verge glorieuse aussi. Natouche, très occupée, la bouche pleine, lève les yeux puis se redresse seins baladeurs, regard incrédule :
– Mais qu'est-ce qui t'arrive ?
Et voilà la goutte qui ne fera pas déborder le vase !

– Nadia, tu devrais appeler tes parents, je suis sûre qu'ils ne savent pas où tu es.
Muriel vient de poser son Walkman et quelques accents aigus de la voix de Michael Jackson parviennent, déformés, avant de s'arrêter à Nadia, roulée en boule sur une chaise longue. Muriel se demande comment se débrouille Nadia pour prendre des positions, même en amour, défiant toute loi naturelle de pesanteur. C'est ainsi, Nadia qui adore les chats, leur ressemble. Élastique pense Muriel, elle est élastique.

– Tu entends Nadia ?
Cette dernière grommelle.
– Tu ne vas pas jouer les mères chiantes...
– J'en ai l'âge mais non. Simplement il me semble...
– OK OK, d'un bond Nadia s'est levée pour se précipiter sur le téléphone sans fil dans le living ouvert sur la terrasse ; revenue, assise, elle compose déjà le numéro.
Éclat de rire de Muriel, quarante ans, la presque « mère chiante ».
Suspens. Sonneries apparemment interminables.
Moue de Nadia.
– Il n'est pas là. Il doit encore baiser !

Nadia qui adore son père n’a aucune illusion sur lui, apparemment. Muriel ne dit rien. Elle caresse Ramadan le chat de Nadia, qui ne la quitte jamais, où qu’elle aille. Nadia plonge tandis que Ramadan, réfractaire aux gouttes qu’il reçoit fuit se réfugier sur le canapé du salon, plus tranquille.
Muriel appelle sa mère en vacances en Espagne avec ses deux enfants. Ils vont bien, se baignent et ne rentrent que dans quinze jours, peut-être trois semaines, c’est si beau, on est si bien.

Nadia fait la planche, les oreilles dans l’eau, yeux fermés, elle ne voit, n’entend rien. Elle pense à son père. Il est beau se dit-elle. Normal qu’il ait autant de succès. Il n’a qu’à siffler, taper dans les mains. Mais non, un regard suffit. Ses pensées se durcissent, elle lui en veut presque. Non par jalousie, le problème n’est pas là, simplement il en trouve toujours une autre... à force de ne pas chercher trop assidument, forcément elles tombent amoureuses. Cette notoriété aussi. Quelle malchance, ça n’arrange rien. Ses parents ont divorcé lorsqu’elle avait une dizaine d’années. Depuis il s’est remarié. Là non plus ça ne va pas. Nadia est sûre qu’il y en a déjà une autre. Allez savoir, ce genre de choses n’est jamais abordé dans leur conversation. Son père est si attentif à ses études, la culture, comme il dit. Comme si « être cultivée »... bref c’est son truc !
Elle l’imagine à Paris, seul, couvert de femmes. J’exagère un peu se dit-elle. Pourtant, tout le monde dit que c’est un Don Juan. Et en plus, comble de

l'ironie, je comprends. S'il n'était pas mon père ! Elle doit se l'avouer, il a déjà fait partie de ses fantasmes. Elle lui prête des femmes, lui en donne, comme elle croit qu'il les aime. Blondes ou brunes, peu importe. Il n'aime pas les rousses, elle sait, donc, évite. Elle l'imagine cérébral beaucoup, pervers un peu, sensuel énormément, allumeur certainement, parce qu'il fait tout, sûrement, quand une femme lui plaît vraiment pour ne pas être direct.
Direct il ne l'est qu'avec les femmes qui ne lui plaisent pas vraiment, sans importance. Macho quand même, né au Maghreb, macho, oui. Mépris des femmes un peu ? oui. Dur, peut être très dur avec elles. Mais si charmeur, si mystérieux parfois. Beau, inquiétant, anxieux, tout ce que nous, femmes, aimons parce qu'on croit changer tout ça... tu parles... rien du tout, on ne change rien, on se retrouve à subir, basta !

L'eau est bonne, impossible d'ouvrir les yeux, trop de soleil, Muriel écrit-elle à nouveau ? Le bruit glauque, feutré des vaguelettes imperceptibles de la piscine a des claquements coupeurs de fil de pensée. Nadia se retourne dans l'eau, quelques brasses, le temps de constater que Muriel a disparu, puis elle réintègre son univers feutré, oreilles dans l'eau, pour flotter sur le dos.

Son père, oui, c'est ça. Difficile de trouver un homme à son goût avec un père pareil ! Il fait si jeune en plus de tout ça ! Quarante-cinq ans et des allures juvéniles qu'il tente de gommer par un air

sérieux, un regard directement scrutateur et attentif. Il a du talent. Est-ce du talent ou plus ?
Nadia vogue au fil d'un père très présent jusque dans ses absences.
Jamais elle n'a fait l'amour avec un homme sans penser à son père. Un comble ! Ça n'a peut-être jamais marché à cause de ça ? Elle a tant imaginé, tant fantasmé que jamais aucun n'a été à la hauteur. Comment dans ces cas-là exprimer le fantasme ? Allez dire à un mec que c'est votre père que vous visualisez se faisant caresser par plusieurs bouches en même temps ? Que c'est lui que vous imaginez pénétrant votre meilleure amie qui le trouve si beau ! Non. Impossible. Il me pourrit mes fantasmes, les rend inutilisables, inutiles, les enferme, pour moi toute seule, dans une prison dont les barreaux, briseurs de relations hétérosexuelles me coupent de plus en plus des hommes auxquels je ne trouve plus trop d'attraits que le désir que j'en ai. Ça s'arrête là.
Avec Muriel c'est différent... évidemment pour maintes raisons ce n'est pas pareil... Nadia élude Muriel très vite.
Je suis devenue un monstre à deux corps, à deux têtes, les miens et ceux de mon père, castrateurs.
Lucide Nadia.
Belle Nadia.
Pauvre Nadia.
C'est dans cet ordre qu'elle se classerait, pense-t-elle encore.

Lucide, oui, elle n'a pas peur de se dire les choses, ce n'est pas inconscient, elle les sait, se les avoue. Un bon point.
Belle. Évident mon cher Watson.
Pauvre. Oui. D'elle-même, de ce père qu'elle adore, de cette relation qu'elle n'aura jamais avec lui, de cet amour qu'elle ne partagera jamais avec lui dans un lit, dans ses bras d'homme et non de père. Pauvre Nadia.
C'est une impasse, Gainsbourg qu'elle adore l'a chanté, l'a-t-il fait, lui ?
Infaisable, ça doit être encore pire que cette situation que je vis, toute seule.
Soudain, elle se plaît à rêver que cette situation, justement, est partagée par son père. Qu'il a les mêmes fantasmes, qu'il les a eus, pour l'initier, la dépuceler, l'aimer, totalement, avec son corps, les parties de son corps qu'il a rêvées en les voyant s'épanouir. Après tout, je suis belle, comment n'y serait-il pas sensible, lui qui aime tant les femmes ?
Comme elle, peut-être vit-il cet amour impossible qu'il n'aura jamais, au ventre duquel il ne pénètrera jamais, à la bouche de laquelle il n'étouffera jamais aucun cri de plaisir, aucun chuchotement de fantasme, Gainsbourg, elle en est sûre, l'a vécu.
C'est drôle, se dit Nadia, comme le lien paternel éloigne par sa proximité même.
Sa rêverie est très concrète, elle pourrait en toucher les images, en apprécier la consistance, sans les briser puisqu'elle s'ingénie à les entretenir depuis tant

d’années déjà. Elles ont précédé, anticipé toutes ses relations amoureuses.
Même avec Muriel, la seule à qui elle peut dire, la seule à laquelle elle avoue, pendant l’acte ce qu’elle voit, ce qu’elle souhaite, excitant leurs étreintes, la seule qu’elle livre à son père, le faisant jouer avec ce corps superbe, la faisant pénétrer, lui livrant son père bras en croix immobile pour qu’elle en joue aussi, ce qu’elle fait très bien, avec des détails précis, excitants, subtils, on s’y croirait.
Si son père savait tout ça !
Nadia esquisse un sourire à peine triste.
Tout à coup, le sang au corps, elle se caresse, sur ces images, dans l’eau, cuisses largement ouvertes. La jouissance qui l’envahit des pieds à la tête, irradiant de son ventre en feu, éblouit son corps tout entier en faisant taire cette marée mentale qui vient de la submerger et qu’elle a si bien contrôlée, entretenue, jusqu’à l’ultime sommet d’un orgasme solitaire, fulgurant dans sa radiance corporelle.

Muriel écrit, son personnage masculin, héros de ce dernier roman est écrivain lui aussi. Il a la peau, le sexe, les attitudes de son futur ex-mari. Elle en manœuvre les fonctionnements psychologiques avec délice, parfois le personnage s’échappe dans ce qu’il est vraiment – c’est bien – en dehors d’elle écrivain, en dehors de ce qu’elle lui prête de son mari. Attentive au résultat, elle se dit que Vichtou, son mari, en serait capable, peut-être est-ce une facette de sa réalité, non encore appréhendée, découverte.

Son roman est noir d'énergies lourdes, opaque de psychismes tourmentés, Vichtou par ses origines slaves, est un anxieux, elle a toujours ressenti ainsi l'atmosphère trouble et grise qu'il installait dans ses moments de déprime et d'angoisse métaphysique, de création qu'il traverse, dont il émerge pour replonger à nouveau.
Vichtou, elle n'a jamais pu l'appeler que par ce diminutif un peu tronquant, c'est ce qui lui apparaît aujourd'hui. Elle est la seule avec sa belle-mère à le nommer ainsi. Sa belle-mère, cette vieillissante russe charmante, un peu folle, fantaisiste, chaleureuse. Une slave accouchant au Maroc, ça ne manque pas de piquant, non ?
Muriel a posé son stylo pour se limer un ongle qui accroche, la pensée fixée sur Vichtou. Futur ex-.
Pourtant rien n'a été dit, pas de divorce en vue. Simplement, comment dire, elle sent, vieille et imparable intuition féminine qui vient de la nuit des temps, que Vichtou s'éloigne... « s'indifférence »... s'abstrait peu à peu d'un mariage auquel il demeure très présent, dans les formes. Il adore les enfants. Comme sa fille aînée d'ailleurs, c'est bien normal.
Cependant, un certain flottement dans le regard, une forme d'empressement dans des détails sans importance, un désir exacerbé comme si une autre ou d'autres occupaient son corps, sa tête. D'autres, Muriel sait, elle en est coutumière, accompagnant ses fantasmes, juste comme ils aiment tous deux. Non, ce n'est pas cela, c'est quelque chose qu'il vit seul, qu'il retient, qu'il ne veut pas livrer. Une autre,

certainement. Ils ont trop joué à cela en plein érotisme pour qu'elle ne sente pas aujourd'hui cette divergence, cette frontière légère qui fait la différence.
Au creux froissé du lit de leurs fantasmes, elle en a fait allonger plus d'une, plus d'un. Ses amies, des relations, celles qu'ils croisaient ensemble sur une plage, dans un salon, dans la rue, qu'ils regardaient complices et gourmands de ce qu'ils en feraient plus tard dans l'intimité retrouvée, protégée, débridée qui était la leur, à laquelle ils tenaient comme à un secret précieux.
Une autre, cela ne peut être qu'une autre.
Muriel sait, elle sent qu'en plus, cette autre, il n'en est pas trop fier. Peut-être même la méprise-t-il un peu. C'est peut-être ce qui l'excite, le retient, qu'il ne peut livrer, à elle, sa femme, Vichtou est juif, pas pratiquant certes, mais honteux inconsciemment, peut-être, marqué par une tradition biaisante. La femme légitime est sacrée. Leurs interdits n'en étaient que plus jouissifs puisque seules les pensées en étaient les hôtes.
Une autre, sûrement.
C'est pourquoi, connaissant bien Vichtou pour l'avoir pratiqué lorsqu'il était encore marié et qu'elle, Muriel, était l'autre, elle sait le cheminement qu'adopte Vichtou dans ce cas-là. Ça ressemble diablement à celui qui est le sien actuellement.
Si l'autre est déterminée et a tout son temps, il divorcera, elle en est sûre. Futur ex-. C'est bien ça.
Comment l'autre ne serait-elle pas déterminée ? Follement amoureuse, c'est sûr, comment ne pas l'être ?

Les voyages érotiques avec lui sont immenses, galvanisants, envoûtants, si excitants, vont si loin, qu'on en revient certainement pas telle qu'on était partie. Ce sont des voyages pleins de surprises, ils coulent d'eux-mêmes pourvu que la partenaire sache, comme moi, se dit Muriel, en accompagner chaque détail avec subtilité, y mêlant silences et mots dans un savant cocktail qu'à deux ils ont tant de fois dégusté.

Ma chance fut cette rencontre, se dit encore Muriel, qui a collé exactement. Sans chercher à l'être, j'ai été apte, nous avions en nous cet ingrédient catalyseur, l'un et l'autre, dont dépend notre expérience chimique. Ça a marché. C'était naturel, superbe.

Muriel sait aussi que Vichtou est capable de vivre l'érotisme pour deux sans s'apercevoir, les premiers temps, que l'autre ne suit pas parce qu'il lui prête encore ce qui est en lui, débordant de sensualité, déferlant de fantasmes. Ce ne fut pas leur cas, c'est une autre histoire. Ce fut celle sans doute de son premier mariage.

Leur drame à Vichtou et elle, c'est ce premier mensonge qui n'en est pas un, tout en le devenant.

Pour la première fois il escamote une ouverture au fantasme, ce qui veut dire qu'il le vit ailleurs, en parallèle. Le fantasme tue la réalité. C'est clair. De là... tout survient ensuite sans décider, sans vouloir, comme si le fantasme ayant pris corps se vengeait tel un autre personnage qui n'a rien à voir avec la partenaire d'adultère. Il y a dans cette histoire trois cou-

ples. L'un est légitime, l'autre est adultère, enfin le troisième est formé par celui qui trompe et le fantasme qu'il retient pour lui, dans sa tête, sur, dans son corps. Déjà ce couple-là trompe le couple adultérin, comme il a fini par tromper le couple légitime. De cette illusion, impalpable au début, va naître le malentendu, entre les amants, sur lequel est installée leur relation. De cette illusion, impalpable au début, va naître chez la femme légitime, l'intuition débusqueuse...

Quel gâchis !

Muriel très calme est prête à assumer ce qu'elle pressent. Vichtou est à mille lieues d'imaginer où elle en est de leur cheminement. Pour lui c'est le brouillard, mes yeux, ceux du cœur, car je l'aime, sont antibrouillards.

Déjà après les vacances, de retour, avec les enfants à Paris, ce sera plus clair, espérons-le.

Ou il sera revenu de cette relation – peu probable – ou il faudra compter avec elle.

Muriel en revient toujours au même point. Si l'autre est amoureuse, et elle l'est, c'est sûr. Si elle est déterminée, si elle a tout son temps, son mariage avec Vichtou est foutu.

Parce que Vichtou s'embourbe aux interdits fascinateurs sans rien en dire. Cette absence-là, étouffante, sera la mort de notre mariage, se dit Muriel, espérons que la relation que nous en garderons échappera à toute autre forme de médiocrité.

« Dans les cascades et les rivières, les cours
D’eau ou les filets, les jets d’eau aussi
Bien, dans les lacs et les torrents, les
Mers calmes, les océans immenses, la
Goutte, fondue aux mouvements de la
Masse liquide ou de son ruissellement
Tonnant, chantant, tombant ou étal,
Tranquille ou tempétueux,
Bourbeux ou clair, pollué ou limpide,
Tous ces constats d’états naturels dont
Chacun est témoin, spectateur fait de
Nous, individuellement des gouttes
Capables de connaître tous ces états et
Chacun d’eux, individuellement, ou à
Plusieurs, dans chaque intériorité, ayant
Accès à l’inconscient collectif.
Rassurant, troublant, terrifiant, ces
Sentiments sont l’échelle de l’impact qu’aura
Sur chacun le sens profond de la nature
Retrouvé dans l’intériorité individuelle
En accusant l’impact collectif.
C’est ainsi, nous n’y pouvons rien.
Juste assumer pour comprendre.
Ensuite, peut-être, un changement
Peut-il être envisagé qui gardera

À la masse la limpidité que
Chacun peut alors lui apporter.
Cette contribution-là, humaine,
Humanitaire, indispensable est
L'écho divin dans la matière, par
L'homme, est porteuse.
Cet écho du divin c'est toi,
C'est moi, c'est nous, nous tous.
Et c'est pourquoi je nous aime. »

Muriel termine ainsi son chapitre.
Puis elle se lève, dépose Ramadan qui était installé sur ses genoux, sur un coussin, sort de son bureau. Elle a tout à coup une fringale à satisfaire, immédiatement.

Yvan s'est rhabillé, moulu par l'échec de son corps sur sa tête. Natouche, désemparée, fait bonne figure, elle ne veut pas gâcher ce mois de vacances avec lui pour elle toute seule.
Yvan qui la regarde se vêtir ne voit plus qu'un corps qui n'est qu'un corps, sans détails, même la minijupe n'est plus qu'une jupe très courte. Elle est mignonne... quoique... par moments sa frimousse ait, c'est vrai, des airs de pékinois. C'est ce qui lui saute aux yeux tandis qu'elle se coiffe avec une désinvolture un peu affectée quand même.
Il ne sait pas pourquoi, il n'en a pas vraiment envie, mais il se lève et la prend dans ses bras.
– Excuse-moi, je suis fatigué.
Elle joue le jeu, ou peut-être est-elle sincère ?
– Mon chéri c'est normal vous êtes crevé, cette année a été très dure. Je vais vous faire oublier tout cela, vous verrez.
Dans les grands moments, jamais pendant l'amour, elle le vouvoie, il n'a jamais compris pourquoi. Éducation peut-être. Tout cela est si loin de lui. Il pense tout à coup au Maghreb et à ces filles pieds-noirs, directes, épanouies de chair bronzée à point, juteuses de rires éclatés, attirantes, sensuelles et au fond si simples à lire dans leur féminité.

– Si nous allions dîner ? Yvan se surprend à parler soudain comme Natouche, bon chic bon genre. Peut-être que s'il l'insultait en la jetant sur la moquette pour la trousser, son désir ressusciterait ? Après tout c'est elle qui a voulu que je reste immobile.
Sur ce malentendu, main dans la main, comme un couple heureux, ils vont manger un couscous chez un Marocain du boulevard Saint-Germain, près de l'Institut du Monde Arabe.

« Et toutes ces fois qui, des autres sur soi, se précipitent comme autant de brisures, d'agressions, de pillages, jusqu'à soulever le cœur, bouleverser l'esprit, neutraliser les choix, handicaper les actions.
Et toutes ces fois qui naviguent à vue, comme des cargos trop chargés dans des mers tempétueuses, roulant, cassant, parfois jusqu'à la dérive, ce que l'intellect ne peut plus retenir en ses faiblesses existentielles.
Et toutes ces fois où la beauté attractive d'une femme sert de détonateur à l'évasion, où l'érotisme s'en mêle et chatoie en ses horizons fantasmagoriques jusqu'au plaisir décuplé, inconnu semble-t-il, soumis à nos caprices, à nos étrangetés sublimes qui se jouent de l'habitude et se renouvellent en cascades jusqu'au désir avide d'encore et encore, jusqu'à épuisement tranquille où se place satiété à défaut de sérénité.
Et toutes ces fois qui se bousculent dans l'anxiété à ne pas être ou à ne pas écrire ce que l'on n'a pas entrevu encore mais qui semble échapper déjà à toute

volonté de faire – parce que l'inspiration est une Princesse au corps sublime qui esquive ses formes pleines à la moindre tentative d'anticipation, alimentant par là même ce qu'elle motive d'angoisse dont elle se repaît et jouit.
Et toutes ces fois qui seront ou ne seront pas, qu'on attend impuissant, que l'on veut désespérément ou que l'on évite absolument. Toutes ces fois sont en nous, attentives à la moindre faille, à la moindre entr'ouverture par lesquelles s'engouffrer, sauvages et imprévisibles.
À toutes ces fois à venir il faut s'ouvrir sans espérer ou rejeter ce que leurs sœurs, ces fois d'avant, ont pu apporter...
À toutes ces fois qu'il faut aimer, dont il ne faut rien redouter, à toutes ces fois encore, peut-être y aura-t-il encore... une première fois...
La magie de la vie y réside et c'est elle qui décide de l'alchimie des retours, des partances ou des rencontres.
À cette magie chacun est magicien et dans la beauté qui passe ou nous attend, il est à parier que chaque fois est une première fois. »

C'est ainsi que tard dans la nuit, Yvan qui a tenu à rester seul ce soir encore, termine le chapitre de son roman en cours.
Las, il se couche ensuite, il pense à ses enfants. Les deux derniers qui sont avec sa femme, et sa fille aînée. Son esprit vagabonde sur sa première femme, une virago, une chieuse pense-t-il... puis sur sa

femme. Il l'aime. Curieusement ce soir, il l'évite, vivre ce mois réellement sans elle, c'est indispensable, une certaine gêne l'envahit, mêlée au soulagement d'une absence à prétexte de vacances.
Le corps fatigué, l'esprit las, il s'endort les bras en croix comme un Christ qui se forgerait ses propres clous, les enfonçant d'une vaine torpeur. Brisé.

La fête bat son plein, les fenêtres de cet appartement du quai Voltaire donnent grandes ouvertes sur la Seine, la chaleur s'y engouffre ainsi que les bruits de la circulation encore dense en ce vendredi soir. Il est vingt-trois heures trente à peu près, Natouche superbement moulée dans un long fourreau de paillettes blanches, sans manches, se déhanche au rythme d'une *Soca Dance*, dans l'espace d'écartement limité que permet sa robe à ses cuisses emprisonnées.
Elle attend Yvan, ils n'ont pas voulu arriver ensemble à cette soirée. Il tarde, il avait dit vingt-deux heures trente. Une heure déjà qu'elle s'impatiente.
Guy est là, charmant, pas mal se dit Natouche – son dévolu fixé sur Yvan – pas mal, quand même.
Guy s'approche avec une jeune comédienne qu'il lui présente comme sa fiancée. Ah bon !
Natouche minaude un peu en relevant haut ses longs cheveux, elle a chaud. C'est ainsi qu'Yvan la surprend dès le seuil de la porte d'entrée qu'il vient de franchir. Une nuée immédiate de femmes et de jeunes filles en fleur l'entoure – agaçant pense Natouche, très fière cependant – qu'il repousse gentiment, très correct comme toujours.

Un bonsoir civil à Natouche avant de s'éloigner avec Guy qui veut l'entretenir, la laissant face à la fiancée comédienne. Elles se connaissent, une amie commune, mannequin.
Natouche n'a envie que de briller, elle promène donc son corps moulé, sous les yeux intéressés de quelques hommes qui n'y sont pas insensibles. Yvan l'observe de loin, étonné de ressentir ce pincement annonciateur de jalousie qu'il connaît bien, jamais ressenti pour elle, jusqu'à présent. Le provoquerait-elle ? Il intercepte un regard lubrique sur son ventre et sent aussitôt gonfler sa verge. Gêné il se dirige vers le balcon, entraînant Guy qui lui parle de sa revue. Consterné de bander ainsi après ce qui s'est passé hier soir, il regarde avidement Natouche, la déshabillant, telle qu'elle était hier, en string, vautrée sur lui. Le soutien-gorge pigeonnant, les pointes dures de ses seins contre sa peau. Sa langue légère sur son gland tendu. Sur la piste Natouche danse maintenant à un mètre d'un homme qui prend un malin plaisir à la faire minauder. Yvan n'aime pas les minauderies, pourtant là, il en est tout excité. Il imagine cet homme à sa place hier dénudant ce corps moulé et le pincement de jalousie se précise, son excitation augmente.
Natouche ondule dans son fourreau dont les paillettes, véritables pièges à lumière, accentuent les reliefs et les creux, suggérant des équivoques dont elle se plaît, il en est sûr, à troubler son cavalier.
Peu à peu la fébrilité d'Yvan fait place à un désir en suspens de plaisir qu'il aime installer un peu plus,

complètement ; prenant son temps, il évoque, déchire un morceau de corsage, dévoilant un sein qu'il se plaît à imaginer sous le regard de l'homme face à elle. Puis il dénude sa poitrine, ne lui laissant qu'une jupe longue, il joue avec ses cheveux qui voilent par moments un sein, en laissant passer le bout, voilà que Natouche lève les bras, il imagine ses seins à portée des lèvres de l'homme, qui la prend maintenant par la taille. C'est alors qu'il lui fait renverser Natouche, son buste en arrière, la taille cambrée pour lécher, sucer le bout de ses seins. Elle aime ça, l'homme manifeste son plaisir plus précisément, se collant à elle. Ils s'éloignent vers le buffet – un prétexte – pour s'isoler.

Yvan les suit de la pensée, tout en écoutant Guy, les fait entrer dans une chambre où l'homme dépouille Natouche de sa jupe. Brutalement il la pourfend d'un sexe gonflé de désir, là sur un lit recouvert de fourrure. Natouche aime, elle râle de plaisir mais l'homme ne l'embrasse même pas, leur seul contact est de sexe. Il ne la caresse plus. Il la fait jouir en l'inondant de son sperme, se rhabille et sort la laissant éventrée sur ce lit, incapable du moindre mouvement, encore sous le choc de ces coups de boutoir qui l'ont vaincue.

Guy a terminé ses explications, Yvan se précipite vers le buffet où il trouve Natouche en pleine conversation avec la fiancée de ce dernier.

L'homme est auprès d'une femme, main dans la main, ils rient au milieu d'un petit groupe. Yvan presque

déçu prend un verre, il n’a pas faim. Son désir est tombé. Il a aimé ce plaisir brutal qu’il s’est imposé.
Ce soir Natouche peut rester auprès de lui pour la nuit.

Muriel souhaite dormir seule.
Nadia tient à passer la nuit auprès d'elle.
Elles ont donc chacune leur chambre.
La soirée est douce, une brise tiède, légère : Nadia tente pour l'énième fois de joindre son père, enfin avec succès.
Volubile elle lui parle de tout et de rien, s'inquiète de sa santé, de ses soirées, où les passe-t-il ? Que fait-il ? Qui voit-il ? Elle évite ainsi, dans ce flot de paroles, la moindre information à son sujet. Il ne sait même pas où elle passe ses vacances, mais ne pose aucune question. C'est elle qui se croit obligée de lui dire qu'elle est chez une amie sur la côte, dans l'arrière-pays. Sans plus. Allez lui expliquer que je couche avec Muriel, se dit-elle entre deux phrases. Elle le trouve un peu coincé. Peut-être n'est-il pas seul ? On ne sait jamais avec les hommes ! Secret, voilà il est secret. Nadia est agacée, elle ne veut quand même pas gâcher ces quelques instants avec lui. Passons, se dit-elle. Ils passent ensemble à autre chose. Il n'a pas de nouvelles de sa femme qu'il suppose avec ses beaux-parents quelque part en Europe. Entente tacite, c'est régulier, tous les ans elle part un mois avec les enfants, mais ils ne se suivent pas à la trace. Oh ! elle appellera un de ces jours. Il

n'y a qu'une semaine qu'elle est partie. Nadia papote. Et son livre ? Ça avance. Et toi ? Je vais.
Après avoir fait le plein de sa voix, de ses retenues, de ses sourires qu'elle devine, de son ton posé, qui l'amuse, elle l'embrasse et, contente d'eux, elle raccroche.
C'est à ce moment-là que Muriel rentre de chez les voisins où elle prenait un verre. Nadia les boude, ils ont un fils de vingt-cinq ans qui est plutôt mignon, ne souhaitant aucune complication, elle préfère s'abstenir.
D'une main distraite Muriel, qui s'est assise sur le lit de Nadia, lui caresse le pied, tout doux ce pied.
– Je les ai invités à prendre un pot demain vers dix-huit heures, dit-elle.
– Ils viennent à combien ?
– Tous les trois avec leur fils, Jérôme.
Nadia ne sait pas trop si elle doit se réjouir ou pas. Après tout laissons venir, on verra bien ! Nadia ce soir se sent très russe, plus que d'habitude lorsqu'elle se glisse dans la peau d'un personnage qu'elle s'invente. Pourquoi ? Pourquoi pas, a-t-elle décidé une fois pour toutes. Elle se précipite dans la cuisine pour servir deux vodkas.
– Dans ta chambre ou dans la mienne ? crie-t-elle à Muriel.
– Sur la terrasse.
– Oh non ! Pas dehors !
Elle ne sait pas pourquoi à l'extérieur, le soir, elle a toujours l'impression d'être épiée.

– Comme tu voudras, lance Muriel, déjà assise dans le living largement ouvert sur la terrasse.
Pour déguster sa vodka Nadia se blottit aux pieds de Muriel, la tête sur ses genoux. Elle passe sa main fraîche sur ses jambes, remonte doucement sur les cuisses, puis entre les cuisses, peau de satin qui frissonne. Muriel qui se détend toujours à cette heure-là, s'allonge sur les coussins profonds, elle n'a envie de rien d'autre que de détente. Comme un petit chat Nadia ronronne de plaisir en la touchant, enfouissant son visage dans la main droite de Muriel qui ne bouge pas. Alors Nadia glisse cette main inerte contre son sein, la frottant sur le bout pour en faire jaillir la pointe qui effectivement ne tarde pas à durcir. Nadia se caresse avec la main de Muriel qui consent simplement, amusée de voir l'excitation changeant les yeux de Nadia, la gagner, elle aussi, tout doucement.
Muriel aime ces moments de langueur où elle peut jouir d'effleurements, d'un rien sans effort, dans l'abandon total. Être là, détendue, disponible, soulever une mèche des cheveux de Nadia, s'attarder sur sa nuque, frôler une hanche et faire frémir son ventre, à peine, sans aucune intention de faire jouir ou d'aller plus loin.
C'est très érotique, parfois l'orgasme déferle parce qu'il est impossible de le retenir, il s'impose, c'est lent, doux, différent, le corps entier y participe, c'est une longue préparation qui aboutit sans aucune autre volonté que d'être bien et détendue, sans interdit et

naturellement sans aucune pudeur dans ce qui est proposé ou osé de part et d'autre.
Les hommes en général n'ont pas cette capacité de l'érotisme sans autre intention que l'érotisme pur, il y a toujours chez eux, souvent, cette espèce de but à atteindre, cette volonté de jouissance. Sauf avec Vichtou, lui, comme elle, est capable de ces longs moments où l'érection persiste ou fluctue, c'est selon, passe, capricieuse, pour s'imposer à nouveau. On ne fait pas alors l'amour pour conclure mais pour l'amour tout simplement, la pénétration étant, là, accessoire.
À part Vichtou, Muriel ne connaît pas d'autre homme parmi ceux qu'elle a connus, capable de ces plaisirs de deux corps, cette excitation maintenue latente, avant-goût très érotique de cette bombe déferlante que devient le sexe détonateur d'un homme, dans la jouissance partagée.
Nadia aime cela, avec une certaine tendance cependant à l'excitation fébrile qui demanderait plutôt à jouir encore, encore – jeune, elle est impatiente, pense Muriel, prenant un malin plaisir à paraître ne pas comprendre.
Nadia, en petite sauvageonne veut embrasser Muriel à pleine bouche, celle-ci la modère et lui apprend le baiser effleuré par des jeux de langue sur les lèvres, des attentes, des caresses, des pauses, une sorte de dialogue à quatre lèvres qui se pratique sur le souffle et enivre délicieusement tout le corps qui devient fondant de bien-être, dans des sensations délicates que l'on voudrait pousser plus avant mais que l'on

retient parce qu'à les retenir ainsi, elles irradient chaque cellule, ouvrant à toutes les zones érogènes du corps des horizons différents qui se découvrent d'être ainsi sollicitées sans être complètement prises. À s'embrasser ainsi, bouche contre bouche, jamais bouche à bouche, à effleurer l'entrejambe de Nadia sans jamais aller plus loin, à sentir les seins de celle-ci sous la mousseline de sa blouse, sans les toucher, contre les siens, Muriel est aussi excitée et fondante de partout que quand elle accueille doucement un pénis dans son ventre. C'est ainsi que l'orgasme les surprend toutes deux, attentives à leurs sensations respectives, suspendues l'une par l'autre à un souffle commun et rythmé ; trop pressées pour que cela dure, l'orgasme déferle d'abord chez Muriel entraînant Nadia aussitôt quand celle-ci devine cette profonde jouissance que Muriel n'exprime pas, mais qu'elle constate. Nadia, mutine, glisse un doigt dans la vulve souple et trempée de Muriel pour s'assurer qu'elle cache bien son jeu ; Nadia a bien deviné. Plus excitée encore que rassurée, Nadia alors est assaillie par un second orgasme, que n'a-t-elle pas été imaginer que son père pénétrait Muriel, un seul aller, très lent, pour l'inonder. Elle le dit dans l'oreille de Muriel, sur le souffle, prolongeant ainsi sa jouissance. Cette fois, elles en tressaillent à l'unisson tandis qu'un cri se termine, longue griffe, sur le dos tendre de Nadia.

« Aux divergences, aux exigences, aux aberrances, aux retours et à ces commencements qui ne sont pas

toujours des débuts mais tournent court très rapidement, il y a des nostalgies, des regards, des retenues et des surprises qui accélèrent, en se succédant, ce que le temps seul met à dénouer de ce que l'on retient pour échapper à l'inconnu.
À tenir ainsi, à voiler, à dévoiler, à éluder, à cacher, l'habitude montre le bout de son nez et d'éclatements en cœur absent, à défaut de continuité, l'erreur, à qui s'est fourvoyé, devient pesante et dans les regards de ceux qui croient la bonne fortune réelle, on lit déjà son propre désappointement.
Les matins qui se suivent n'ont pas la suite que l'on espérait et finalement on se rassure, ou peut-être essaie-t-on une dernière fois de se persuader que tout va aussi bien que les autres veulent bien le supposer.
Puis le regard esquive ce que les formes toujours féminines en diable appâtent, résolvant au fin fond du cœur la dualité que l'intellect a construite. Ce dernier, décorateur du mental a forgé des stimuli qui, pour fonctionner encore plutôt bien, n'en sont pas moins en perte de vitesse.
C'est bien là le problème.
À s'éloigner de l'éphémère que suppose la passion amoureuse, le fondamental s'échappe puisqu'il s'en nourrit lorsque le temps, incertain, n'a pas encore fait ses choix qui, eux aussi, inconnus et peu cernables, ne nous appartiennent pas.
La réalité tue ainsi le fantasme qui va se loger où il peut, en général chez les spectateurs qui ne se doutant de rien, construisent de la relation ce qui, leur échappant, les fait rêver.

Complexité des relations,
Complexité de la vie,
Complexité du cérébral qui réinvente sans cesse ce que l'amour suggère ou rend possible, comme pour être sûr de le garder longtemps.
Et ça marche... jusqu'à ce que stimulée non plus par l'imagination mais par la nouveauté, la machine se mette à tourner sur un autre objet dont il va se repaître de façon réelle ou onirique ce qui, au bout du compte, revient un peu au même.
Et lorsque l'amour s'en mêle, rien ne peut arrêter ce processus qui va s'intensifier d'autant plus que l'objet aimé sera libre, donc incontrôlable.
Les femmes-enfants sont des repères et des bornes faciles pour le cérébral qui tisse sa toile arachnéenne et érotique, mais la liberté affective d'une femme adulte en fait un perdant, ce qu'il supporte mal.
Vivre pour exister plus intensément ou vivre pour vivre tout simplement ?
Question sans réponse car le cérébral est tout aussi capable de vivre sans femme ce qu'il peut vivre avec.
Il en souffre mais au moins rien n'en contrarie ses fantasmes et tout contribue alors à les créer plus violemment.
Vide d'espoir, il sombre ainsi aux bribes des souvenirs qu'il embellit afin de mieux se faire mal, ce qui contribue à aiguiser ses regrets et donc sa jouissance.

Heureux, jamais.
Pervers, toujours.

Telle est la devise impossible de cet homme qui avance à reculons sans arrêt. »

Muriel n’a pratiquement pas dormi, occupée à écrire, la tête pleine de Vichtou, qu’elle pense trop fortement avec une autre, le corps plein de Nadia, les yeux remplis de Provence, impossible de s’endormir. Les odeurs, les bruits de la nuit, la plénitude de ces moments gorgés d’environnement que sa solitude intérieure lisse en toute sérénité. L’impression étrange de vivre des souvenirs, rejoints dans le temps, anticipés sur la vie, ne laissant aucune marque si ce n’est la trace légère de l’oubli, déjà. Nadia n’y est qu’une arabesque aux pleins et déliés charmants, sa jouissance est sans lien réel avec elle, impalpable sensation d’essai, concluant, passant sans cesse d’une réalité à d’autres, plus abstraites, si présentes, par instants si indécentes. Relations incestueuses d’un passé chevauchant sans répit le moment pourtant préservé du présent. Je fais tout pour, se dit-elle... quand même, tout cela bouge, générant inlassablement des formes dont la pensée s’abreuve.
Il y a encore, toujours, Vichtou, sexuel, intense, envahissant de son absence son corps et son âme jetés à ses fantasmes comme des proies qu’elle imagine investies, saisies, redécouvertes, dévorées, écartelées – ce dont elle jouit.
Plus tendre plus lointain, ce flottement latent provoqué par la séparation momentanée avec les enfants. La planète parents si inconnue tout à coup, étrangère, relation flétrie, passée, superficielle, il y a tant de non-

dits, d'explications inutiles, de malentendus traditionnels, la sensation d'être quelqu'un d'autre, leur fille peut-être, lorsqu'elle leur parle ou les voit. Une fille atteinte de crise de gigantisme psychique n'ayant aucun rapport avec cette image de petite fille qu'ils continuent d'aimer sans comprendre parce que c'est dans l'ordre de leurs idées parents-progéniture.

Il y a les voisins, gentils, prévenants.

Il y a ce Jérôme, beau comme un Cordobés. Ça change.

Il y a ces deux semaines ici. Vichtou qui n'en sait rien, non plus que ses parents. C'est elle qui appelle. Je voyage, leur a-t-elle dit. C'est si vrai qu'elle est elle-même surprise d'avoir si peu menti.

Voyage en chambre, en tête, en corps, en cœur, en âme. Voyage formateur, dévastateur, enchanteur.

Voyage érotique, léger comme un voile de mousseline se déplaçant sur le temps immobile. Caresse ininterrompue de regards absents à son corps exigeant, d'images de corps articulés au mécanisme des désirs, recherche des inédits, balayage des interdits. Se permettre, non, plus, se laisser aller à ce qui n'est pas, le recevoir d'un corps étonné, en jouer d'une imagination avide, plonger à d'exquises retrouvailles, profiter ainsi de retours improbables – la réalité du quotidien ne les supporterait pas – pour repartir vers d'autres plaisirs inconnus, d'un désir nouveau, Jérôme par exemple.

Nadia n'est plus qu'écran transparent au portail béant de l'éphémère. Posée telle une fleur à peine ouverte, beauté des formes, des couleurs, ivresse de

ce parfum un peu acide de la jeunesse, le rendre capiteux, voilà qu'il s'efface parce que finalement Muriel ne se sent pas l'âme ni le corps d'une initiatrice. Elle aime trop la consistance de l'autre, innover ensemble, oui mais de là à enseigner, l'initiation de l'autre est toujours fatigante sinon décevante, à moins qu'il ne s'agisse que de la nôtre ? Lui revient à l'esprit sa sœur, danseuse, qui dit toujours, j'aime trop danser pour enseigner. C'est ça, se dit Muriel, j'aime trop faire l'amour, j'aime trop l'érotisme pour initier. C'est si fragile, les maladresses sont malvenues à cet univers de bulles irisées sur peaux moirées, captant de l'un et l'autre des partenaires, le plus intime, le plus secret, faisant du moins évident, du plus abstrait, un mot ou une phrase concrète, obscènes parfois, jetés comme le coup d'une lanière qui cingle sans dommage, une bulle qui éclate sitôt reformée plus ronde, plus légère, prison de pensée inavouable et transparente à l'autre qui en saisit immédiatement la nuance attractive.

Vichtou, Muriel y revient. Avec lui c'est ça, parfois trop, jamais assez.
Ses pensées, maintenant, vagabondent sur l'autre, surgies de nulle part dans cet espace dont Muriel s'extrait déjà. Vichtou n'a-t-il pas amorcé ce retrait ? Trop proches, il sait, comme moi. L'autre, Muriel est sûre qu'une autre encore lui succédera. L'autre chassée par une autre. Jouissance de se retirer sur la pointe d'un érotisme sans faille, avant d'être chassée par cette autre. Muriel n'essaie même pas de l'imag-

iner, le physique, sans importance – oh ! importance relative. C'est ce que Vichtou colle à ce physique, qu'il éclate dans sa tête à des dimensions démesurées, incontrôlables par la suite. La suite... un mois, six mois, un an ou plus. C'est selon. Muriel ne tiendra pas trop longtemps. Pas envie. La perfection atteinte avec Vichtou ne supportera de sa part aucune médiocrité. Pas l'ombre d'une indignité mal gérée. Donnons-lui une chance, se dit-elle. La clarté ne fait pas partie des compétences de Vichtou. L'ambiguïté lui sied à merveille. Leur terrain d'entente se situe à mi-chemin entre quotidien organisé aux yeux de tous et impromptu érotique s'y glissant, comme une main dans un gant, furtivement, complètement, à tous moments. Par le regard, puis les yeux, un geste, une attitude, au téléphone, sous la douche ou dans la cuisine. Pas de lien, pas d'habitude, une disponibilité totale privilégiant ces moments toujours rares, quoique fréquents.

L'ambiguïté se logeait là. Muriel sait, est certaine qu'avec l'autre, Vichtou vit seul cette ambiguïté. Pour cela, lui semble-t-il, quelle que soit la durée de cette liaison, c'est déjà râpé. Excitant au début, Vichtou ne manquera pas de mépriser cette femme. Il la voit à la fois en catin, en fille, en bourgeoise, en princesse – ce qui échappe à l'autre – à plus ou moins longue échéance il lui en voudra d'être dupe, de ne pas correspondre, selon les désirs, à ce qu'il lui colle à la peau. De ne pas jouer le jeu, d'être toujours la même, en somme. Pour l'instant, se dit Muriel, il n'en a pas encore conscience, ça viendra,

il est trop fin, son intelligence de l'érotisme est telle qu'il lui faut une partenaire égale, dans ce domaine, aux excès fous dont il modère les approches pour mieux en repousser, à tous leurs stades, les folles potentialités.
Leur merveille c'est encore cette compréhension de l'invisible chez l'autre. Un geste mesuré cachant une envie de viol. Le sourire doux annonciateur de morsure, la caresse légère retenant le pincement, la griffe ou le coup. Ces demi-teintes imprévisibles en leurs nuances brutales, ces couleurs de l'autre qui scintillent au couple ainsi formé, se marient, se mêlent, arc-en-ciel sans cesse modifié, voûte géante d'un ciel aux intentions obscures dont la chaleur d'un soleil de feu est constamment tangible.
Les éblouissements, les tunnels sans fin où se glissent des inquiétudes : et s'il le ou la voulait réellement ? Sitôt emportés par la marée orgastique qui les roule ensemble à la quiétude retrouvée d'un épuisement en regain de souffle.
Des sommets, plaines, clairières, fossés, gouffres, collines, bas-côtés révélés par tout voyage érotique, Muriel aime les dangers, dépassements entraînant des plaisirs inquiétants – comme une drogue – parfois dégustés ensemble. Les rebondissements en sont inattendus, les révélations magiques, les joies troublantes, les sexes stimulés, la vie renouvelée.
Muriel vogue ainsi aux voyages passés, n'en finissant pas de poursuivre leurs arrêts dans ces ports ne connaissant que départs. Sa respiration s'accélère, poussant à nouveau la voile gonflée de son désir vers

l'horizon incertain. Les battements de son cœur accélèrent le rythme du moteur de sa jouissance en partance vers ces retours qu'elle ne cesse de faire à l'absence de Vichtou. Elle s'aime encore une fois, jouissant de lui, violemment, avant qu'il ne la déserte, complètement.

Yvan a tant joui de Natouche à cette soirée, leurs faux départs furent si nombreux, il était si tôt ce matin lorsqu'ils sont rentrés, épuisés, qu'ils se sont endormis sans même se désirer.
Il vient d'ouvrir un œil sur Natouche – elle dort – se lève doucement, il n'aime pas trop contempler son sommeil, pourquoi évoque-t-il toujours la mort pour lui ?
Déjà quinze heures, flemme de se faire un café, il boit un verre de jus de pamplemousse, se dirige vers son bureau. Les pages vierges l'attendent pour un nouveau chapitre. Il s'installe.

« Quand la réalité épouse l'éphémère, c'est la déroute qui ne sait où retrouver ce film léger qui, image après image, défile à l'absence qui s'en nourrit et la recherche comme une drogue.
À cette drogue le temps des concubinages ne résiste que mal, il pollue de quotidien ce que les secrets nimbent de mystère, ces rendez-vous qui fleurent bon l'interdit et le sexe, les rideaux tirés et les lumières tamisées.
Il y a là des choix qui ne se décident pas, et dans l'excitation qu'ils procurent, un piment renouvelé,

sans cesse, garde verts les fruits défendus que l'on croque.
À ces parfums capiteux le corps se love pour garder et ramener, intimes, les vertiges fous qui ne le quitteront pas aux pénates retrouvés où une femme, souvent très belle, n'en a plus les attraits piquants.
Mais gare à qui veut installer différemment cette griserie, lorsque légère elle apparaît ponctuellement, elle peut encore enivrer, mais lorsque quotidienne elle s'embourgeoise, alors elle ne fait plus tourner la tête mais détourner les yeux. Le piège est grossier mais il est tentant car il est certain que la fois suivante paraît toujours plus séduisante, en son présent mystérieux, que la fois précédente. Et ainsi, de fois en fois, s'aperçoit-on que l'amour est au-delà de ces formes-là et que rien ne lui sied mieux, en toute simplicité, qu'une histoire authentique sur des bases solides. Quelles sont-elles ?
Peut-être une disponibilité totale de part et d'autre sans cet adultère trompeur qui se déguise et prend son masque.
Et quand le masque tombe, c'est parce que tout à coup, à nouveau, le regard s'est arrêté, une fois encore, sur un rêve qui passe et que l'on voudrait bien retenir.
Mais pourquoi ? »

Posant son stylo, Yvan se répète « mais pourquoi ».

Les piaillements turbulents et aigus de touristes japonais lui parviennent par la fenêtre ouverte, tandis

qu'un moineau, fuyant ce brouhaha, vient se poser sur la table. Ils se regardent, immobiles l'un et l'autre. Dans un froufrou d'ailes soyeuses, l'oiseau soudain s'envole, Natouche est entrée, un plateau, deux tasses, café, croissants décongelés, tièdes.
Il se lève, l'embrasse, l'entraîne dans la cuisine – Yvan n'aime pas manger dans son bureau – évidemment elle l'ignore – il n'explique pas – elle pense qu'il préfère la cuisine.
Natouche a perdu ce matin l'attrait mystérieux dont l'enveloppait son fourreau de paillettes blanc. Pourtant c'est de cette robe qu'il lui parle, comme si elle la portait encore. Elle minaude flattée, contente de son effet calculé, il est vrai, mais payant.
Elle joue de sa bouche comme d'un sexe, se dit tout à coup Yvan. Buvant calmement son café il l'observe mangeant son croissant qu'il remplace aussitôt par un sexe en érection, introduisant ce gland entre ces lèvres, il sent une montée de chaleur dans sa verge.
Précieuse, Natouche essuie quelques miettes aux coins d'une bouche qu'il imagine pleine. Natouche en baissant les yeux saisit d'un regard la bonne nouvelle du désir de son amant impassible. Elle se lève pour venir s'asseoir sur cette verge dure. Ravissement, elle est toute humide. Délice, elle danse et tourne, comme hier soir sur la piste.
Yvan emprisonne ses fesses dans ses mains, les écartant pour mieux la pénétrer encore. Les lèvres pleines de Natouche viennent s'offrir aux siennes, il les mordille, les lèche sans l'embrasser plus avant – elles sont douces ainsi qu'une vulve à point – son

excitation monte d'un cran en imaginant l'homme d'hier soir venant la pénétrer par derrière tandis qu'il maintient ses fesses fermement écartées. Il ne dit rien, attentif à son fantasme, il sent la consistance de l'autre verge derrière la sienne. Il explose dans le ventre de Natouche tandis qu'elle renverse la tête, offrant ses seins à croquer. Il y enfouit sa tête le corps rempli de soubresauts incontrôlables, en se disant, elle n'a peut-être pas joui, cette pensée le frôle, incapable de la retenir, il se laisse aller à la satiété de l'instant avec Natouche qu'il enlace, absent à lui-même.

Natouche est partie travailler quelques heures à la télévision. Yvan déjeune avec Guy. Ce dernier veut-il un article pour sa revue, qu'as-tu envie de traiter ? lui demande-t-il, tu choisis, je ne peux pas te dire mieux.

Yvan hésite, tant de choses à dire en cette période de crise. De la montée du racisme à la purification ethnique, ça ne manque pas. De la construction de l'Europe aux ébranlements du Système monétaire européen. De l'Allemagne et de la France, couple vedette de cette construction, de l'Union européenne...

– Je te donne un article sur Sarajevo et les accords de Genève la semaine prochaine. As-tu vu le mouvement des citoyens Mir Sada la paix, maintenant, parti en convoi depuis l'ONU le 1er août ?

– OK, acquiesce Guy. L'actualité, comme à ton habitude, le fond, les causes. J'aime ta façon toute philosophique de traiter ces sujets, les lecteurs aussi,

de même les dirigeants, je le sais de source sûre ! termine-t-il en riant.
Guy apparemment n'a plus tout à fait envie de se marier.
– Périlleux le mariage, je ne suis pas comme toi, moi, tu t'es déjà marié deux fois, trois enfants. J'hésite trop. Je n'y arrive pas.
Yvan sourit.
– Le mariage doit être démystifié. Pas de panique. Le plus terrible est de découvrir en même temps, d'une part qu'on se trompe, et d'autre part que plus rien ne peut être arrêté, décommandé, sans passer pour un fou furieux instable. Le piège ! Ça ne m'est encore jamais arrivé, rassure-toi, mais je ne désespère pas !
– Tu ne vas pas divorcer ? Pourquoi dis-tu ça ?
– Mais non ! Qui sait quand je boirai la tasse. Pour l'instant je nage.
– Tu t'entends très bien avec ta femme.
– Justement ! C'est bien ça qui m'inquiète.
– Toi, tu me caches quelque chose.
– Oh ! rien, juste une aventure, sans importance. Voilà.
– Ce n'est pas la première fois !
– Justement c'est la première fois que... bref c'est trop compliqué. Je n'arrive pas moi-même à décoder les mots de passe du sexe. Étonnant, imprévisible, tout à coup la machine s'emballe, on se demande pourquoi, tout à coup elle s'arrête, on ne comprend pas. Mais les faits sont là. Alors je fais avec.
– Et la « nouvelle » est un fait ?

– C’est un fait.
– Tu es amoureux ?
– Non, excité. Ça me rend amoureux, c’est ça le problème. Et jaloux. Complexe ! J’ai des angoisses par moments – que l’acte sexuel libère – dans lesquelles je m’enfonce de plus en plus car je les relie au sexe pour m’en défaire. Un cercle si vicieux que je ne m’y retrouve pas moi-même.

Guy est parti. Yvan flâne un peu.
Les jambes qui passent sont bronzées, les visages masqués par des lunettes de soleil derrière lesquelles il imagine des intentions secrètes, des regards précis, insistants ou indifférents. Les femmes sont belles par petits bouts ou entièrement, c’est selon.
Dans quelques jours avec Natouche ils s’envolent pour la Grèce. Une promesse qu’il a regrettée un peu, sitôt faite, dont il est content aujourd’hui.
Changer d’air, de rythme.
Natouche va plaire là-bas. Elle plaît aux méditerranéens, bronze peu, ils la contemplent comme une friandise fraîche et goûteuse. Premier voyage ensemble. Peut-être en épuiserai-je les inconnues de la relation actuelle. Il sait bien que non puisqu’il vit une partie de ses fantasmes seul, la violant ainsi un peu plus chaque fois tout en se préservant des plages d’interdits inavoués, relançant à chaque fois la machine de plus belle.
Sa femme est bien la seule avec laquelle il ait été si loin, si beau, si pleinement. Un sens de l’érotisme naturel, inné, c’est ce qu’elle manifeste du matin au soir.

Elle l'accompagne, le suit, le précède, le dépasse, s'arrêtant là où il faut, le temps nécessaire, pour repartir ensemble vers l'insoupçonné, encore, jaillissant bientôt de cette source commune à laquelle ils s'abreuvent individuellement, si proches et si différents. La nuit leur lit est un vaisseau naviguant au toucher, sur lequel ils se prennent, se donnent, se prêtant à d'autres, ou les utilisant pour une jouissance subtilement recherchée dans une avidité commune de voir l'autre dépasser des limites, cassant des tabous, élargissant horizons érotiques et jouissance jusqu'à des extrêmes toujours insoupçonnés.
Natouche c'est différent. C'est son apparence plutôt, c'est plus formel, en même temps indéfinissable. Il n'a pas eu envie de lui faire l'amour la première fois, de la posséder tout simplement, rapidement, la trousser. Elle est physiquement un tel mélange de provocation et d'aristocrate qui n'a pas l'air de... la vraie salope, en fait. Il aime à l'imaginer en tout cas.
La beauté de sa femme est plus régulière, plus classique, des traits purs, un corps harmonieux en ses proportions. C'est une beauté.
Natouche aime se proposer aux regards, s'évaluer à leurs réactions. Natouche aime plaire. Sa femme s'en moque, elle plaît, elle aime ces échappées dans un érotisme novateur de l'instant. Natouche aime voir l'effet que fait son corps, ses seins, ses vêtements, son maquillage, Natouche se calcule en fonction d'un public, s'arrange pour séduire.
Sa femme est attirante dans cette intensité et ce naturel qui augurent non de promesses mais de sensu-

alité certaine, d'entrée. Ce n'est pas une allumeuse comme Natouche, c'est une amoureuse, une jouisseuse et ça se voit, ça se guette, plus qu'attirante, attractive comme un aimant.
En pensant à elle, l'impact de cette sensualité sur son corps enflamme doucement son bas-ventre. Sensation familière qu'elle seule provoque d'un simple regard, d'une pensée devinée, sans bouger ou, comme maintenant, à l'évocation de cette intensité qu'il aime, comme une drogue.
Natouche n'est qu'étincelle, sa femme est un feu permanent, embrasant, auquel il aime se brûler. Brûlure orgastique qu'elle seule rafraîchit en l'intensifiant.
Comment les comparer, pourquoi ?
Elles sont incomparables, pour cela sans doute, elles en deviennent complémentaires.
Natouche ne comprendrait pas, elle.

Les voisins sont là. Jérôme nage, comme un jeune chien fou, il plonge et replonge, éclaboussant, riant, chahutant. Libre et sympathique.
Muriel, à l’ombre, « farniente » en compagnie de la mère de Jérôme tandis que son père, fasciné par Nadia, lui raconte leur dernier voyage aux Antilles.
Nadia a couvert sa poitrine d’un soutien-gorge, ses seins en sont encore plus impudiques, pointant sous le tissu léger, ils agressent au premier regard. Jérôme sort enfin de la piscine pour venir s’allonger près d’elle, faisant fuir son père, indécis quant à une nouvelle place à trouver. Finalement il s’affale sur la balancelle, s’assoupit, on ne l’entendra plus durant l’heure qui suit.
Paupières mi-fermées Jérôme et Nadia s’observent. Soudain la phrase tombe, glaciale dans cette chaleur lénifiante.
– Tu couches avec Muriel ?
Nadia abasourdie ne répond pas, reprenant souffle et pensées d’un bloc. Heureusement qu’allongée je ne peux pas tomber plus bas, se dit-elle.
Question calculée :
– Qu’est-ce que tu en penses ?
– Je pense que oui, lance-t-il, net.
– Comment ça tu penses que oui ?

– Je ne sais pas, je vous imagine bien toutes les deux. Bandant, très bandant.
Non, je ne suis pas choquée, se persuade Nadia, comment pourrais-je l'être ? Elle ne dit rien, il enchaîne.
– Alors ?
– Oui, renchérit-elle, tu as raison c'est très bandant.
Jérôme éclate de rire.
– Si on allait écouter de la musique ?
– Ben voyons, dit Nadia en se levant.
Direct dans sa chambre, CD et cassettes en vrac par terre.
– Choisis, je reviens. Elle va changer son maillot mouillé contre une jupe longue fluide et une mini brassière collante.
Jérôme choisit – du blues – avant de s'allonger sur le dos, bras en croix sur la moquette, maillot humide en voie de séchage par chaleur ambiante et intérieure.
Nadia préfère un fauteuil profond, jambes allongées au ras de la moquette, elle s'y laisse aller à la musique.
Le calme envahissant de la musique, fond sonore, les berce tous deux agréablement. Jérôme face à elle la regarde. Ils échangent un regard déjà complice. On se demande pourquoi, se dit Nadia.
Le store rouge est baissé, une lumière chaude les enveloppe. L'ensemble blanc de Nadia semble rose, sa peau miroite aux tons chauds qui s'y jouent.
– Qu'est-ce que tu fais à Paris ?

– Je travaille dans l’entreprise de mon père, répond Jérôme. Sans intérêt, si on ne parlait ni du temps ni de ça, tu veux bien ? Tu es belle, ajoute-t-il.

Nadia est un peu décontenancée, elle n’a pas trop l’habitude des jeunes. Mais elle veut bien. Une douce langueur l’envahit parce qu’elle observe, paupières presque closes, ce qu’elle devine de verge sous le maillot de Jérôme – il a compris – qui écarte les jambes prenant ainsi la position de Manpower se dit-elle, amusée.
C’est alors que se dressant sur les genoux il avance, yeux fermés, vers elle et commence à lui caresser le corps, doucement, fermement, ses seins répondent immédiatement, la plongeant un peu plus dans cette langueur qu’elle expérimente depuis un moment. Jérôme suit les courbes et les creux, les yeux clos, comme un sculpteur aveugle se familiariserait avec un modèle avant d’attaquer la pierre. Soulevant la brassière, il explore maintenant les seins. Ses gestes sont doux et fermes, lents, sans transition, ses doigts pincent les pointes dures. Cette sensation émeut Nadia jusqu’au gémissement. Il continue, leur seul contact se limite à des bouts de doigts sur deux pointes de seins, les pincements sont à la fois doux et aigus, la sensation qu’éprouve Nadia, très forte, descend le long de son corps jusqu’à son sexe, en passant par le ventre, les hanches roulent, les cuisses s’ouvrent avant d’enserrer le corps de Jérôme qui ne bouge pas. Les yeux fermés, il continue ainsi, s’appliquant à modeler depuis ces pointes de seins en érection,

des vibrations sensuelles dans tout son corps. C'est ainsi qu'elle va jouir dans un long cri étouffé qui la surprend elle-même, Jérôme a ouvert les yeux, attentif au moindre de ses mouvements qu'il a orchestrés d'un seul geste, constant, excitant une zone érogène, pour voir, si elle pourrait atteindre ainsi à l'orgasme. C'est fait. Il est satisfait. Il bande, se lève, enlève son maillot calmement avant de tirer le corps alangui de Nadia par terre. Il écarte ses cuisses, contemplant les seins légèrement meurtris, puis sa chatte qu'il entrouvre pour en tâter l'humidité. Ensuite d'un coup sec il la pénètre, reste immobile un instant, jouissant d'abord du spectacle. Cheveux éparpillés elle est belle et abandonnée. Durant ses assauts, elle demeure inerte. Cela ne lui déplaît pas – au contraire. Puis il change de rythme, fouillant doucement son ventre, collé à son pubis, ensuite, un lent va-et-vient profond, aura raison de l'inertie de Nadia, dont le ventre accompagne maintenant les mouvements répétés, se déchaînant tout à coup elle jouit sauvagement, se tordant autour de cette verge à laquelle elle s'est soumise et qui enfin décharge sa semence, amplifiant d'autant son orgasme qu'elle a l'impression de la lui avoir arrachée.

Avant de s'écrouler sur elle, Jérôme a le temps d'apercevoir Muriel dans l'entrebâillement de la porte. Depuis combien de temps était-elle là ?

Amusée, le ventre chaud, Muriel regagne sa chambre. Les voisins sont partis. Jérôme, le tigre, a croqué Nadia le chat. Les félins reposent. Sur sa table de nuit elle prend les clés de sa voiture, va sortir, se

ravisant, elle vient se donner un coup de peigne face au ciel déjà étoilé. Décide un rouge sang pour ses lèvres qu'elle maquille soigneusement et sort enfin, gitane dans sa large jupe à volants, créoles d'or scintillant sous ses boucles brunes.

Sa promenade l'emmène à Nice où elle longe la promenade des Anglais, cheveux au vent. Muriel n'a aucun but. S'aérer, respirer, ne pas trop penser. Surtout pas à la rentrée à Paris. Surtout pas à Vichtou. Ça y est, pense-t-elle, je viens d'y repenser.
Elle renvoie son rire à un homme qui s'est assis sur le capot, au feu rouge, pour impressionner sa belle, dit bonsoir à un autre qui se penche en la saluant, flâne, avide de rien, prête à tout.
Dans une petite rue des jeunes, des moins jeunes, agglutinés sur le trottoir, face à une façade de discothèque, fluo bleu électrique et rose, devant elle une voiture part, elle se gare.

La boîte n'est pas très grande, murs lisses, fauteuils profonds comme des lits, éclairages centrés sur la piste, leurs jeux mouvants aux halos cotonneux percés de lasers directs, par moments, tels des flèches de lumière dure.
Elle commande un Cuba Libre, un peu écœurant, qui donne soif, grise à peine, c'est parfait, se dit-elle, profondément installée, genoux serrés sous ses volants. Une fleur épanouie abandonnée au vase éclaté de sa solitude, pense-t-elle comme elle écrirait cette phrase. Calme et insolite, à la fois déplacée

parmi cette foule grouillante, elle se sent, en même temps, juste, au centre d'un cercle dont elle accepte volontiers le tapage sans condition, pas d'arrière-pensée. Rien.
Enfin voir des corps se remuer, s'enlacer, s'attirer, sans être concernée ni de loin ni de près, dans sa tête ou dans son propre corps. Un bain de vide envahi par d'autres, dont elle ne connaît aucun des codes ; rythmée, la musique lui donne envie de les rejoindre, ce qu'elle fait, s'enfonçant un peu plus dans cette solitude merveilleuse d'un bain de foule cadencé où chacun a trouvé sa chacune, sauf elle.
Elle n'a pas dansé ainsi depuis... des années peut-être ? Non j'exagère, une bonne année au moins. En nage, elle rejoint Cuba Libre, son amant d'un soir.
L'air conditionné apaise sa peau surchauffée qui reprend vie et fraîcheur tel un pétale.
Muriel brille dans son coin, les mille feux des lasers s'accrochent à ses créoles, à ses bras, à ses épaules, jusqu'à sa jupe dont elle ne reconnaît plus les couleurs. Maquillée de lumières comme une danseuse du Crazy Horse, elle ferme les yeux sur les ondulations de ces corps en fête pour n'écouter que le son violent de cette musique galvanisante. La voix acide de Michael Jackson l'entraîne dans un androgynat salutaire où le corps n'est qu'accent, soupir, vibration intense, asexuée à force de puissance intérieure, déconnectée des formes alentour, dans un îlot de mouvance rythmique dont chaque note amorce un pointillé sur la ligne infinie d'un horizon clair où le sexe, débarrassé de ses fantômes, se pratique avec la vie,

besoin de personne. Le pied se dit-elle, les yeux fermés, tout à son écoute.
Qu'il soit midi ou minuit, ici ou ailleurs, l'espace compte seul, le temps n'en fait plus partie, Muriel vogue, tête sage, corps en fête, cœur joyeux, âme paisible.
Cette sensation d'exaltation, précise, qu'engendre le mariage heureux de la solitude avec la musique ne se trouve nulle part ailleurs, seule l'approche de la danse en communique ce vertige, inégalable, dont l'énergie dure des heures après la performance, le cours. Les danseurs ne dépriment pas, ils vivent ce mouvement intensément, c'est la vie même dont ils deviennent à la fois fil et vecteur.
Funambule au cœur d'elle-même sur ce trait magique reliant sa solitude au rythme, Muriel avance en toute liberté, détachée de tous ces liens invisibles, racines tenaces, mordantes parfois, qu'elle partage, capte ou entretient dans les rapports privilégiés dont l'érotisme, trompeuse évasion, crée l'espace magique où se font et se défont les rencontres, les amours, les riens qui en meurent, étouffés ou largués, pour renaître, similitudes différenciées par les nouveautés fragiles d'une habitude persistante.
Muriel part dans l'aube naissante, imprégnée de fumée, elle penche la tête en avant pour aérer ses cheveux.
– Je déteste la fumée, tout ce qui ressemble à une cigarette, à un fumeur.
Le retour sent bon la fraîcheur d'une nuit vierge. Seule sur la route elle force un peu sur la vitesse –

grisant – Muriel n’a pas sommeil. En grande forme, détendue, elle prend une douche et se lave les cheveux avant de se jeter à plat ventre en travers de son lit. Son corps picote agréablement, agacerie de peau neuve, tête légère, elle s’assoupit ainsi sur rien à penser, rien à oublier, guette pour le déguster le moment fugitif de bascule au sommeil, le manque, et s’endort profondément.

Jérôme est parti à l’aube sans réveiller Nadia, la porte d’une chambre était entrouverte, il a jeté un œil, aperçu Muriel sur le ventre, en travers du lit, ses boucles mouillées cachant son visage. Sous son tee-shirt, la naissance des fesses, quel cul ! s’est-il dit, excité il a fermé la porte doucement, dos au mur a pris une grande inspiration. Quelle journée ! La vision volée, fugace, lui colle à la peau, du ventre jusqu’à la tête, tout cela n’est qu’un début. Fichtre se dit-il !
Le village dort, ses parents aussi.
Il se couche pour en faire autant.

« Donner à tes espoirs les plus fous le temps de germer,
Donner à tes fantasmes le temps de croître,
Si la vie s’en empare,
Si le temps s’en accommode,
Ils peuvent devenir la prison de tes limites,
Les limites de tes dépassements,
Les exploits de tes passions ;
Jamais pourtant, non, jamais
Tes imaginations ne t’aviliront autant
Que lorsque, débordant la digue
D’une réalité, elles se mêleront aux
Réalités du quotidien qu’il te sera
Ensuite difficile de ne pas y soumettre.
De l’une aux autres tu risques de te
Perdre. Les parcours de cet itinéraire
Sont dangereusement séduisants,
Facilement obsédants, curieusement
Inépuisables. Les miroirs que tu y
Rencontreras sont sans tain,
Aisément traversés, l’endroit, l’envers
Sont une même face, à la fois jumelle et
Solitaire. Les repères y sont des barreaux
Lumineux, ils ressemblent à des
Routes, ne sont que des lances dont les

Pointes acérées, sur lesquelles tu glisses
Avec délice, ne marquent ni ne retiennent
Tes pas. Sitôt fait le premier,
L'empreinte en est effacée sur le vent des
Suivants. La course folle, ainsi
Commencée, n'a de fin que l'avidité
Passive qui te pousse à continuer.
L'espoir ne fait qu'amplifier ce que le
Fantasme permet de goûter, jusqu'à ce que
Le fantasme vengeur ne cloue les
Espoirs inutiles au pilori de ses excès.
À plus soif, tu t'y abreuveras, à trop y
Boire tu te noieras, le psychisme ainsi
Débridé est tentaculaire, ses vagues sont
Immenses, ses sommets accessibles, ses
Précipices menaçants, ses éclairs tétanisants,
Les découvertes troublantes accélèrent ce
Rythme infernal dont les rêves les plus
Doux osent ensuite des cauchemars
Tenaces, parce qu'ils sont éveillés.
Le désir devient obsession, le plaisir y
Glisse, insidieusement, mille et une
Façons d'y échapper en le ravivant, de
Plus en moins, d'un peu à trop, les
Doses, de plus en plus fortes, exigent de
Toi ce que les autres ne peuvent te donner.
Femmes, hommes se succèdent, images
Déversées à l'écran géant des failles les
Plus obscènes, les plus belles mises en scène
Te font accéder à des étonnements
Pervers dont la magie, jouissive,

T’attire comme un aimant.
À ne plus savoir où tu vas, avec qui tu
Baises, qui tu aimes, où cela s’arrête,
Perdu aux délices retrouvés de chaque
Échappée belle, attiré vers toujours plus,
L’aube qui succède à ces nuits, quel que
Soit le moment, risque le goût tristement
Acide de l’insatisfaction quand, soudain,
Le regard, démasqué, découvre que le
Partenaire, débarrassé de ces atours-là,
N’est plus que ce qu’il est.
Une forme, une facette de toi, détruite aux
Impossibilités de l’autre, t’échappe
Encore, te poussant, à nouveau
Dans l’espoir de les retrouver aux
Fantasmes prochains. La boucle est
Bouclée, de ce cercle sans fin dont le
Vice est le miel, le centre, introuvable,
L’orgie mentale ; permanente, la
Jouissance le dépasse.
Mante religieuse, nymphomane, la
Psyché perd ses énergies, les propulsant
Au néant souverain des orgasmes
Répétés qui ne feront jamais de la
Vie quotidienne qu’un mouroir
Orgastique – les agonies y sont certes
Délicieuses, les supplices jouissifs, subtils –
Mais un mouroir tout de même pour
L’Amour.
Parce qu’ici l’amour est égoïste, il
N’aime que lui-même. À se faire sans

Cesse, il n’est plus que fabriqué.
À qui le fabrique, il est inconnu.
Si tes espoirs ont le goût du fantasme,
Si les fantasmes sont le sel de ta vie,
Prends garde à ce que la course ainsi
Amorcée n’ait déjà fait fuir
L’Amour que tu t’obstines à chercher. »

Muriel
4 août 1993

Destinée à Vichtou, cette lettre – ce poème ? – Muriel ne l’envoie pas. Elle la classe dans un tiroir, on verra, plus tard, se dit-elle.

Ce n’est pas que Natouche soit plus féminine qu’une autre, se dit Yvan, mais tout ce qui est féminin est, en elle, exacerbé. Cela lui donne des sensualités qu’elle n’a pas forcément. Sa moue, par exemple, est plus « moue » chez elle, qu’une autre. Il est facile d’y mettre ce que l’on souhaite, érotiquement parlant.
Quand elle se maquille, s’habille ou se déshabille, même quand elle se chausse, c’est féminin, presque caricatural. Yvan adorait tout cela avant de la connaître, sa femme en usait à profusion, toujours avec classe. C’est probablement ça aussi qui m’a attiré chez Natouche... Donc lui qui a toujours aimé, comme un rituel, ces parures de femmes, aujourd’hui cela m’agace un peu, pense-t-il. Je pencherais volontiers pour plus de naturel. Artistiquement naturel. Le mystère doit être préservé.
C’est cela, se dit encore Yvan, Natouche organise tant son mystère, trop peut-être, il y a démystification, pour moi. Je la connais bien maintenant. À force de se parer, elle va à l’encontre de son but. Sa pensée une fois de plus glisse vers sa femme, l’art du rituel, sur tous les plans... gêné il repousse souvenirs et situations pour revenir à Natouche. Pourquoi y revenir, se dit-il, Natouche est là, devant lui, elle ap-

plique son mascara avec soin. Blasé, désabusé, il va prendre un bain.
Maquillée comme une idole, Natouche se rend à un essayage à la télévision, aux Buttes-Chaumont.
Voilà une demi-heure qu'elle arpente l'étage indiqué. Des couloirs à n'en plus finir, des paliers, un désert, qu'elle connaît bien, mais oublie entre deux rendez-vous. Enfin les stocks, Monique la costumière est déjà là, avec une comédienne et un danseur. Natouche doit présenter l'émission avec J.-P. Foucault, chanter un petit duo avec un chanteur, esquisser quelques pas avec le danseur. Il faut trouver trois tenues.
Tout ce petit monde plaisante, se tutoie, le langage est familier, l'ambiance plutôt sympathique, celle des longs routiers du direct, Natouche tranche, inconnue au bataillon des familiarités, elle vouvoie Monique qui la tutoie, intimide le danseur par quelques remarques dont l'intonation, sinon l'intention, est snob, quant à la comédienne, elles se connaissent, Caroline est la fiancée de Guy, Natouche ne l'a pas reconnue ainsi, en jeans, lunettes noires – qu'elle enlève – son visage sans maquillage n'a rien à voir avec le souvenir qu'a gardé Natouche de leur rencontre à cette soirée quai Voltaire.
Derrière son image provocante qu'elle entretient à l'excès, Natouche a de surprenantes pudeurs, elle est ainsi la seule à préférer une cabine d'essayage, tandis que les deux autres en sous-vêtements mettent et enlèvent sans vergogne jupes, collants, pantalons, robes. Natouche détone encore. En fait, à cause de son physique impudique, on s'attendrait au contraire.

Monique fait ce métier depuis vingt-cinq ans, je m'attends toujours à la voir arriver entre une duchesse et une star, masculine de préférence, se dit-elle – en tout cas, c'est ainsi accompagnée que je l'imagine le mieux – en examinant Natouche dans une robe longue de satin amande douce. Pourquoi diable amande douce, se demande Monique, se répondant aussitôt, c'est vrai que Natouche ne peut pas avoir une robe verte comme tout le monde ! Cependant Natouche est vraiment gentille, sympathique, agréable, bien élevée, ou ne serait-ce encore que désir de plaire, se demande cette fois Caroline, à côté de laquelle, maquillée et habillée ainsi, Natouche semble prête à entrer en scène.
Le danseur, lui, collant noir et chemise blanche à la russe, se dit que cette fille – Natouche – en toutes occasions, aussi bien en plein sommeil, ne peut pas être autrement. Comme il n'est pas pédé, il lui ferait bien sa fête. Tandis que Caroline, je dînerais volontiers avec elle, en tête à tête, avant de lui faire l'amour, toute une nuit.
Tenues trouvées, mission accomplie, Natouche prend congé, telle l'ambassadrice d'un monde inconnu ici, pressée de retrouver Yvan, son prince.
Au fond Natouche n'est qu'une petite fille élevée comme une grande bourgeoise, aimant se dépayser, et, somme toute, très fleur bleue.
Depuis l'enfance, elle rêve de se marier, pas avec n'importe qui, et voilà que « pas n'importe qui » a débarqué dans sa vie sous les traits d'Yvan.

Les jours de vacances passent sur le temps qui s'effiloche. Le soleil a posé sur les peaux des nuances chaudes, abricotées, ambrées, dorées, les uns et les autres ont raccourci les jupes, ôté les vestons, retrouvant Paris, les odeurs de renfermé des appartements clos pendant des semaines. Des vagues de retour chassent des vagues de départs.
Natouche et Yvan s'envolent pour la Grèce.
Athènes, un week-end à l'hôtel d'Angleterre. De là une promenade jusqu'au Cap Sounion, enchantement d'un coucher de soleil – la meilleure heure – sur les vieilles pierres, les colonnes, les escaliers, resplendissants sur l'horizon, cette promesse d'un ailleurs qui ne se décide pas à apparaître. Adossé à une colonne, un peu à l'écart, Yvan y plonge ses pensées vite englouties au bleu marin de cette mer somptueuse, à perte de vue.
Pour la première fois l'espace intérieur, plus vaste que ce qu'il y met, force la vastitude en sérénité. Détendu, il écoute le murmure du passé dont le présent se moque, n'a que faire.
Un peu plus loin Natouche s'émerveille à voix haute. Yvan intériorise ses propres émerveillements, une nappe de tranquillité, vide intense, plénitude de l'instant.
Natouche s'éparpille puis se rapproche. Elle s'assoit, impressionnée par Yvan, tout à coup se tait.
Long silence.
À défaut de partager ce silence, elle le respecte, y mettant sans doute tout un tas de choses littéraires – inspiration, réflexion – loin de la réalité d'Yvan.

Les malentendus sont inévitables, se dit Yvan. Sa lucidité est redoutable, il prend la main de Natouche, elle se blottit contre lui, sûre de le comprendre, sûre de sa satisfaction à la tenir, là, contre lui.
S'arrachant aux bras de l'éternité, Yvan vient de rejoindre le temporel dont Natouche fait partie. Il laisse sa femme dans l'intemporel et, soudain, le regrette.

Dans la vieille ville d'Athènes, les tavernes sont innombrables et identiques, comme les musiques. Le bouzouki, présent, le sirtaki, latent.
Yvan n'a pas envie de regagner l'hôtel après dîner, Natouche aimerait bien ; ils vont sur la côte dans une « boîte » à ciel ouvert.
L'air est doux comme seule la Grèce sait le dispenser, sous les étoiles, au clair de lune.
Une femme chante, elle est belle, théâtrale, brune intense au masque pâle de tragédienne, sa voix, rauque, est sensuelle.
C'est une nuit pour l'amour, se dit Yvan, pas pour le faire, pour le humer, l'accueillir, le nettoyer des erreurs passées, prévenir les suivantes qui ne manqueront pas de se produire, s'alléger des opacités de l'adultère, se clarifier en donnant à l'amour sa vraie mesure, se libérer des amours plagiats.
Une nuit pour l'amour.
La traverser en toute pureté, l'aimer en toute sincérité, la vivre en toute authenticité.
Une sensation de brisure, d'éclatement, de dépouillement des vieilles habitudes l'envahit.
Synchronicité ?

C’est à ce moment-là que la chanteuse en dansant se rapproche d’une pile d’assiettes, qu’il n’avait pas remarquée, les prenant une à une, elle les brise allègrement, les morceaux blancs claquent au sol de dalles, sur la piste, dans un envol de rires. La chanteuse appelle à la casse, des gens se lèvent, la rejoignent, les piles, sans cesse renouvelées par les serveurs, disparaissent.
Natouche, ravie d’étonnement, meurt d’envie d’y aller.
Yvan ne bouge pas, participe, a même anticipé, en lui, cette casse dont les assiettes, rondes et blanches, symbolisent parfaitement ces cercles vicieux, sans cesse repris par l’anxiété, sans cesse brisés par la raison, dont les morceaux jonchent le tréfonds d’une psyché en quête d’elle-même.
La soirée se termine, le ciel absorbe cette magie aux couleurs changeantes de l’aube qu’il annonce.
Première soirée grecque sous le signe de l’amour, sa quête, d’où, grande première, pour une fois, l’érotisme est absent.

À ce voyage érotique dépourvu de folies, les jours se sont succédés, enfilés comme des perles au fil d’une réflexion à laquelle Yvan ne s’attendait pas.
Natouche, étrangère à tout cela, est bien, elle profite d’Yvan.
Yvan, troublé, incertain, a sa femme en tête.
Le dernier jour à l’aube, il se lève pour écrire, comme d’habitude.
Dans la chambre, Natouche dort.

« Dans l’ivresse ou le désarroi d’un instant gît la quiétude même qui pourrait l’accompagner.

Dans les opposés qui nous y dissocient, l’ordre des contraires réconcilie déjà, imperceptiblement, ces fragments ébauchés d’une synthèse qui ne demande qu’à s’épanouir. En accepter à la fois les reflets d’ombre et les traces lumineuses qui nous assaillent revient à affirmer cette synthèse tout en acceptant les parties dont elle se compose. Ainsi la clarté et son contraire, le plaisir fugitif et sa nostalgie, le désir renouvelé et son insatisfaction permanente à se survivre pour la dépasser, l’or et sa fange, l’argent et ses manques, tout ce qui à la fois enrichit et abîme, réconcilie et rejette, rapproche et éloigne, tente et s’évanouit, tout absolument, n’est en somme qu’appartenance au Soi, mystère éclatant, changeant, synthétique et particulier, Soi, ce centre qui échappe à chaque pas qui nous y mène, libérant de nous les écailles brillantes qui fascinent par leurs luminescences pâlement agressives, les superficialités rayonnantes auxquelles s’accroche ce qui paraît être et n’est que fuite.

Le Soi, malgré les différences, s’accorde en l’autre, à ce qui de nous est le plus intime, dans l’apparente différence d’un même hymne à la vie qui se décline aux accords de chacun avant d’éclater en une symphonie où se placent harmonieusement ces notes sublimes qui disent : parce que c’était lui ou elle – parce que c’était moi, la rencontre est ce qu’elle promet de richesse et

de créativité en ses polarités jumelles, distinctes, uniques, troublantes.
La synthèse est là dans ce creuset sublime qui harmonise et dont la note résonne au silence bien avant ce que l'intellect peut en présumer.
C'est peut-être cette tonalité, aimantée par la synthèse, que chacun rejoint, sans connaître l'autre, avant même de pouvoir l'imaginer.
Personne ne choisit, chacun y tend, encore faut-il percevoir ces vibrations subtiles qui naissent, se rejoignent et s'aimantent, à ce que chacun deviendra de lui-même dans cette alchimie magnifique dans laquelle l'autre devient l'indispensable catalyseur.
Le Soi alors en est le point central à périphérie variable dont les cercles déployés ne sont qu'ouvertures à plus.
C'est beau, parce que, chercheurs – nous le sommes tous plus ou moins – ce Soi est le centre toujours entrevu, jamais atteint, qui nous accroît sans cesse de nous-même, en essence, sans jamais nous repaître.
Cette quête-là est appréciable, elle passe par l'ombre intense qui tisse de nos noirceurs les anxiétés les plus folles, les illuminant aussitôt de la lumière éclatante à laquelle nous pouvons accéder si toutefois nous consentons à n'en éluder aucune des peurs ou des lourdeurs qui nous encombrent.
La lumière ne peut vivre que par l'intégration de ces zones d'ombre au plus clair de ce qu'elles masquent encore du Soi en ces parties desquelles il ne tient qu'à nous de nous délester.

Certain cœur, certaine psyché, noyés dans la masse à laquelle l'ombre nous agglutine, sont de réels sillons lumineux à la trace desquels le non-soi déchaîne l'ombre, tout à coup plus violente, qui s'allège soudain parce qu'une résonance s'installe à des accents connus, prélude à une tonalité familière qui nous accompagne depuis toujours sans qu'on l'ait entendue, jamais.
Cet instant est important, il est fait de reconnaissance de l'autre, donc de soi.
Mais il n'a rien à voir avec les apparentes étrangetés séduisantes, il est vrai, qu'installe à l'intellect la curiosité d'aller de l'avant par le biais moteur du désir, ainsi émoustillé.
Puissions-nous ne pas manquer ce rendez-vous avec soi qui passe par l'autre, il est d'abord informel et nul ne peut préjuger de ses formes futures, seule l'assise en est, dans sa fragile stabilité, déroutante aux habitudes, faisant fi des conventions, des jeux, elle s'offre, comme un tremplin de créativité à la sculpture mobile de la vie, en toute liberté.
Ces alternances font de chacun une question vivante sans cesse reposée à l'autre.
Ainsi en va-t-il du Soi comme de l'autre ou de nous-même : toujours présent, jamais atteint.
Quelle beauté, quelle intensité, quel puits sans fond peut y être le berceau d'un état créatif ainsi nourri, entretenu, sublimé.
L'énergie psychique en détient les secrets, nous en donne les moyens, qu'avant de pouvoir saisir il nous appartient de ne pas écarter, pour ne pas perdre la

racine de la puissance créatrice, cet orgasme de la conscience qu'est toute création.
Je t'aime. »

Cette lettre destinée à Muriel, Yvan ne la relit pas, ne la signe même pas, et la jette à la poubelle.

Au retour, dans l'avion, Natouche, câline, semble contente.
Durant ce voyage d'amoureux, ce tête-à-tête, ce corps-à-corps, Yvan s'est absenté de Natouche sans qu'elle s'en doute une seconde.
Le malentendu est inévitable, se redit Yvan, la tête de Natouche sur son épaule. Il caresse sa joue. Il a possédé ce corps dans une intimité sans fard, s'éloignant d'elle, se rapprochant de lui-même, peut-être.
Anxieux, Yvan l'est. Natouche n'y est pour rien, elle est là, c'est tout. Sa femme, non plus, elle est absente, simplement. Sa solitude, envahie par ces deux femmes, atteint des sommets qu'il n'aurait jamais imaginés.
Yvan prend conscience peu à peu que les malentendus peuvent rapprocher deux individus tandis que l'amour peut les éloigner l'un de l'autre. Parce que l'amour ne supporte aucun compromis tandis que les malentendus s'en nourrissent.

Muriel, sur son lit, petit-déjeune.
Nadia, chatte câline, grignote du bout des lèvres une biscotte complète.
Suppliante, pour l'énième fois :
– S'il te plaît, Muriel.
– Rien à faire !
Cette dernière ne cède pas.
Encore une semaine avant que Muriel ne rejoigne ses enfants en Espagne, puis Paris, Nadia son père à Paris ; raccourci minant des fins de vacances, pense Nadia, on a envie de tout faire, le temps de convaincre, on n'est déjà plus là, zut alors !
Son propos est de convaincre Muriel d'accepter de faire l'amour avec elle et Jérôme. Poussée par lui, il n'ose pas attaquer directement Muriel ; excitée à cette idée, Nadia supplie, en vain, depuis trois jours. Jérôme s'impatiente, Muriel tient bon, elle ne veut pas.
– Tu ne veux pas ou tu n'en as pas envie ?
– Un peu des deux, les jeunes ne m'excitent pas.
– Et moi alors ?
– Tu vois, Muriel éclate de rire, j'ai une double raison.
Le ton est si drôle que Nadia en rit aussi.

Muriel n’aime pas les hommes très jeunes. Ils savent rarement prendre leur temps, donner aux sens une chance d’évoluer dans les désirs, de changer, de s’affirmer. Trop pressés, trop pressants, se dit-elle.
C’est ce qu’elle a dit à Nadia, cette dernière ne veut rien entendre.
Elles en sont là de leur différend lorsque le téléphone sonne.
C’est Jérôme, il vient se baigner, est-ce que Nadia est là ? Amusée, joueuse, Muriel dit non – il vient quand même – et raccroche.
– Tu te caches dans la salle de bains, porte entrouverte, on lui fait une blague.
Nadia qui fait confiance à Jérôme pour retourner la blague comme une crêpe, à son avantage, accepte sans hésitation.
Jérôme a sonné, pas de réponse, il fait le tour par la piscine et entre par la terrasse.
– Muriel, je suis là.
– Entre.
Il la trouve au lit, le plateau du petit déjeuner sur la moquette. Hésitant sur le pas de la porte, elle l’invite à s’asseoir. Ce qu’il fait, sur le lit, à côté d’elle. Silence.
C’est vrai qu’il n’est pas inintéressant physiquement, Muriel le jauge, mine de rien. Un petit bronze bien moulé ce Jérôme.
La fine bretelle de la nuisette de Muriel glisse sur son épaule, ce qui n’échappe pas à Jérôme. Joueur, il fait doucement tomber celle qui reste découvrant la naissance des seins. Aussitôt l’image de Jérôme caressant

les pointes des seins de Nadia, lorsqu'elle les a surpris, lui revient, comme une bouffée de chaleur, douce à son ventre. Lui de son côté l'effleure du regard.
Muriel, toute chose, sensation familière, serre les cuisses sur son clitoris déjà en émoi. Il lui est arrivé parfois de se faire jouir ainsi, en public, à table ou en voiture, la tête pleine de scènes érotiques, insoupçonnables aux autres.
Jouir ainsi à côté de Jérôme l'excite assez. Elle a dû penser trop fort. Sous son maillot le sexe de Jérôme gonfle doucement. Elle a du mal à ne pas y fixer le regard. Jérôme, la regardant, le tâte légèrement, puis enlève sa main, offert. Elle ne bronche pas.
Muriel serre les cuisses, contractant l'entrejambe, le décontracte pour le recontracter, sans mouvement apparent. Son clitoris est très sensible, la pression fait jaillir les pointes de ses seins sous le voile de coton.
Jérôme se penche doucement et vient recueillir délicatement le sein droit dans la paume de sa main gauche. La nuisette glisse tout à fait. Main caressante, délicate sur peau douce affamée. Il n'en touche pas la pointe qu'il vient cueillir d'une bouche aux lèvres fermes. Le clitoris, toujours emprisonné, de plus en plus sensible, s'identifie à cette pointe de sein habilement sucée maintenant. La langue y participe. Le corps de Muriel, séduit, s'abandonne.
Jérôme passe à l'autre sein, tout aussi délicat, puis s'occupe des deux à la fois.
Muriel débarrasse Jérôme de son maillot, il l'aide un peu. Sa verge se tend vers Muriel. Dérobant ses seins à la bouche de Jérôme elle se redresse, à genoux

largement écartés, elle recueille les testicules, toutes douces dans ses deux mains en coupe, remonte doucement le long du pénis jusqu'au gland qu'elle caresse d'un doigt léger, redescend, remonte, sans décalotter, comme un objet précieux à manier avec précaution.
Puis elle en tâte la dureté tout du long, sans le branler. Jérôme la regarde, impudique, il caresse les cuisses de Muriel, écarte un peu les lèvres de son sexe, redescend sur les cuisses, remonte vers les seins, avant de revenir à la naissance des lèvres où se cache le clitoris qu'il décalotte comme un mini pénis, le quitte, laissant Muriel sur sa faim.
C'est alors qu'elle se penche pour lécher le gland. Très doux à ses lèvres qu'elle y promène après les avoir longuement mouillées de salive, tandis que ses mains tiennent très fort la verge dressée, la pressant pour la maintenir bien droite. Le sang y afflue en même temps que l'excitation, le désir de Jérôme qu'elle voit aussi dans son regard avide du spectacle qu'elle lui offre, de ces caresses qu'elle lui prodigue.
Muriel tête le gland puis le happe, s'enfonçant la verge de Jérôme jusque dans la gorge. Ce sexe est délicieux se dit-elle, gourmande. Jérôme est excité, de plus en plus par cette gourmandise, au bord d'éjaculer, elle le lâche – faire durer le plaisir est un art dans lequel elle est experte, il le constate, pour caresser son corps. Puis elle le reprend dans la bouche, doucement sans accélérer surtout, tente une main entre les fesses, sent qu'il consent, va de l'avant d'un doigt léger, sent qu'il appelle le doigt à

plus d'audace, enfin l'enfonce loin entre les deux fesses, forçant l'ouverture intime serrée qu'elle a plaisir à violer, la verge gonfle un peu plus dans sa bouche – plaisir intense –, tandis que son doigt amorce un va et vient fouilleur. Jérôme bouge maintenant, gémit, au bord de jouir elle retire sa bouche continuant de le baiser d'un doigt. Sa verge est magnifique. Elle retire ensuite son doigt.

Elle avait oublié Nadia, cette dernière tente une entrée, qu'elle arrête d'un mouvement de tête, pas encore. Nadia, docile, attend, nue, elle caresse son corps, visiblement très excitée.

Jérôme a fermé les yeux, il ne bouge pas, c'est bien. Elle l'enjambe, cuisses écartées et sur un genou, saisit sa verge, amorçant avec le gland une caresse de ses lèvres béantes. Elle est toute humide et le gland glisse agréablement, facilement. Longue caresse de velours. Jérôme la regarde, la laisse faire, c'est ce qu'elle veut.

Positionnant bien le bout de la verge, elle s'assied dessus, l'enfonçant comme une épée dans son fourreau, jusqu'à la garde. Puis elle vient se coller contre Jérôme sans bouger. Elle contracte sa chatte autour de la verge ainsi engloutie, plusieurs fois, c'est une pression musclée qu'apprécie Jérôme, il a du mal à ne pas décharger, y parvient, il aimerait que cela dure, dure.

Puis Muriel se retire en lui murmurant :

– Maintenant on va passer à plus sérieux, tu veux ? Il acquiesce.

– Attends-moi ne bouge pas, ferme les yeux.

Docile, curieux, plein de désir il s'exécute.
Elle revient, passe un linge frais sur son pénis, il ne débande pas.
Se penche l'embrasse sur les lèvres longuement, lui caressant les couilles. Puis elle lui bande les yeux. Ce qu'il laisse faire, à peine surpris. Elle fait signe à Nadia de les rejoindre.
À deux bouches, elles commencent à le sucer, l'une remontant le long du sexe en érection tandis que l'autre descend ; arrivée au gland, une bouche l'engloutit, faisant tourner la langue largement avant de redescendre tandis que l'autre remonte par pression des lèvres. Va et vient enveloppant pour pénis comblé de tant de sensations, bouches et langues se mêlent. Jérôme qui ne voit rien se demande comment cela se peut. N'ayant aucune idée de la présence de Nadia, il est submergé par d'enivrantes pulsions, le sexe en feu.
Tout s'arrête car Muriel une fois de plus ne veut pas qu'il éjacule encore.

Ensuite, lorsque le calme est revenu, tandis qu'elle demande par signes à Nadia de le lécher légèrement sans plus, pour qu'il ne soupçonne rien encore, elle dirige la main de Jérôme sur son clitoris. Toucher délicat, il le trouve et le fait rouler doucement sous ses doigts. Proche de l'orgasme, Muriel arrête sa main.
Nadia, très excitée se détache de Jérôme pour venir caresser les seins de Muriel, cette dernière a d'autres plans. Elle installe Nadia sur Jérôme, comme elle

tout à l'heure, et dirige elle-même le pénis pour l'empaler, lui demande de ne plus bouger. Muriel se penche alors pour donner un sein à sucer à Jérôme, puis l'autre. Nadia fait tourner doucement ses hanches sur la verge. Alors Muriel embrasse Jérôme à pleine bouche, profondément, tandis que Nadia la caresse d'un doigt, pénétrant sa vulve, par derrière.
Ils sont au bord de la jouissance, une fois de plus. Muriel stoppe d'un regard le mouvement roulant de Nadia, se redresse, murmure : – on va faire une pause et boire un verre, en enlevant son bandeau à Jérôme qui découvre la présence de Nadia, ravi.
Nadia va chercher à boire.
Jérôme va se rafraîchir,
Muriel ferme les volets roulants, allume des bougies, enveloppe ses hanches d'un paréo, voile léger.
Nadia revient, elle a passé une ample tunique transparente qui ne cache rien, ou presque. Superbe.
L'ambiance est maintenant feutrée, la lumière tamisée de la pièce est propice à souhait à un après-midi érotique, Nadia est radieuse, Jérôme comblé, Muriel amusée, tous trois sous l'emprise d'une excitation étrange, moment léger sur le temps qui passe, souvenir de jouissance déjà oublié demain, ce soir, tout à l'heure, qui n'en marquera pas moins les futures relations de Jérôme avec les femmes, les leurs avec les hommes, ne serait-ce que par des flashes surgissant sans être attendus ou souhaités dans des moments qui, s'ils n'en sont pas nourris, en dépériront, en mourront peut-être.

Liens étranges, inédits, inattendus que trame l'invisiblement nous avec les autres, amenant chacun à un trouble paroxystique intense, dont la plupart du temps les causes demeurent inconnues, gisantes à l'inconscient, remuantes au subconscient. Alors les rêves enjambent des fantasmes où le partenaire, acteur exclu d'entrée, ne participe réellement à rien, motivant tout en ses gestes orchestrés, ses plaintes dessinées sur l'imaginaire de l'autre.
Jusqu'à ce que, comme aujourd'hui, les fantasmes ne deviennent la réalité d'un moment, rejoignant à l'imaginaire ce que l'on en avait tiré, se mêlant à l'irréel pour mieux en nier la frontière avec le réel, peu propice à certaines libertés, à certains interdits qui en verrouillent de leurs blocages les garde-fous que le sage doit dépasser, donc vivre.
Les vivre cela peut se faire par l'imagination tout simplement, les dépasser c'est ne pas y rester pour s'y complaire absolument, jusqu'à ce que les complices y soient clairement vus comme les objets qu'ils sont, ce à quoi ils servent, démarrage du désir, assouvissement de plaisir – ne pas confondre ici avec l'amour, mot galvaudé à toutes les sauces y compris celles du sexe pur et dur que l'on aime pour le sexe, soit « baiser ».
Aimer est bien autre chose, se dit Muriel en dégustant sa vodka orange en compagnie de ce couple de félins, bien excitant tout de même, avant que panthère elle ne relance les ébats en rejouant de ses proies.

Jérôme est déchaîné, bourrant l'une, baisant l'autre, prenant les deux, Nadia en levrette, brutalement, – jouissance forte qui la laisse haletante, dépossédée d'elle-même, sans face à face, sans prise aucune sur ce corps qui la brise d'extase fulgurante, inattendue – Muriel, férocement, la violant de sa jeune verge intrépide, alors qu'il avait exploré, l'instant d'avant, la profondeur exquise et chaude d'un ventre qu'offrait le mouvement balançant des hanches, expertes de cette danse érotique.
Jouissance brutale – comme celle de Nadia – de ce viol qui la terrasse superbement.
Toutes deux sont devenues les proies étonnées de Jérôme qui bande, jouit, éjacule, rebande presque instantanément – sans doute privilège de l'âge, mais aussi baptême érotique – d'érection en érection il se partage Nadia et Muriel qui loin de s'en plaindre, le provoquent d'une bouche, d'une langue, d'un mot, d'un geste entre elles.
Puis ils se sont baignés vers seize heures, ont goûté, ont recommencé, les femmes se sont caressées devant Jérôme, lui demandant de s'asseoir, de ne pas bouger, de les regarder simplement. Ce qu'il a fait, verge rapidement tendue, dure, lui faisant presque mal tant ce spectacle y faisait affluer un sang bouillonnant.
Nadia, de plus en plus impudique, s'est allongée sur le ventre, écartant ses fesses, sans bouger, tandis que Muriel et Jérôme se sont caressés à leur tour ; sans la pénétrer, il a écouté Muriel le préparant à prendre

Nadia par derrière, ce que cette dernière souhaitait de tout son corps.
Muriel ensuite a préparé Nadia d'une main experte tandis qu'elle lubrifiait d'une bouche gourmande la verge qui allait ainsi dépuceler Nadia.
Jérôme n'en pouvait plus, Muriel a maîtrisé des deux mains les caresses du gland sur l'anus adorable pour bien l'humidifier avant d'en forcer l'entrée. Nadia, fesses ouvertes, geignait doucement de plaisir. Muriel a introduit ensuite le gland pendant qu'elle embrassait Jérôme en griffant très légèrement d'une main la bourse rebondie qu'offraient ses testicules bien rondes. Mêlant sa langue à la sienne, Jérôme a râlé de plaisir en enfonçant sa verge au très étroit fourreau, ensuite ce fut folie lente, se déchaînant peu à peu jusqu'au hurlement rauque de Nadia jouissant de la décharge longue… Muriel a senti l'orgasme déferler sur elle aussi tant leurs excitations mêlées, entretenues, étaient au paroxysme de cette étreinte à trois têtes qui couronnait l'après-midi.

La journée a passé ainsi.
Ils dînent tous les trois, Jérôme n'a pas envie de partir, il veut même dormir entre elles, un comble.
Gentiment Muriel le met dehors. Se révélant superbe étalon dans la deuxième partie du programme, il pourra peut-être revenir juste une fois ? implore-t-il à son oreille en lui disant bonsoir.
Nadia, épuisée va dormir tandis que Muriel, sur la terrasse, téléphone à son mari.

Vichtou est heureux de l'entendre. Anxieux, il la presse de regrets, de projets, de justifications, de quotidien, ce n'est pas le propos, pense Muriel, il est déboussolé, incertain, il se trouve des béquilles que je ne prendrai pas avec lui, ni pour lui.
Elle le laisse parler, le corps détendu par la jouissance excessive de l'après-midi. L'esprit alerte et clair, elle lit, à distance, dans les pensées de Vichtou, mon Dieu que je l'aime, se dit-elle. Je ne lui en veux même pas ! À chaque mot, il s'éloigne un peu plus, rapprochant d'eux les souvenirs qui peut-être ne mourront pas.
Pour Muriel, « l'autre » est omniprésente dans tous les propos de Vichtou, elle ne dit rien par égard pour leur couple, par dignité ; par impuissance, non, mais quel intérêt, se dit-elle, de se battre seule ?
Car il ne se bat qu'avec lui-même, Muriel ne pouvant donc pas l'aider, respecte le combat dont elle devient l'enjeu malgré elle, en dépit d'elle, de son amour, de leurs enfants, de leur vie.
Tristesse de ce qui ne suffit plus dans ces manques géants à soi-même qui excluent de l'autre ce que l'on y avait mis, ce qui n'y est peut-être pas, ce que l'on a perdu de soi-même, au passage, dans ce malentendu découvert trop tard, qui avait fait du début une fin en soi, empêchant toute permanence en ces sables mouvants qui engloutissent du couple les meilleures intentions, de part et d'autre.
Nous en sommes là, se dit Muriel, la seule différence, il n'a pas su éviter les sables, j'ai bougé plus vite que leurs mouvances, bien avant lui.

Muriel aime Vichtou qu’elle a déjà quitté. Lui ne l’a pas encore quittée, se demandant s’il l’aime encore. Question à laquelle Muriel ne peut répondre.
Vichtou fait peine à entendre, comme s’il revenait d’un voyage en amoureux avec l’autre. Découverte de soi-même dans le paysage sans importance de l’autre.
Muriel ne veut pas avoir pitié de Vichtou, elle l’aime trop.
Cette journée hors du temps se termine en jouissance extrême, non de voir Vichtou flou, indécis, incertain, ne sachant plus, sans l’avouer, où il en est, mais parce qu’elle, au moins, sait parfaitement clairement ce qu’il en est et où elle n’est pas.

Petite vengeance, éclatement d’indifférence, armes de l’autre reprises à son propre compte ? Après ce coup de fil, Muriel déguste pourtant sans regret ses souvenirs érotiques avec Vichtou, ils se sont écrasés dans l’après-midi, en leur aboutissement, dans cet atterrissage de fantasmes qu’elle a piloté de main de maîtresse, avec un plaisir fou, sur la piste d’un lit qui en garde le secret.
Pour la première fois elle ne le partagera pas avec Vichtou.

Dans les chassés croisés avec lui-même – le havre de Natouche est parfois lourd – Yvan s'enflamme, se détache, revient dans cet espace qu'elle considère comme un secret, le chuchotant à mi-voix, une importance à ne pas déranger de commérages, qu'elle se donne en la lui prêtant. Yvan ne dit rien ou explose, ça lui arrive, piégé déjà aux filets de la jolie sirène qu'il ne convoitait qu'un soir ou le temps d'une aventure.

Les proportions, disproportionnées, prises par cette histoire le dépassent. Natouche, d'un mot par-ci, d'une phrase par-là, a diffusé, informé toute une partie de la haute société, vilaine expression mais comment dire ? À mots couverts, l'intelligentsia, la télé, le cinéma, quoi encore ? Des amies chères auxquelles elle sous-entend cet amour magnifique – chut – revalorisant, à ses yeux, son propre personnage, le tirant du néant de la petite amie au rôle avantageux de la muse, tout cela n'amuse pas Yvan. Féminin, c'est féminin.

Il se sent manipulé, impuissant, lâche probablement et sa femme ne l'aide pas. On dirait qu'elle prend un malin plaisir à laisser faire, à ne pas s'en mêler. Je suis injuste, se reproche Yvan, elle n'y peut rien.

Mais si, je n'attends que ça au fond. Il la connaît trop. Cette fois-ci, elle ne fera rien, c'est sûr. Dégoûtée ? Marre, c'est ça, elle en a marre, je l'ai bien mérité, non ?
Yvan tourne en rond.

C'est pour arrêter ce manège d'une façon ou d'une autre qu'il choisit de se lancer à corps perdu dans le sens de Natouche.
Pourquoi vais-je faire une pareille bêtise ? se demande-t-il.
Il est certain que les regards extérieurs y sont pour beaucoup, mais refuse de se l'avouer.

Nadia est partie, Muriel en Espagne avec parents et enfants, Jérôme fait une dernière fois le tour de la maison désertée, louée le temps des vacances, son regard balaye de nostalgie le jardin, la piscine ; sur les volets clos de la chambre de Muriel ses yeux se posent et retracent avec insistance des images mouvantes dont des sensations précises l'émeuvent encore.

Nadia a retrouvé son père pour un déjeuner chez Lipp, Paris se rassemble déjà, version automne, les uns et les autres rentrent de vacances, le boulot reprend, son père lui semble détendu. Il est vrai qu'avec elle il tient toujours son rôle de père jeune, à l'aise, cultivé, impeccable. Rien à dire.

Il tente de parler études, elle n'en a aucune envie, délicat il passe à autre chose, mais elle le connaît trop, il y reviendra.

Parlons vacances, Nadia en a tant fait qu'elle n'a rien à en dire. Une amie en Provence, c'était sympa. L'inédit ne se raconte pas, il se vit quand on peut, quand on ose. Rien de neuf dans tout ça, se dit-elle, il fait comme moi, il ne parle pas de lui.

Inavouable jalousie d'un père qui veut le bonheur de sa fille, aimerait tout savoir, sait que rien d'essentiel de son intimité ne lui sera livré.

Inavouable jalousie d'une fille qui envie ses femmes, ses maîtresses, parce qu'elle ne saura jamais rien de cette intimité-là, dont elle est exclue une fois pour toutes de par sa naissance.
Injustice, frustration de l'un et de l'autre. Les appréhensions y sont grandes, les peurs nombreuses, les échanges tronqués, les non-dits envahissants, le reste, les miettes dont ils se nourrissent, insignifiantes.
Commotions de part et d'autre, dans ce tête-à-tête, ce face-à-face de deux présences invisibles qui étalent un poids commun à l'échange imparfait.
Des gens passent et repassent. Comble de l'ironie, certains, ceux qui ne les connaissent pas, doivent prendre Nadia pour une conquête en puissance.
C'est vrai qu'elle charme son père pour en retenir un peu d'inconnu, le tourner à sa sauce, se l'expliquer. Peine perdue, pense-t-elle, je suis probablement la seule femme au stratège de laquelle il échappe, sans effort.
Yvan est fier de sa fille. Belle, intelligente, heureux homme qui la séduira. Pincement de jalousie inavouable, à nouveau, sourire paternel, sur le déjeuner qui s'achève comme il a commencé – ils ne se sont rien dit – sur un manque.

Bonheur des retrouvailles dans la tristesse du retour ou est-ce l'inverse ? Muriel vient d'arriver avec les enfants. Elle défait ses valises, range. Le réfrigérateur est plein, bravo Vichtou. Non, c'est sûrement Maria.
Elle va et vient dans l'appartement, les enfants sont heureux de retrouver leurs chambres, leurs affaires, l'école, leurs copains bientôt.
La porte d'entrée vient de claquer.
Vichtou entre, la regarde en silence avant de venir l'enlacer, ce qu'elle apprécie, elle en avait envie, comme, soudain, elle a une furieuse envie de lui, tout de suite. Elle sent son sexe grossir sous la braguette qu'elle tâte. Il ne lâche pas son étreinte pour aller fermer la porte, à clé. Fébrilement elle le déshabille, il l'entraîne vers le lit, la déshabille doucement, verge tendue, regarde, touche cette peau bronzée qu'il retrouve avec plaisir.
Parce qu'il la pénètre, elle jouit longuement, d'entrée, la verge se dilate au ventre retrouvé, délectation intime, les mouvements rythmés s'épousent, s'attendent, suspendus au moindre souffle sur lequel naissent gémissements et paroles feutrées.
Complices, l'un finit une phrase commencée, tandis que l'autre invente ce qui suivra, qu'il attend, les

sexes se redécouvrent, plus tout à fait les mêmes, l'excitation ose des aveux, nouveautés inquiétantes, la jalousie s'en mêle, armant la queue d'Yvan un peu plus, des bribes d'une autre s'envolent à l'oreille de Muriel, des mains, une bouche, des doigts indiscrets découverts par Yvan parcourent de l'imagination ce corps qu'il possède, qu'il retourne, qu'il pousse à l'orgasme encore et encore, l'étreignant, le pourfendant plus avant, levant les hanches par un coussin, le clouant au lit jusqu'à l'éclatement dans ce ventre douillet qui le reçoit complètement.
Écroulés l'un à côté de l'autre, main dans la main, sur le dos, silences.
Longtemps après ils se sont regardés, Muriel lui a souri disant simplement : bonjour.
Yvan a éclaté de rire, heureux.

– Papa papa, maman… les enfants tambourinent à la porte.
Espiègles ils annoncent : « une visite une visite… »
Muriel passe une tunique tandis qu'Yvan au lit remonte le drap jusqu'à la taille.
Elle ouvre la porte tandis qu'Yvan lance que c'est sûrement sa fille.
Nadia sur le seuil dit bonjour à la cantonade en embrassant sa belle-mère.
Un ange passe quand elle découvre son père, au lit, devine la jouissance, la détente, l'érotisme encore tangible dans la pièce.
Ressort en disant j'ai faim, je vous attends dans le living.

Elle repart pour la Camargue demain explique Yvan à Muriel, évidemment au courant.
Tranquillisé par ces retrouvailles qui compliquent tout, Yvan se lève et se douche, Muriel avec lui – il la prend à nouveau, vite fait sous la douche, fantasmes retrouvés aux doigts indiscrets qui glissent et violent quelques secrets mal gardés auxquels la jouissance ne résiste pas.
Durant le dîner, avec Nadia qui est restée, rires et joie simple, pour Muriel. Nadia perturbée découvre son inavouable jalousie multipliée par deux. Maintenant elle connaît trop l'intimité de Muriel. C'est bien fait pour ma pomme, se dit-elle, c'est moi qui ai tout fait pour.
Elle rentre chez elle, un studio au dernier étage du même immeuble, après avoir raconté un conte aux enfants.
Ce soir-là elle s'aime au souvenir de Muriel avec Jérôme, et remplace Jérôme, les yeux bandés, par son père.

Dans un coin du canapé, Muriel, genoux sous le menton, regarde vaguement la télé dont elle a coupé le son. Elle est calme, sereine, c'est curieux, heureuse presque.
Yvan près d'elle, glisse une main sous la longue jupe, elle est nue dessous. Délicatement lui écartant un peu les genoux, il trouve la fente familière, l'ouvre et caresse de haut en bas sans faire pénétrer ses doigts. Ils discutent un peu ainsi comme si de rien n'était. Le glissement des doigts sur la fente est

voluptueusement ressenti par Muriel qui en goûte le va-et-vient léger mais sûr. Elle sent son sexe s'humidifier de plus en plus, le glissement remonte précis jusqu'à la naissance des lèvres, effleurant le clitoris sur lequel il ne s'attarde pas.

– Que c'est bon comme ça, soupire-t-elle.

– N'est-ce pas, répond Yvan.

Muriel déboutonne la braguette d'Yvan, la queue collée au ventre est dégagée, triomphante, impatiente. Ils ont tout leur temps.

Un long rituel de caresses s'installe, auxquelles participent mains, doigts, bouches, langues. Lèvres mouillées, éclatées de plaisir. Le désir danse sa frénésie aux gestes mesurés qui retiennent le plaisir jusqu'à ses extrêmes limites, abandonnant le sexe que l'on flatte légèrement avant de le ressaisir fermement bouche prédatrice ou mains insistantes.

Les attouchements prolongés du gland sur un clitoris saillant bien huilé, font défaillir Muriel dont la voix, rauque de plaisir, chuchote sur le souffle, des ébats qu'elle a devinés, des fantasmes qu'elle rejoint. Yvan prolonge, tantôt passif, tantôt fébrile, mouvant, sans cesse, pénétrant ce sexe béant dans lequel il voudrait rentrer tout entier. La tension du désir, extrême, lui fait presque mal, il se sert de sa queue comme d'un boutoir avec violence puis la voit disparaître avec un plaisir renouvelé dans la bouche de Muriel qui l'aspire comme une ventouse. Il a du mal maintenant à se retenir, alors la lâchant, elle vient s'empaler dessus pour ne plus bouger.

Il lèche délicatement les seins, en mordille un peu les bouts. Pourquoi à ce moment-là justement ? Ils n'en peuvent plus et explosent ensemble. Longue jouissance dont l'un et l'autre connaîtront des soubresauts longtemps après. Imbriqués l'un dans l'autre, ces sursauts encore seront jouissifs.

Plus tard le téléphone a sonné.
Muriel a décroché. C'était elle.
– C'est pour toi, a-t-elle dit à Yvan, lui tendant le récepteur. Discrète elle est sortie, indiscrète, elle est restée derrière la porte ouverte. Il était furieux, embêté, lui a dit des horreurs, en un mot l'a engueulée.
Muriel se souvenant de leurs scènes passées, lorsque la passion couvait, s'est dit : il l'épousera.
Avant de s'endormir contre l'épaule d'Yvan, elle s'est dit encore : belle-mère incestueuse, amante comblée, épouse en partance, au moins, moi, je sais où j'en suis, Yvan, lui, ne sait toujours pas.
Lui, apaisé, rassuré, inconscient, serrait contre lui une femme qui n'y était déjà plus.

… Sept ans plus tard…

MURIEL

Il y a dans les longues séparations – celles qui n'en finissent plus de durer ou de finir – des moments d'horreur, certes, des crises, des hurlements, des scènes, des exaspérations…
Pourtant, nul n'évoque les instants doux et magiques, ils s'étendent de l'indifférence au regard, encore presque complice, croisé, retenu, l'éternité d'une seconde. Ces autres, ces excès que deux corps font l'un de l'autre, sorte de boulimie charnelle dans l'attente anorexique du départ. Ces autres, encore, d'un pragmatisme tout quotidien, ils concernent les habitudes, les préférences, les goûts et les couleurs du jour ou de la nuit qui ne chatoient que de l'un à l'autre, seront forcément différents avec l'autre femme, elle n'en aura probablement jamais aucune idée, jusqu'au jour, peut-être, où l'indiscrétion, l'habitude du souvenir, plus forte encore que la réalité, dérapera sur une phrase, un mot, instinctifs, révélant cette intimité différente. Choc étrange que celui-là, lorsqu'une femme découvre en celui qu'elle aime, l'amant d'une autre.
Il y a encore des joies, familières en leur retour furtif, n'échappant à aucun des deux, ils s'y retrouvent,

soupirs du passé, répit au présent, quelques jours, heures, en suspens du meilleur de la chimie inventée à deux. Peu à peu toute une intimité familière vire à une familiarité intime, sorte de soupape aux moments d'horreur, base encore indécise d'un rapport surprenant, parce qu'ailleurs, l'amant construit d'autres fondations, d'autres élans – prudence, peurs – c'est possible – très fort, passionnément pour étouffer rapidement ces bouffées d'avant, latentes et traîtresses, la nostalgie en est cousine germaine, les regrets, les monstres à fuir.
D'autres moments, stupides eux. Difficultés d'échange – comiques rétrospectivement – si difficile de demander tout simplement : que fais-tu, comment vas-tu ? Parce que l'ombre de l'autre est si présente aux réponses évasives, tentant de résumer, de réduire la réponse à soi – impossible vraiment – jaillit alors une foule de traîtres bêtises envahissantes à l'imagination, s'attachant à ce que nous faisions ensemble, lui, moi – rien à voir. Bref tous ces pointillés en suspension de frais départ sur une rupture consommée depuis longtemps ont des accents terrifiants, si touchants que Muriel, aujourd'hui, en sourit, émue par cet amour qui se quitte en toute reconnaissance.
Aujourd'hui… d'autres corps ont traversé son lit, d'autres joies ont percuté les siennes, d'autres jouissances ont fini dans l'instant, d'autres désirs ont succombé à ses plaisirs.
Les choses ne sont jamais finies, elles vivent leur propre vie, malgré vous. À vouloir en terminer on ne fait que commencer une autre relation. Ici la volonté

n’a pas sa place. Faire taire l’invisible par des attitudes différentes n’a jamais rien changé au monde, ni à soi-même.
Plus la bride est laissée à l’infinitude d’être ce que bon lui évoluera, plus les chances sont posées sur ce mouvement ininterrompu de la vie, ses surprises. L’indéterminé est sans doute une forme de liberté donnée à la créativité, elle peut s’y épanouir. À trop régenter, à trop régler, l’invisible – ciment de tout lien, toute relation – comme une eau épousant tous les recoins des souvenirs, il envahira, brisera les formes imposées jusqu’à cette anxiété inquiétante qu’il arrosera comme une plante vénéneuse, maudite.
L’invisible – ciment de tout lien, toute relation – est à l’homme ce que le poison est à la plante. Forme, apparence, effets n’ont ici rien à voir avec le fond. À trop enterrer la graine, la plante pousse plus fort, à trop camoufler par l’apparence, l’angoisse affuble l’homme d’un masque trop lourd à porter.
Gargouilles au sourire figé, dans le trou noir d’une bouche édentée par l’absence de joie, la personne évolue aux regards, faisant « comme si ».
Les pensées de Muriel se sont envolées, papillons légers, sur ces années difficiles.
L’amour produit des fruits qu’il est impossible de jeter – ne serait-ce que les enfants – il y en a d’autres. Comme les enfants ces fruits, dont l’arbre doit être entretenu ainsi que le terrain arrosé, ces fruits doivent vivre leur vie, piqués de vers, pourris, tombés ou bien – ce fut son choix – délicatement

croqués aux dents vivantes de la compréhension, de la tolérance. La digestion, certes, procure certains malaises parfois. Cependant le jus purifiant du fruit ainsi pris en compte ne peut que laver, drainer les difficultés.

L'arbre, lui, colonne de vie à la sève vivifiée, produira d'autres fruits en d'autres saisons, à déguster par, avec d'autres… Il y a là dans ce mouvement créateur ininterrompu des cycles salvateurs au cœur dont bénéficie le corps. Assagie, l'aube suivante, goût de renouveau, a des lueurs bien belles, même si, solitaire, elle rejoint tout de même la nuit. Jours et nuits, ainsi sauvegardés, renouvellent le temps, page blanche du quotidien qu'il faudra remplir à nouveau d'une encre vierge de larmes.

Les liens invisibles sont les plus forts, c'est pourquoi ils méritent toute notre attention. Indissolubles ? Certainement pas. Évolutifs, absolument.

Ils sont l'alphabet nous permettant d'agencer les mots aux phrases des jours, d'en accorder les temps des verbes, d'intensifier l'histoire par le choix des articles, des pronoms, des adverbes, de personnaliser, voire d'inventer un sens nouveau.

Les liens invisibles déterminent le roman d'une vie, toujours inachevé, ce qui le magnifie d'autant plus que chaque fin de chapitre porte en soi la trajectoire suivante comme une intention à laquelle déborde une créativité ne trouvant ses racines novatrices que dans l'infini.

– À ne pas se finir, on s'augmente, non ?

Muriel vogue à elle-même – perception d'âme étoilée, mouvement statique de l'illimité – encore tâtonnante.
Il y a eu des hauts, des bas, la vie a continué, Paris est toujours là, la Terre tourne, le monde s'ouvre à la planète, son cœur – le départ d'Yvan a laissé un tel vide – béant sur le monde lui semble n'être plus qu'inclusivité.

Très troublée par ce roman d'Yvan, charnière entre deux vies, lui semble-t-il.
Très beau roman. Un prix mérité l'a couronné.
Muriel ne sait plus très bien les moments précis, début, écriture, rencontre, liaison, départ ?
Ce qui est sûr, se dit-elle, c'est que le livre a été alimenté dans sa créativité par deux femmes. L'autre et moi.
Non pas dans ce qui est écrit – l'histoire n'a rien à voir – mais probablement la nouveauté de la rencontre a-t-elle pesé dans l'assurance du souffle auquel la force de notre relation d'alors a donné toute sa puissance.
Deux mondes se chevauchent, les réalités quotidiennes, complémentaires par nous deux, et le choc dans l'invisible, de deux univers totalement différents qui loin de s'opposer, – rien ne s'oppose jamais dans l'invisible où les énergies psychiques s'interpénètrent sans cesse – galvanisent la pulsion créatrice qui déborde pour s'accomplir dans ce livre.
Rencontre double, vécue par Yvan à vitesse quadruple, deux femmes – deux univers – deux tranches de quotidien. Pour un créateur, c'est du gâteau, il l'a dévoré sur nos corps et dans nos inconscients, séparant

soigneusement son temps, durant cette phase, afin de préserver son univers à lui, où prédominait la création.
Belle équipée vraiment, vampiresque, mais cela valait la peine, elle aime ce livre.
C'est peut-être même ce roman qui la rapproche de Natouche – puisque Natouche il y a. Sœurs d'invisible, amantes de psychisme créatif dévoreur, une part de postérité leur revient, sans aucun doute.
Rien de personnel là-dedans, deux femmes autres auraient tout aussi bien fait l'affaire. Comme quoi les énergies psychiques dans leur souplesse, fluctuent avec le vent des tempêtes intérieures que l'on soulève à soi-même.
La bourrasque est belle quand l'être est aimé. Yvan est aimé, l'était doublement à l'époque, le demeure dans l'éloignement souple d'un érotisme lâche qui a changé de camp.
Les nuits ne sont plus folles parce que s'il est fou d'innover autant qu'ils l'ont fait entre mari et femme, il l'est moins – parce que c'est partie normale de la règle du jeu – dans la capacité folle de toute nouveauté à sonder l'inconnu.
Les nuits sont donc moins folles pour Yvan maintenant que ne l'étaient les nôtres, à l'époque. Yvan vit depuis un an avec Natouche.
Quant à mes nuits érotiques, elles sont toujours folles puisque nouveauté y rime avec qualité, ce qui fait rire Muriel, cette stabilité dans la folie, mariée ou pas, l'amuse.

Tant de satisfactions accompagnent les malentendus, se dit-elle, qu'il serait presque dommage que ces derniers n'existent pas.
Pour le présent Muriel, qui a publié son second roman, continue d'écrire.

« Au mental qui se noie en ses joutes duelles, il est accordé un crédit qui pèse lourd à la balance de l'équilibre ainsi perdu.
Aux mouvements panique que l'on ressent parfois, le temps ne peut rien, qui se débat impuissant et ne fait que subir les attaques sauvages dont se chargent les durées, ces moments, instants ou jours, vies qui s'en remettent à ce que l'on en fait, expurgeant peu à peu ces lourdeurs aux renoncements qu'il faudra bien choisir de faire.
Dans l'opaque transition qui s'installe, permanente, des joies relatives sont perceptibles à la dualité des perversions qui nous éclatent, ego en perdition, à la lumière toute cachée qui interpelle le regard intérieur comme pour le rincer de lui-même.
Au mental la lutte est dure lorsqu'elle n'est, en un premier temps, qu'identification à l'illusoire dont nous faisons un fondement si insatisfaisant que seule l'anxiété parvient encore à nous tenir en éveil.
Ne pas se ménager en anxiété est peut-être, après avoir touché le fond, le meilleur moyen de s'en sortir.
Alors courage, encore beaucoup de choses à créer, à imaginer, à décider, à aimer.
Et que la solitude, ce pain béni des dieux de l'inspiration, ouvre son giron protecteur, sans culpabilité, à

ces exigences qui nous entourent et auxquelles parfois il est nécessaire, par simple survie, de résister. Ce courage-là est important. »

YVAN

Délogé du bonheur d'écrire, Yvan, dont Natouche a rempli la vie différemment, expérimente des bas aux creux desquels le ressort qu'il fait de l'érotisme ne parvient qu'à le propulser vers des sommets de moins en moins hauts.
Ressuscitées par Natouche, aussi bien que par lui, des scènes tempétueuses qu'annoncent des éclairs de jalousie, – fulgurants – sa fureur sur portes claquées, la colère de Natouche, ses cris qu'il supporte mal. La rage qui monte sur des agacements stériles, tous deux débordés par les mots, lui, ivre d'impuissance, l'envie brutale de la battre jusqu'à ce qu'il la baise pour ne pas l'étrangler.
Jalouse Muriel ne faisait pas de scène.
Jalouse Natouche provoque des scènes.
« Quant à moi, pense Yvan, jaloux oui, mais tout dépend de ma partenaire. »
Muriel avait su faire de la jalousie l'atout supplémentaire d'un jeu érotique extrêmement excitant, réconciliant, dans son ambiguïté, la réalité de leur jalousie avec les aberrations de leurs prétextes.
Ce fil commun, tendu, saisi ou lâché par l'un ou l'autre, cette continuité subtile, ce trouble certain

maintenait, ce qu'ensemble ils tiraient par-delà certaines limites, sans jamais tomber… Muriel avait cet art, ce sens de l'équilibre – incompatible avec l'érotisme, en tout cas paradoxal – qui libère des contraintes sans priver de leur tension, accélère au cœur le battement d'un sentiment jusqu'à la perversité qu'il introduit, tel un sexe en érection, dans l'imagination qui s'en délecte.

Muriel ensemençait de son psychisme ce qui, jour et nuit, se présentait. Jamais heurtée, elle accueillait en elle l'évènementiel, le sculptant de formes légères qu'elle dédramatisait, leur donnant des reliefs insoupçonnables. Elle créait un éclairage différent, comme une artiste amoureuse du matériau, quel qu'il soit, qui qu'il représente. Rien pour elle n'arrivait jamais fini – selon ses propres mots, « on peut toujours en faire quelque chose ».

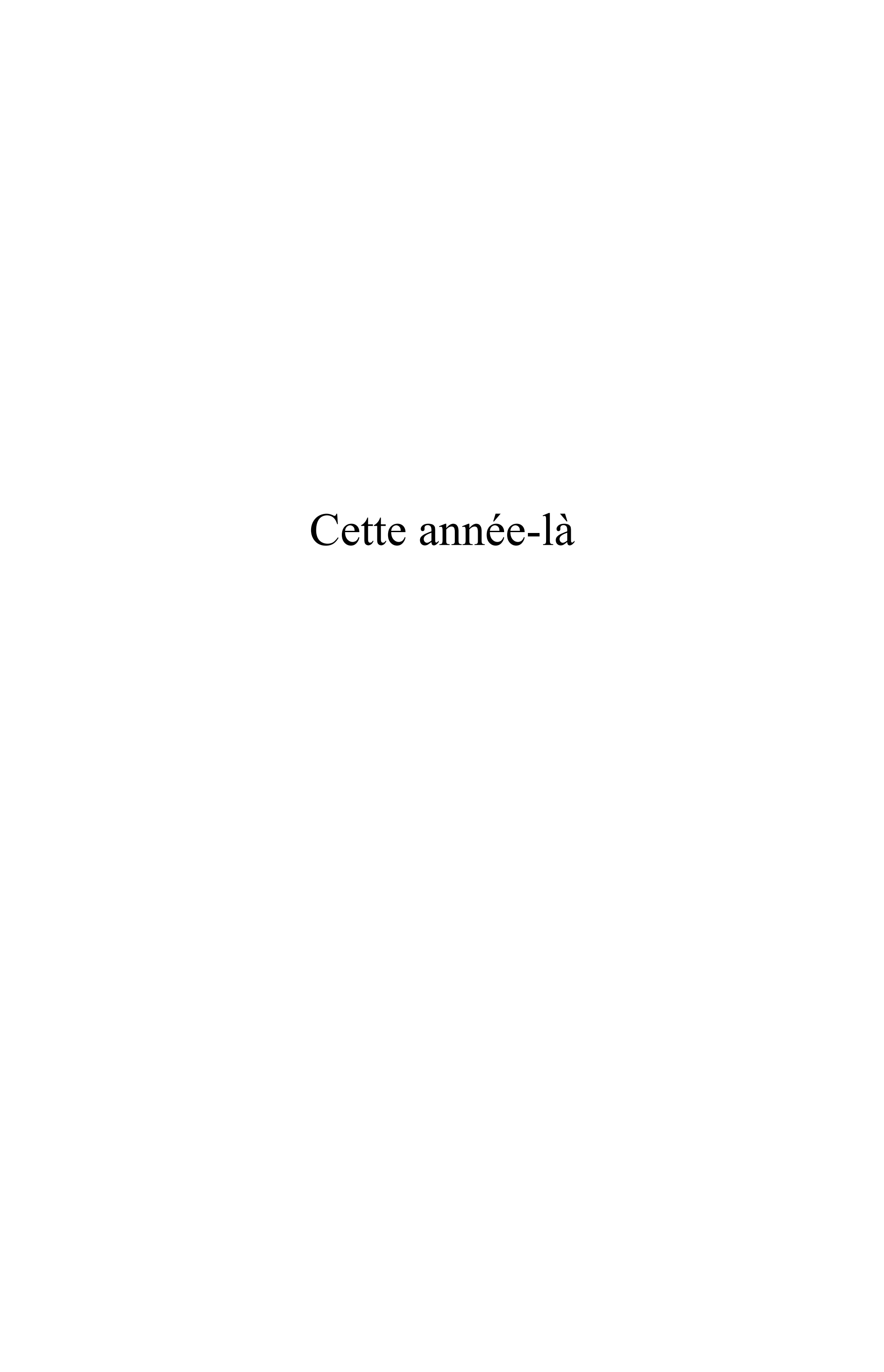
Quoi qu'il arrive, se dit aujourd'hui Yvan, elle absorbe l'évènement qui ne la heurte donc jamais de plein fouet. Comme un judoka elle se sert de l'énergie captée pour continuer le mouvement qui prend vie, ou peut-être continue-t-il à évoluer simplement, différemment, en douceur.

C'est fascinant, pense Yvan, cette faculté toute particulière qu'elle a de ne faire aucun rejet, d'être présente, tout simplement, à ce qui advient.

Tant de femmes tentent de contrôler d'une manière ou d'une autre, en taisant, en disant, en hurlant, en boudant, en pleurant, en fermant les yeux, traquant, manipulant jusqu'au calcul les réactions du partenaire. Rapport de force. Jeu à qui perd gagne.

Muriel ne joue qu'à entraîner l'autre un peu plus loin, dépassant elle-même sans effort ses propres limites, les interdits, et autres barrières, elle n'a aucun mal. C'est un plaisir de la suivre. Parfois de la dépasser dans l'impulsion qu'elle donne, de la rejoindre, quand, trop rapide, elle prend du plaisir à attendre.
Le piment dont elle saupoudre ainsi les jeux érotiques est enivrant mais son attitude est semblable à tous moments du quotidien, à tel point parfois que la morale, sens dessus dessous, prend des allures différentes, se départissant de sa rigidité, elle en devient non plus souple mais naturelle.
Quand j'ai rencontré Natouche, elle savait, quand je suis rentré de Grèce, elle savait. À ce moment-là, en ces occasions, c'est moi qui ai cassé le fil magique, elle me le tendait, ne l'avait pas même lâché, dans un respect total de mes propres mensonges, je ne peux même pas parler de choix, je n'étais pas en mesure de choisir. Son choix s'est fait bien avant le mien. Peut-être m'a-t-il poussé à choisir, ce qui revient à dire que je n'ai rien choisi du tout !
Yvan est un peu dépité.
Et je vais me marier ! Triste comédie du voleur volé, du chasseur chassé, de l'amant piégé.
Je suis amoureux, oui, je suis amoureux, comme je l'ai été, déjà. Je veux dire, bien que différemment parce que c'est Natouche, mais mêmes mécanismes, mêmes pratiques, même processus, je n'ai pas avancé avec moi-même d'un iota. Même anxiété.

Mêmes mécanismes encore, encore. Cette femme, rencontrée pour affaires, fascinante, ma furieuse envie d'y goûter. Ça ne s'est donc pas arrêté avec Natouche, et elle le sait, n'en a cure, veut m'épouser. Comment donner un sens à tout ça ? Je veux dire notre séparation, puisque ça recommence avec Natouche alors que je convole en fausses noces avant la cérémonie.
Envie de revoir Muriel d'une part pour tester, me rendre compte si je n'enjolive pas cette image de l'invisible dont elle fait son ordinaire.
Envie d'appeler cette femme qui m'a fasciné, voir si elle est vraiment fascinante, pourquoi.
Soudain, furieusement envie de n'avoir pas envie.
Envie d'écrire, absolument, cette envie-là, lourde à son cœur, s'y arrête et l'étreint. Angoisse.



Cette année-là

Genève

Il faut vivre en somme ce qui ne se passe pas pour être bien dans ces choses de la vie qui passent avec le temps.
Du permanent à l'impermanence, une mobilité totale est nécessaire, ne s'attachant à rien, se nourrissant de tout dans les moindres détails, qui n'ont plus la moindre importance.

Le temporel a des lois et règles par lesquelles
L'intemporel n'est pas concerné.

De l'un à l'autre, toute forme d'espace se manifestant a le goût d'éternité ; rien là ne nous y retiendra que nous n'ayons d'abord inventé ensemble. C'est pourquoi tant de couples n'y font qu'une halte plus ou moins rapide.

À cet espace qu'il faudrait resacraliser, les jeux érotiques ne sont qu'un rituel de plus, en leur donnant la vedette, peut-être en fait-on plus vite un rituel de moins. Les corps ne résistent pas à ce vide que l'imagination ne peut meubler bien sans le cœur.

L’amour en est le sacre suprême, il ne crée pas cet espace mais le reçoit comme un cadeau que l’un et l’autre ont choisi de se faire. Choix exigeant car il n’est pas un état béni. Non, c’est une nourriture où les différences, servies en communion, s’efforcent non de se complaire mais de se compléter.
Choix difficile que cet espace, réussi, la complétude en est le réceptacle que la créativité, novatrice en essence, ne cesse jamais d’achever.

Cet espace, Yvan, existe entre nous. L’absence de tout rituel érotique lui donne à présent la virginité de la première page d’un chapitre qu’il nous reste à écrire, ensemble.
À bientôt,

MURIEL

Paris

Je n’ai pas la force de ne plus t’aimer, pas plus que celle de ne plus penser à ces jeux qui s’imposent encore à moi dès que j’évoque un rien de nous.
Ferment de mon imagination durant toutes ces années, tu le demeures, malgré nous. De ces courbes de toi que je suis encore parfois, je n’ai pourtant pas de regrets.
Les formes ici ne sont plus en cause, il s’agit de ces voyages, de ces itinéraires-surprise empruntés par l’un, suivis par l’autre, les haltes que nous y faisions afin d’en fignoler ce qui nous mènerait plus loin encore.
Il m’arrive, je t’assure, d’envisager ce que tu ferais de Natouche si je te la livrais. Il m’est arrivé plus d’une fois, de le faire, sans lui dire, d’être surpris, par ce que je te voyais alors décider.
Je ne fais d’excès que de toi.
Rencontré cependant une femme troublante dont il me plairait de te parler, si toutefois je la revois.
Invite-moi à déjeuner un de ces jours.
Les enfants étaient en pleine forme dimanche dernier. Ils s’entendent bien avec Natouche, ce qui est un soulagement, pour Nadia, c’est différent hélas !
À bientôt,

YVAN

Genève

Te souviens-tu de nos retrouvailles, il y a sept ans, déjà ! après les vacances, à Paris. Notre hâte à nous aimer, à reprendre nos jeux, ton trouble négocié longuement sur le corps de cette femme dont je décrivais l'intimité, de cet homme, jeune et beau. Comment elle et moi avions fait durcir à l'extrême cette verge douce, que j'évoquais en promenant ma langue sur la tienne, ton excitation, ta brutalité lorsque tu as pénétré cette femme à laquelle je prêtais mon sexe en feu, enserrant le tien, l'engloutissant, ses seins que j'évoquais à ton oreille, en chuchotant les pointes sensibles dont elle pouvait jouir.
Te souviens-tu d'eux, de nous ?
C'était Nadia avec laquelle je venais de passer quinze jours et un de ses amis, un voisin.
Tu viens déjeuner quand tu veux, avec ou sans Natouche.
À bientôt,

MURIEL

Paris

Je te hais.
Mon imagination était certes enflammée, à l'époque, par ces propos dont je me souviens parfaitement. Tu viens en quelques phrases, non seulement d'en réactiver l'intensité troublante, mais en plus, en me révélant qu'il s'agissait de Nadia, de m'entraîner dans un fantasme nouveau, jamais encore exploré dans mes plus fous interdits.
Le tabou de plein fouet, comme ça, sans autre préparation que les scènes de nos jeux d'alors et ta langue habile, encore présente sur mon gland, tout à coup.
Je bande et je t'en veux.
Je te désire avec fureur.
Aller au bout de ce fantasme-là est encore peut-être moins délicieux que de m'en laisser frustré, sur une faim, ce que tu viens de faire.
Je suis jaloux de ces vacances-là.
J'imagine mal, ou trop bien jusqu'où tu as dû entraîner Nadia. Je ne veux pas y penser.
Ton excitation, tes râles lorsque tu m'as donné ce corps en toute impudeur. Et dire qu'il s'agissait de ma fille ! Les images que tu y associais avaient peut-être déjà été évoquées… avec elle.

Manipulé par ton imaginaire, est-ce vraiment une réalité ? Je me le demande.
Mon désir réactivé par ta lettre, aspire à d'autres folies, avec toi. Devant me rendre à Naples pour mon livre, je viendrai déjeuner à mon retour.
J'aime que tu aimes comme personne.
À bientôt,

YVAN

Naples

Naples, dans le même hôtel, te souviens-tu de ce week-end, le premier après notre rencontre ? Nos jeux s'ébauchaient à peine, j'ai piqué une crise de jalousie terrible, tu ne peux l'avoir oubliée, n'est-ce-pas ?
Le soir, au restaurant, tu as joué à me faire faire des choses inavouables par une jeune femme dînant face à nous avec son mari.
En la dévêtant, ne découvrir que les seins, lui ôter son slip, écarter doucement ses cuisses. Elle avait une bouche épaisse, c'est pourquoi tu as eu l'idée magnifique de la faire passer sous notre table.
Nous étions côte à côte sur une banquette, sous la nappe tu as fait glisser la fermeture éclair de ma braguette. Je bandais comme un cerf, tandis que l'air de rien tu commandais un tiramisu, me caressant, pressant fort mon membre.
Hier soir au restaurant tout cela m'est revenu ainsi que la chaleur familière dans mon bas-ventre.
Natouche a cru que je bandais pour elle. Tu es une vraie magicienne. Merci.

YVAN

Paris

Parce que j'ai trop envie que nos jeux reprennent, je ne sais pas si j'ai envie de venir déjeuner. Peur d'un refus ou de ne pas te trouver disponible. Peur de casser ce fil qui continue, qui me rend fou. Sensation d'en avoir besoin.
Trop dépendant ?
Je ne sais.
Comment ressens-tu le fait de me revoir ?
D'autre part, désemparé, irrité, jusqu'à l'obsession. L'angoisse de la page blanche, je n'arrive plus à écrire que des articles, au bord de l'inspiration, je ne conclus pas, rien. Je ne comprends pas ce qui m'arrive.
Partagé entre la volonté de préserver ce que nous avons vécu, le désir de vivre sans heurt autre chose, je sais que tu en es capable, je ne sais si je le serai.
Peur des complications avec Natouche, de sa jalousie. Je ne supporte pas ses cris, ses hurlements, en même temps ils me font du bien.
Mais pourquoi Grand Dieu suis-je aussi complexe ?
Au secours.

YVAN

Genève

Tu as changé de femme, ta vie a donc changé mais tu es resté le même.
J'ai bien envie de t'offrir mon cœur, différemment, débarrassé de mon corps.
Quant à l'écriture… tant de choses à te dire.
Peut-être ta vie maintenant est-elle trop mondaine ?
Tu sais, il n'y a pas d'exemple de vie individuelle influente, au plan mondial, que la créativité n'ait marqué de son sceau novateur.
L'influence réelle au plan mondial n'a rien à voir avec cette médiatisation systématisante de scoops parfois sans intérêt qui met en écran, en ondes et en avant, des personnalités qui n'ont aucune intimité de près ou de loin avec une quelconque créativité mais dont l'entre-gens, comme on peut le dire, les relations jet-set et autres frous-frous n'ont de rapport qu'avec un certain snobisme de mauvais ton dont l'image et la notoriété ne sont que factuelles, tournant autour de faits et gestes dont personne n'a que faire à moins d'avoir besoin d'être distrait par un spectacle dont souvent ces vies-là donnent des échos peu sains ou brillants, deux adjectifs qui peuvent ne pas être liés mais n'en sont pas moins compatibles.

Aussi peut-on observer le contraire, un talent créatif escompté jusqu'à l'ébauche par une médiatisation outrée qui met en vedette la personnalité et non pas ce qu'elle cache et dévoile dans une œuvre qui au fond est bien moins attractive que les flonflons des faits et gestes qui en font les frais.
Cette médiatisation est navrante mais il est certain qu'elle est alimentée par les erreurs qui jalonnent la vie de tous mais qui, en ces cas précis, ne pardonnent pas. Inscrites en lettres d'or et de strass au Bottin mondain, elles laissent des traces indélébiles qui écrivent à l'encre journalistique une réputation qui ne s'en remet que rarement.
C'est ainsi que l'intériorité, de plus en plus fardée par une personnalité qui ne lui appartient plus, se perd aux anxiétés successives que l'existence, lasse de ne plus être en paix, en liberté, déverse à la psyché pour tenter d'en extraire un suc créatif qui ne trouve plus que terrain aride, agité par les mouvements des autres auxquels on se perd un peu plus.
L'insatisfaction est là, inavouable mais Ô combien exigeante et dans ce fatras proche du gâchis, il ne faut pas sous-estimer les signes éventuels des rencontres qui peuvent mettre en présence d'âmes authentiques et libres dont la reconnaissance peut se faire difficilement tant l'habitude fixe le sens sur l'évidence d'une autre personnalité qui semble entrer en jeu.
Ne pas passer outre une âme authentique implique une humilité, un renversement des valeurs, une intimité gênante parce que spirituelle, et quand désarmé par des faux-semblants, on ne sait plus quid de l'essentiel ou du

superficiel, alors on risque de ne pas s'arrêter là, à l'essentiel, parce que les pas se sont trop fourvoyés ailleurs.
Quand en plus, l'âme croisée n'est pas traditionnellement un homme ou une femme étiqueté(e) comme tel(le), alors l'ego cache ses facettes mensongères aux mauvaises habitudes de « faire » ou pas, parce qu'il ne sait pas encore « être ».
Et ainsi l'on peut passer outre cette globalité intérieure à soi-même dont l'ego ne se trouve qu'au cœur de l'autre, c'est là le début de la sagesse lorsqu'on peut dissocier le cœur de l'amalgame sentimental que les ego en font et lui donner sa juste place au centre d'une intériorité pour en exprimer la juste note qui se situe par-delà la personnalité et l'englobe.
Il est vrai que le macadam parisien ne compte pas beaucoup d'êtres globalement en résonance juste et profonde d'intériorité et de cœur et que si l'on parvient à les compter sur les doigts d'une main, alors il serait bon de ne pas les négliger et de les reconnaître lorsqu'ils se présentent à un détour du quotidien.
Pour cela un délestage radical des habitudes relationnelles est nécessaire, et il faut du courage avec soi-même pour permettre une approche en esprit au cœur qui n'y est pas accoutumé.
Mais quelle richesse à l'intériorité qui y plonge d'un corps délesté !
Je suis prête à plonger, et toi ?

MURIEL

Paris

La densité de ta lettre comble mes heures de détresse qui échappent à Natouche, c'est bien ainsi, c'est vrai j'ai besoin d'un pôle léger à mes côtés, sans échange métaphysique, Natouche est aérienne en ce sens. Préoccupée par des petites choses qui me séduisent sans me fasciner, ses robes, ses soirées, ses télés, ses couleurs de maquillage. Ces petites lumières clinquantes m'attirent comme un papillon de nuit aveugle au reste de ce monde bourgeois jet-set… que sais-je, auquel elle m'entraîne parce que c'est le sien depuis toujours, tout simplement. J'y suis reconnu, c'est agréable, flatteur. Tu vois, je suis lucide.
En même temps la majeure partie de moi-même, celle qui pose problème actuellement, s'en fout. Au début j'étais intouchable, elle en souriait, aujourd'hui, sans doute altéré par je ne sais quoi, c'est moi qui ne suis plus capable d'en rire.
En même temps, comme tu peux le constater, lucide, je baigne quand même dans un flou inquiétant dont je n'ai pas su discerner l'importance.
Tu as raison, c'est moi qui n'ai pas changé au sein de tous ces mouvements qui m'ont attiré parce que justement j'ai bien envie de changer. De deux choses

l'une, ou bien je n'en ai pas la force ni le courage, ou bien je ne dois pas changer.
Tu le sais, je ne suis bien qu'en période de créativité intense. Le plongeon auquel tu m'invites, réflexion faite, ne l'ai-je pas déjà fait, maladroitement, avec mes repères, et pour cela, je suis encore dans le vide.

YVAN

Genève

Dans l’ivresse ou le désarroi d’un instant gît la quiétude même qui pourrait l’accompagner.
Dans les opposés qui nous y dissocient, l’ordre des contraires réconcilie déjà, imperceptiblement, ces fragments ébauchés d’une synthèse qui ne demande qu’à s’épanouir. En accepter à la fois les reflets d’ombre et les traces lumineuses qui nous assaillent revient à affirmer cette synthèse tout en acceptant les parties dont elle se compose. Ainsi la clarté et son contraire, le plaisir fugitif et sa nostalgie, le désir renouvelé et son insatisfaction permanente à se survivre pour la dépasser, l’or et sa fange, l’argent et ses manques, tout ce qui à la fois enrichit et abîme, réconcilie et rejette, approche et éloigne, tente et s’évanouit, tout absolument, n’est en somme qu’appartenance au Soi, mystère éclatant, changeant, synthétique et particulier, Soi, ce centre qui échappe à chaque pas qui nous y mène, libérant de nous les écailles brillantes qui fascinent par leurs luminescences pâlement agressives, les superficialités rayonnantes auxquelles s’accroche ce qui paraît être et n’est que fuite.

Le Soi, malgré les différences, s'accorde en l'autre, à ce qui de nous est le plus intime, dans l'apparente différence d'un même hymne à la vie qui se décline aux accords de chacun avant d'éclater en une symphonie où se placent harmonieusement ces notes sublimes qui disent : parce que c'était lui ou elle – parce que c'est moi, la rencontre est ce qu'elle promet de richesse et de créativité en ses polarités jumelles, distinctes, uniques, troublantes.
La synthèse est là dans ce creuset sublime qui harmonise et dont la note résonne au silence bien avant ce que l'intellect peut en présumer.
C'est peut-être cette tonalité, aimantée par la synthèse, que chacun rejoint, sans connaître l'autre, avant même de pouvoir l'imaginer.

Personne ne choisit, chacun y tend, encore faut-il percevoir ces vibrations subtiles qui naissent, se rejoignent et s'aimantent, à ce que chacun deviendra de lui-même dans cette alchimie magnifique à laquelle l'autre devient l'indispensable catalyseur.
Le Soi en est alors le point central à périphérie variable dont les cercles déployés ne sont qu'ouvertures à plus.
C'est beau, parce que, chercheurs – nous le sommes tous plus ou moins – ce Soi est le centre toujours entrevu, jamais atteint, qui nous accroît sans cesse de nous-mêmes, en essence, sans jamais nous repaître.
Cette quête-là est appréciable, elle passe par l'ombre intense qui tisse de nos noirceurs les anxiétés les plus folles, les illuminant aussitôt de la lumière éclatante à

laquelle nous pouvons accéder si toutefois nous consentons à n'en éluder aucune des peurs ou des lourdeurs qui nous encombrent.
La lumière ne peut vivre que par l'intégration de ces zones d'ombre au plus clair de ce qu'elles masquent encore du Soi en ces parties desquelles il ne tient qu'à nous de nous délester.
Certain cœur, certaine psyché, noyés dans la masse à laquelle l'ombre nous agglutine, sont de réels sillons lumineux à la trace desquels le non-soi déchaîne l'ombre tout à coup plus violente, qui s'allège soudain parce qu'une résonance s'installe à des accents connus, prélude à une tonalité familière qui nous accompagne depuis toujours sans qu'on l'ait entendue, jamais.
Cet instant est important, il est fait de reconnaissance de l'autre, donc de soi.
Mais il n'a rien à voir avec les apparentes étrangetés séduisantes, il est vrai, qu'installe à l'intellect la curiosité d'aller de l'avant par le biais moteur du désir, ainsi émoustillé.
Puissions-nous ne pas manquer ce rendez-vous avec soi qui passe par l'autre, il est d'abord informel et nul ne peut préjuger de ses formes futures, seule l'assise en est, dans sa fragile stabilité, déroutante aux habitudes, faisant fi des conventions, des jeux, elle s'offre, comme un tremplin de créativité à la sculpture mobile de la vie, en toute liberté.
Ces alternances font de chacun une question vivante sans cesse reposée à l'autre.

Ainsi en va-t-il du Soi comme de l'autre ou de nous-même : toujours présent, jamais atteint.
Quelle beauté, quelle intensité, quel puits sans fond peut y être le berceau d'un état créatif ainsi nourri, entretenu, sublimé.
L'énergie psychique en détient les secrets, nous en donne les moyens, qu'avant de pouvoir saisir il nous appartient de ne pas écarter, pour ne pas perdre la racine de la puissance créatrice, cet orgasme de la conscience qu'est toute création.

MURIEL

Paris

Commotion-implosion, c’est ainsi qu’il me faudrait résumer l’effet que m’a fait ta dernière lettre.
« … cet orgasme de la conscience qu’est toute création. »
Là, tu as tout dit.
C’est étrange, une véritable détonation en moi, j’ai toujours vu la création ainsi, sans le formuler comme tu le fais, appliquant toujours l’orgasme à une forme de psychisme érotique, intimement lié aux corps. Nos jeux en sont, pour moi, l’exemple parfait.
Par cette petite phrase, je me rends compte aujourd’hui combien cette vision-là était réductrice, à la fois de l’orgasme, et de ces énergies psychiques que tu évoques, si justes.
C’est donc ça ! Toi tu le vivais ainsi, je ne l’ai même pas remarqué, à l’époque, tant la partie visible cachait à mes yeux l’essentiel.
Par cette petite phrase, la reconnaissance immédiate d’un état familier depuis toujours, inconscient, révélé d’un coup, par ces quelques mots.
J’ai vraiment envie de te voir.

YVAN

Villars/Ollon

Les enfants, en vacances quelques jours, te réclament.
Viens avec Natouche, je peux vous loger dans le chalet, mes parents seront ravis de te revoir. Ils ne te voient plus qu'à la télé.
Au fait, les enfants trouvent que tu ne souris pas beaucoup dans toutes ces interviews !
Je suis de leur avis.
À bientôt.

MURIEL

Paris

Je ne pourrai jamais passer un week-end à Villars avec toi, les enfants, tes parents, Natouche !
Trop d'un coup, tu m'en demandes trop d'un coup.
Notre intimité est si différente de la mienne avec Natouche d'une part, d'autre part j'ai besoin de te voir seule, d'abord.
C'est ridicule, je sais.
J'ai peur que, démystifiée par ton regard intérieur laser, Natouche ne tienne pas le choc. C'est moi probablement qui ne tiendrai pas le choc de vous avoir toutes les deux, plus la famille. Non.
De toute façon, nous partons dans deux jours pour Avoriaz, boulot encore. Vous avez raison, dis-le aux enfants, je ne souris pas. Mais pourquoi le ferais-je, donnez-moi une bonne raison valable.
Je suppose que tu trouves tout cela extrêmement complexe, moi, compliqué. Une fois de plus tu as raison.
À bientôt.

YVAN

sur une carte postale sans enveloppe

Avoriaz

Comment se passent vos vacances ?
Les miennes, bâtardes, loisir - boulot, sont bien trop sophistiquées pour être reposantes.
Natouche s'amuse, c'est déjà ça.
J'aspire à d'autres plaisirs.
Grosses bises à vous 5.

YVAN

Paris

Isolées, des vagues me parviennent de toi.
Multiple, tu te déverses à moi, inépuisable ; c'est la mer, c'est l'océan, c'est la vie, c'est l'amour, que tu sais si bien donner et faire.
Me prendrait-on pour un fou, de te parler ainsi, de te solliciter sans cesse et, en même temps, de vivre Natouche, si complètement ?
Peut-être est-ce pour cela que j'y parviens.
Comment savoir ce que serait une autre vie, sans toi, sans les enfants ?
Es-tu toujours aussi belle ?
As-tu un amant, un mari en vue ? Je veux dire un homme qui compte.
Natouche voudrait que l'on se marie au printemps prochain. J'hésite un peu… je ne me sens pas en état de dire oui ou non.
Qu'est-ce que tu en penses ?
À bientôt.

YVAN

carte postale sous enveloppe

Montreux

Tu vois, le Palace est toujours là !
J'y déjeune en compagnie d'un homme charmant qui me plaît, ne compte que pour jeux et détente, au voyage coquin d'un érotisme toujours vagabond.

Personnellement je n'en pense plus rien, mais si tu ne peux te décider entre oui et non, à Natouche, dis : peut-être, pour une femme cela veut toujours dire oui.

Tendresses.

MURIEL

Paris

Montreux, quelles nuits ! et ces après-midis… tant d'images, de sensations y sont liées…
J'ai revu cette femme, te souviens-tu ? Rencontrée il y a quelques mois, fascinante. Elle l'est vraiment, parce que dans ses yeux, la même expression que celle de ton regard lorsque tu amorces sur un corps, avant de le toucher, ces voyages érotiques qui vont si loin. Même vivacité doublée d'une telle intensité, que seule une vague absence du moment, laisse deviner ce qui se prépare. Au début, quand je ne savais pas encore, j'y trouvais un mystère troublant, ensuite, j'ai su, alors le mystère, encore plus excitant, parce qu'inconnu en son parcours toujours renouvelé, me fascinait un peu plus à chaque fois.
Cette femme a dans les yeux quelque chose d'indéfinissable qui me rappelle ces contours précis que tu sais si bien dessiner à l'imagination.
Nous avons seulement pris un verre.
Je t'embrasse.

YVAN

une petite carte

Genève

T'es-tu assuré que cette femme n'est pas tout simplement myope ?
Je t'adore !

MURIEL

Paris

J’ai déjeuné avec Armelle, c’est son nom.
Au souvenir de ton petit mot, sur cette carte stupide, j’ai débandé.
Effectivement, elle porte peut-être des lentilles.
J’aimerais pourtant que tu la voies. Toi seule serais capable de me l’offrir comme j’aimerais la prendre. À moins de choisir de s’en faire une fête, pour nous deux seulement.
Pourquoi ne viens-tu pas à Paris ?

YVAN

Sur une grande feuille blanche par retour du courrier

Genève

Parce que je n'aime pas les lentilles !

MURIEL

Paris

Toujours impossible d'écrire, plus détendu cependant, probablement grâce à toi, ce fil maintenu qui ne rompt pas.
Tu me fais même rire franchement, j'avais oublié que c'était si agréable.
À propos, je serai à Montreux à la fin du mois, deux, trois jours pour rencontrer un éditeur américain, il est question de traduire mon dernier roman.
J'y serai seul, Natouche travaille.
Je peux compter sur toi ?
C'est une occasion rêvée.
Baisers.

YVAN

Sur une petite carte par retour du courrier

Même rêvée, je ne suis pas une occasion.

MURIEL

Paris

Comment ai-je pu écrire cette phrase grotesque !
Je retrouve chez toi cette extrême vigilance dont tu habitais nos jeux. Jamais un mot déplacé, jamais un geste de trop ou malvenu.
Pardonne-moi, je suis si malhabile à te garder sans te voir, sans te toucher, que j'en ai honte.
Viendras-tu ?

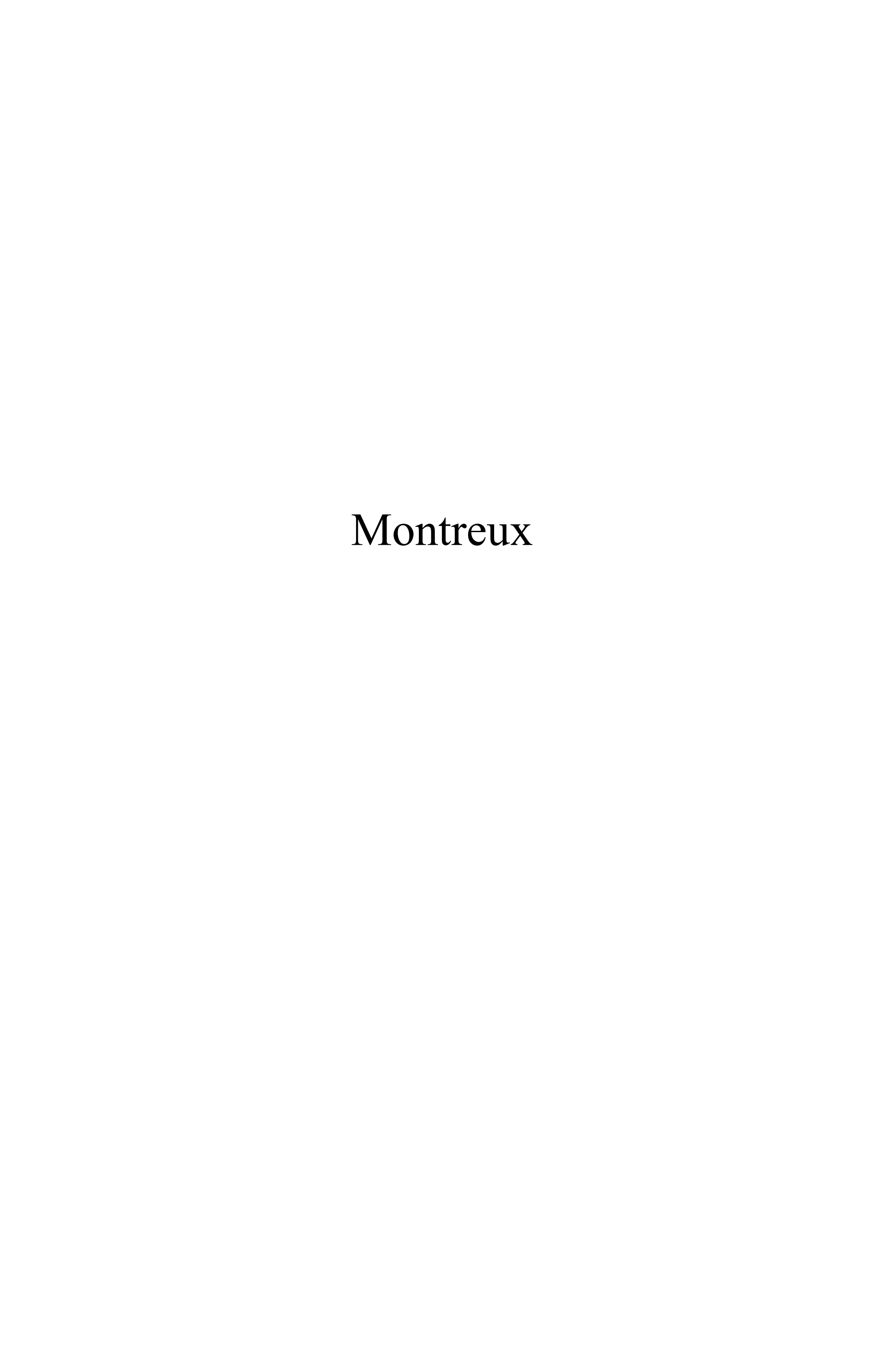
YVAN

Sur une grande feuille blanche, par retour du courrier

Genève

Peut-être.

MURIEL



Montreux

La suite est géante.
Sans balcon, elle donne sur une immense terrasse par des fenêtres faciles à enjamber.
Deux chambres, deux salles de bains, séparées par un salon immense.
Quel tact, pense Muriel, qui vient d'arriver, précédée par le garçon d'étage. Il dépose son sac dans la chambre qu'elle choisit, s'incline sur le pourboire qu'elle lui tend, la laisse à un battement de cœur nouveau qu'elle ausculte, un sourire aux lèvres.
Muriel défait son sac, range ses affaires, en sortant de la salle de bains, il est là, dans l'embrasure de la porte, ouverte sur le salon.
Elle s'arrête sur un long regard, sorte de fil retenu entre eux, dont l'un et l'autre ajustent la prise nouvelle.
Sans un mot elle l'invite du regard. Il avance doucement, c'est Muriel qui ouvre les bras. Ils s'étreignent. Accolade forte, comme deux parties d'un puzzle dont les morceaux égarés retrouvent leur place. Silences.
Se dégageant sans la lâcher, Yvan la tient par les coudes, bras tendus.
– Tu es encore plus belle, murmure-t-il ému, comment cela se peut-il ?

Rieuse elle répond :
– Sais-tu que la solitude est un baume de jouvence ? Bien sûr je parle de la solitude affective, c'est tellement plus simple parfois !
Ils enchaînent, volubiles sur tout, sur rien, sur le plaisir de se revoir, enfin, sur l'éditeur américain, sur les enfants, les vacances, la façon de vivre de Muriel, son prochain roman, le sien qu'il ne parvient pas à écrire.
Vers vingt heures, ils s'aperçoivent qu'ils n'ont pas arrêté. Dans le salon, assis chacun à un coin du canapé, face à face, adossés aux accoudoirs, ils ont dit, questionné, ri, souri, des nostalgies ont mouillé leurs yeux, vite balayées par l'humour de Muriel, le rire d'Yvan en écho. Deux vieux amis, deux complices.
– Je suis vraiment heureuse de pouvoir profiter un peu de nous, neufs, si semblables et si différents, libérés. C'est merveilleux.
Yvan approuve.
– J'ai une de ces faims !
– Tu veux descendre ou dîner ici ?
– Si on descendait faire la fête. Je me change. OK ?
– Moi aussi, à tout de suite.
Ensemble :
– Laisse-moi le temps de prendre une douche.
Éclats de rire.
Sous sa douche, la caresse du gel moussant procure un plaisir immense à Muriel, lavée de toute anticipation ou réminiscence les concernant, l'eau purificatrice achève, le long de son corps, ce nettoyage du passé.

Libre, nouvelle, disponible, elle passe une robe, moulante sur son buste, aérienne pour la jupe à plusieurs épaisseurs de voiles, laissant deviner ses jambes.
Maquillée, parfumée, elle est prête à dévorer le monde entier.
Ils dînent aux chandelles, sur la terrasse. Cuisine nouvelle, fine, légère. Musique de fond, certains couples dansent.
Yvan est trop occupé à traquer des danses différentes dans les yeux de Muriel pour l'inviter à danser, ce qu'elle fait. Elle aime danser, lui pas trop, en revanche il a envie de la tenir dans ses bras.
Slow romantique sur rythme décapant de l'humour de Muriel. Elle caricature si bien l'ambiance et les gens présents, un peu coincés, qu'Yvan ne peut qu'en rire.
Mais il sent son corps si souple contre le sien que de méchantes images l'assaillent dont il laisse le flot couler à ses pensées, envahir son sang. Son cœur bat plus vite. Son sexe en est ému.
– Si nous prenions le dessert ? murmure-t-il.
Son souffle dans l'oreille de Muriel descend directement dans le ventre de celle-ci, saisissant sa gorge au passage. L'intonation était si sexuelle que son corps, affamé tout à coup, la surprend.
Ils prennent donc un dessert.
Muriel le choisit copieux, multiple, sorbets, gâteaux, fruits, sauce…
Gourmande d'Yvan, elle dévore l'énorme assiette bien remplie, posée devant elle.

Yvan se laisse dévorer, guettant chaque bouchée disparaissant entre ses lèvres.
Ses lèvres.
Le sang afflue à son sexe – doucement – il ne bande pas vraiment, la sensation, dont il se délecte, est un avant-goût, qu'il retient ainsi, parlant de choses et d'autres.
Toujours le même effet, elle me fait toujours le même effet. Tout est si facile, si naturel avec elle. Il ne sait si Muriel est dans le même trouble. Elle rit, comme lui, parle de choses et d'autres, ce qui l'excite d'autant plus. Cette incertitude stimule son érection. Il appelle le garçon pour commander un cognac, ce sera une verveine pour Madame. Ce qui calme les battements du sang dans sa verge.
Trouble exquis. Premier rendez-vous. Yvan est étonné de ces sensations face à une femme dont il a partagé la vie durant des années, avec laquelle il a fait deux enfants.
Il n'a jamais connu cela avec sa première femme lorsqu'il la revoyait pour Nadia, leur fille.
Après dîner, ils ont flâné un peu dans Montreux, au bord du lac, retardant d'un commun accord le moment de monter dans leurs chambres.
Dans le salon, le regard d'Yvan, plus intense encore, si c'est possible, se dit Muriel. Beau sous sa crinière de jais qu'il a secoué dans un sourire lorsqu'elle lui a dit bonsoir tout simplement.
Après sa toilette, Muriel s'est glissée, nue, dans l'immense lit, jambes écartées, bras en croix, offerte et sage, pensant un instant à cette jeune femme as-

sise dans le train, à côté d'elle. Un profil de mexicaine, le nez légèrement plat, l'œil oblique, une bouche parfaite. La peau nue dépourvue de maquillage appelait une caresse qu'elle aurait aimé descendre le long de ce cou jusqu'à la naissance de cette gorge, petite et ronde. Une jolie peau, fourreau d'ambre sur les formes à la fois compactes et graciles de cette jeune femme.
Muriel s'efforce de ne pas penser à Yvan à côté, à portée…
Pourquoi ? Elle ne sait pas, comme ça…

Dans son lit Yvan est nu aussi. Sur le dos, il hésite. Aller la rejoindre, attendre qu'elle se décide peut-être ? J'ai quinze ans et demi, se dit-il en souriant. Cette timidité, cette pudeur soudaine de part et d'autre le surprend, il avait pensé cette rencontre si différente, l'orchestrant maintes et maintes fois, jamais ainsi.
Un drap léger le couvre jusqu'à la taille. Elle ne viendra pas, elle serait déjà là. Il n'a presque rien vu d'elle ce soir, ses jambes, devinées, sa taille qu'il a eu envie de ployer tant elle est restée fine. Sa démarche de reine. Ses yeux, mon Dieu ses yeux. Impossible d'en cerner le message, y avait-il une intention ? une réserve ? Il ne sait plus. Se perd dans ce qu'il connaît d'elle, une fois de plus. Pense à Natouche soudain qui l'a appelé avant le dîner. La conjugue avec Muriel, un peu, au présent de ce passé érotique qui le trouble encore.

Sous ses paupières serrées, il imagine Natouche découvrant Muriel qu'elle ne connaît pas encore. Les imagine toutes les deux dans un compartiment de train de nuit, seules, étrangères l'une à l'autre. Elles pourraient se plaire. Elles se plaisent.
La main de Muriel sur le dos qui se cambre accusant la courbe des fesses qu'elle caresse en descendant doucement pour s'immiscer, indiscrète, dans cette ligne secrète qui mène aux lèvres délicates, humides, déjà.
Un fantasme sage, léger comme une bulle, son sexe pourtant soulève le drap qu'il repousse d'un pied ; le prenant à pleines mains il change de décor pour jeter Muriel sur un lit, sur le dos, cuisses béantes, où elle se branle. Natouche pendant ce temps-là lui suce la queue, c'est au rythme de sa bouche qu'il se branle à son tour devant Muriel. La tension est trop forte, il éjacule avant d'avoir pu promener son fantasme plus avant.
Apaisé, il se lève d'un bond pour passer sous la douche. En revenant, il allume une bougie qu'il laisse sur la table. On ne sait jamais, si elle venait, se dit-il.

Muriel est sage, le sommeil cependant la fuit. Elle se tourne, se retourne, le corps brûlant, exigeant, ne veut pas s'y laisser aller, à ce corps. Soudain, sa décision est prise, elle se lève, traverse le salon et pousse la porte entrouverte de la chambre d'Yvan. Une bougie ! Il m'attend !

Yvan ne dort pas. La voyant apparaître sans un bruit, il feint le sommeil. Délices assurés, il ne fait pas un mouvement, tente de régler sa respiration sur un rythme serein. Dur, dur !
Muriel le regarde un instant, soulève, tout doux, le drap, le replie au pied du lit. Comme un chat, elle s'allonge, le visage au niveau du sexe tranquille d'Yvan. Puis posant la tête sur sa cuisse, elle en prend le bout dans sa bouche, comme une friandise. Sans rien faire d'abord, elle le garde simplement ainsi. Puis sa langue tourne autour calmement pour ensuite aspirer la verge, la tétant sans se presser, fermement. Le tout avec des pauses troublantes de volupté.
C'est ainsi qu'Yvan bande à nouveau rapidement. Muriel est au comble de l'excitation elle adore sentir la verge grossir ainsi peu à peu dans sa bouche. Yvan n'a pas bougé. Muriel se relève, tenant fermement le sexe très dur bien droit pour venir s'empaler dessus. Mais très rapidement Yvan qui a saisi ses hanches, la fait basculer sur le côté. Il la baise maintenant, changeant de rythme, lentement, pour accélérer les va-et-vient, les interrompre, ou l'ouvrir plus encore dans un mouvement circulaire profond.
Pour la première fois, ils font l'amour, hors fantasmes, dans la joie de son corps sur le sien, sur fond de soupirs et de râles, de mots d'amour et d'émerveillement. Plus rien n'existe qu'elle dans cette lumière feutrée qui maquille sa peau superbement.
Plus rien n'existe pour elle que la puissance d'Yvan, sa tendresse, sa prévenance, attentif à son plaisir, at-

tentive au sien, les gestes s’harmonisent, se fondent, se suivent sans jamais interrompre cette tension lancinante, aiguë ou tranquille selon des rythmes qu’ils accordent ensemble.
Jusqu’à ce qu’ils jouissent, ensemble et si longtemps, que la pente redescendue, ensemble, n’est que souffle posé sur calme retrouvé.
Blottie sur son épaule, elle s’endort. Yvan lui caresse les cheveux, une boucle enroulée sur ses doigts, il s’endort enfin.
Muriel a disparu quand Yvan se réveille. Il est neuf heures, il la retrouve fraîche et prête dans le salon. Le petit déjeuner est là, elle l’a commencé, affamée, sans lui.
L’air grave elle énonce le programme de la journée, assise :
– Tu as rendez-vous à onze heures avec ce ricain, tu déjeunes avec lui. Moi, pendant ce temps je vois un couple d’amis avec lequel je déjeune. Vers seize heures, dix-sept heures on peut se retrouver, si tu le souhaites.
Puis d’un bond elle se lève, lui saute au coup en riant, enchaîne :
– Heureuse, heureuse, heureuse, je suis très heureuse de te voir, de toi, de ton corps, que tu me fasses l’amour, qu’on soit seuls ici, qu’on se quitte demain, de te revoir peut-être, je ne sais quand. **JE SUIS BIEN**, scande-t-elle avant de se laisser tomber sur un fauteuil devant le plateau, de prendre sa tasse, d’en vider la moitié, sous l’œil ébahi et ravi d’Yvan qui éclate de rire.

– Ouf ! fait-elle, et toi ?
– Moi ? Impatient de te retrouver à seize heures. Mais j’espérais te présenter à cet éditeur, tu ne veux pas venir ?
– Non, je ne crois pas que ce soit souhaitable. Tu risques une scène avec Natouche, si elle l’apprend et moi je suis très mauvaise dans le rôle de l’ex-épouse, à moins que ce ne soit au lit, ce qui, franchement, ne serait pas très raisonnable.
Yvan rit, Muriel est débordante d’énergie, il la retrouve si gaie, si libre, si elle !

Paris

Ébloui par notre séjour à Montreux.
Déjà envie de te revoir.
Pourquoi ne pas venir avec les enfants le week-end prochain ? Je m'arrangerai.

YVAN

Genève

Satisfaite par nos retrouvailles, parce qu'elles se situaient hors du temps, de notre quotidien, ailleurs.
Éblouie par cette ponctuation qu'elles ont mise dans ma vie.
Toute ponctuation crée un rythme, pas une habitude.
Tout rythme installe des cycles qui peuvent être très longs.
Toute la beauté du cycle se résume aux débuts qu'il installe.
Après cet enchantement, la parenthèse se referme ; ajoutons-y, ensemble quelques points de suspension…
Je donnerai aux enfants du chocolat pour Natouche.
Baisers.

MURIEL

Paris

Je ne sais pas si c'est toi, moi, nous ? J'ai recommencé à écrire. Natouche croit que c'est grâce à elle. Baisers. À quand ?

YVAN

Genève

Surtout ne va pas te faire des idées aussi sottes que grenues, je n'ai rien à voir là-dedans. Tu t'étais bloqué, tu t'es débloqué.
C'est la vie.
Elle est belle non ?
Au fond, peut-être Natouche a-t-elle raison ?

MURIEL

« Chaque vie est un monstre à plusieurs thèmes.
Chaque thème est prétexte à plusieurs êtres.
Chaque être engage un projet.
Chaque projet une entreprise qu'il est difficile d'oser à chaque fois que, pour une fois, elle est proposée, entrevue.
Chaque abandon est une forme d'échec, chacun s'en dépouille pour de bonnes raisons, impasses d'une autre voie choisie, on ne sait trop pourquoi.
Chaque destin est une carte dont chaque sens interdit, chaque rue évitée, contournée, chaque place trop vite passée, sont des opportunités à aller ailleurs, plus loin, vers lesquelles on cherche parfois à revenir.
À l'inverse chaque arrêt, chaque panne en chemin, chaque flânerie ou précipitation ne représentent pas forcément des choix précis, peut-être tout simplement des accidents dont la psyché est le terrain favorable.
Si les véhicules empruntés n'ont pas toute la fiabilité voulue, les mouvements, des tournants aux lignes droites qu'ils suivent, sont parfois imposés par d'autres chauffeurs qui, le temps d'une déviation de nos propres fantasmes, rêves, impératifs, logiques, nous détournent, en aveuglements passagers dus à

leurs lumières trop vives, pour profiter, le temps d'un danger, de l'absence de réflexe, soudain, incompréhensible, qui se loge où nous nous perdons.
Chaque destin, quelle qu'en soit la durée, est une route longue, des arrêts brusques en cassent nos espoirs les plus forts, des courses folles nous précipitent hors de nous-mêmes où nous avons plaisir, parfois, à nous évader en l'autre, ce pilleur de chances, pirate de la vie, s'accrochant à une autre, dans l'opportunité d'un moment à récupérer.
Ces moments vont de l'heure à quelques mois, années, ils dépendent de notre capacité à résister ou pas à ces séductions, à ces mirages dont l'enfer est proche du paradis.
Dans chaque vie, une part du destin nous incombe totalement, il est souvent trop tard pour y remédier, il est toujours trop tôt pour s'y décider.
Dans chaque vie la part de malentendu est fonction d'une hyperbole que le cœur ne suit pas, à laquelle le corps sombre, entraîné au terrain vague d'une psyché handicapée dont la direction, devenue folle, échappe à un volant tournant à vide.
Le malentendu se répétant, ses brouillards, c'est clair, peuvent se dissiper. Il faut cependant accepter de les traverser pour ne pas éluder cette part d'ombre obscurcie par les autres, appartenant à chacun.
Le malentendu, en fait, est la rencontre de cette partie voilée de chaque être avec une autre, séduisante dans sa différence, à laquelle chacun dessine l'esquisse maladroite de la part inconnue de lui-même, à laquelle nous aspirons tous… »

Dans sa solitude retrouvée, chérie, Muriel se dit qu'effectivement la vie est belle, comme une aventure, une épopée, une tranchée parfois creusée, difficile de s'en sortir, fascinante. Le ciel toujours présent en est le toit divers, changeant.
Émerveillée, Muriel jette un œil rapide sur son passé, elle n'y voit qu'hier, Montreux, les enfants aujourd'hui, impossible de remonter plus loin.
– Le présent efface le tracé d'hier, se dit-elle, à ce plan d'une ville, symbole de destin, dont chaque voie, de l'impasse à l'avenue, prend les couleurs des pas que nous y faisons.
Ses empreintes légères ont aujourd'hui les nuances pâles d'hier dans ce jaillissement prolifique qu'elle accompagne d'elle-même, en le précédant parfois.
Un destin là, bien au frais, prêt à devenir.

Yvan, lui, a recommencé à écrire. Quittant Paris, le tourbillon d'un environnement peu propice à l'inspiration, il s'est réfugié à la campagne, où son ami Guy a mis sa maison à sa disposition.
Pour lui le rythme d'un quotidien ascétique va de pair avec le déversement orgiaque d'une imagination en plein rendement.
Déployé comme un étendard au souffle capiteux de l'imaginaire en liberté, Yvan se coule à une discipline qui permet tous les débordements, tous les imprévus.
Écrivant aussi bien dans la journée qu'en pleine nuit, s'aérant, se promenant, il s'impose un rythme dans lequel la créativité installe souplement son mouvement, fluide par essence.
Ce rythme particulier, imprévisible, lui colle au corps et à l'âme, il en est dépendant, lui devient docile, sans y penser sans effort, parce que c'est la priorité, sorte de loi naturelle à laquelle il se plie avec un plaisir si fort que le corps, dans sa solitude, en oublie des besoins, prédominants en d'autres temps, des envies, obsessionnelles en d'autres lieux.
Yvan, plongé dans un travail qu'aucun autre n'égale ; peut-on appeler cela un travail, se demande-t-il. Ou alors il faut se dire, à l'inverse, que tout travail entrepris par chacun mériterait cette joie profonde, cette

plénitude qui se trouve, pense-t-il, dans toute expression créative lorsqu'elle s'impose.
Il ne pense à Natouche que ponctuellement, lorsqu'elle l'appelle. En revanche Muriel est latente, proche. Quand il écrit elle est le pointillé, la virgule, la page blanche ou remplie. Dans ses promenades il la retrouve, intense tel un parfum subtil qui sent par effluves, ou échappe dans la persistance familière d'une odeur que l'habitude estompe.
Yvan écrit et se sent bien dans cette constante pression, sorte de retour répétitif ou de rendez-vous se prolongeant, de tension, brûlante parfois.
Donner ce que l'on n'a pas encore dans l'élan de ce que l'on devient au sein de ce qu'il advient, est une jouissance profonde d'où l'excitation, ainsi stimulée, ne reste jamais sur une faim, sans être non plus rassasiée.

Muriel pense que le couple devient parfois une verrue du quotidien qui ne résiste pas aux exfoliances abrasives de la vie à deux.
Réflexion livrée à un amant comme quelques mots sur une carte postale envoyée d'un pays où il fait bon ne pas être dérangée.
Est-elle contre le couple ? Non bien sûr, le mariage, oui, peut-être, pas foncièrement, chacun y a ses codes, des avantages, des inconvénients, des bonheurs, des incapacités, que sais-je. J'ai horreur, dit-elle, de généraliser, d'appliquer aux hommes ou aux femmes, ce que vit l'une ou l'un d'entre eux. Je trouve stupide les statistiques, analyses, références tentant à traiter les uns et les autres comme un troupeau que l'on re-

cense. Il y a de tout, il y a même des cas exemplaires de longévité, d'amour, de réussite. Qu'ont-ils vécu pour devenir cet exemple remarquable ? Quels enfers, quels tunnels ont-ils traversés ? Il faut croire que les bonheurs ou bien l'amour furent les plus forts. Espérons que cela ne soit pas l'habitude ou pire encore les habitudes.

Après cette discussion Muriel n'a plus envie du tout de cet interlocuteur. Qu'importent les façons d'être pourvu que l'on soit.

A-t-on jamais vu une analyse excitante ? Pour Muriel seul l'informel du devenir, toujours en partance, permet l'inédit.

Dans la découverte de ces innovations, coulent librement ces flots d'horreurs et de doutes, de joies et d'espoirs, de nos cascades les plus belles. Au terme de ces bouillonnements arrive toujours le lit frais d'une rivière, eau courante, encore, calme trajet horizontal, cette fois, du mouvement ininterrompu, seul digne de toute notre attention.

De moi-même, en moi-même, par moi-même ; Muriel sait qu'en n'interrompant pas ces turbulences-là, non plus que celles d'Yvan, elle a permis à la vie d'installer autrement le cours de ces évènements qu'Yvan et elle vivent aujourd'hui avec les autres, ensemble, tous les deux.

C'est le courant clairement consenti de ces choses obscures de l'invisible, qu'il est important, après tout, de suivre jusqu'au bout de nous-mêmes. Lui, moi, tous ceux qui aiment vraiment la vie et sont donc capables d'aimer.

Paris

De retour à Paris pour un rendez-vous barbant mais important, je repartirai le plus vite possible pour Moret-sur-Loing près de Fontainebleau. Pourquoi ne pas m'y rejoindre. Juste quelques jours. Un monceau de choses à te dire, une foule de silences à partager. Des promenades superbes comme tu les aimes. La forêt, la rivière.
Les enfants même pourraient nous rejoindre pour le week-end.
Tu me manques.

YVAN

Genève

Menteur ! Entre ton roman et ton environnement, tu es parfaitement comblé. Quand je te manquerai vraiment un peu plus, on verra. Pour l'instant, j'ai un projet pour le Canada, je partirai peut-être le mois prochain. Une émission littéraire pour Radio-Canada, une idée qu'ils veulent réaliser – T.V. Je suis en train de l'écrire.

Si tu es sage, si je te manque un peu plus, si cela t’intéresse je te montrerai l’émission-pilote, à mon retour.
Baisers.

MURIEL

Montréal

Un mois déjà que je suis ici. J'adore ce pays, les gens, chaleureux. Finalement c'est plus long que prévu, ils veulent réaliser une série d'émissions – il est question de six – avec moi, ce qui n'était pas prévu. Bien sûr elles seront enregistrées mais la première se fera en direct.
Mon séjour se prolonge donc.
Je sais que tu t'occupes beaucoup des enfants que tu vois souvent. Je t'en remercie. Ils sont très heureux.
Je suis dans un appartement adorable, très lumineux, meublé comme en été avec du pin chaud et clair. Il fait moins dix dehors, sec, agréable.
Très entourée par des gens très créatifs, longues soirées passées à refaire le monde comme on ne sait plus le refaire en France. Ici tout est mobile, comme j'aime, c'est un état de disponibilité constant, agréable. Ils sont très ouverts, curieux de tout. J'ai l'impression d'avoir dix-huit ans et de dévorer la vie. Malgré ou à cause de ces étendues immenses, les hommes, les femmes ont des dimensions intérieures humaines à portée de cœur, sous bannière de tolérance.

Les bons sentiments ne font pas recette, c'est la créativité qui prévaut même dans les relations intimes.
Je me plais beaucoup ici. C'est stimulant.
Je ne sais pas encore quand je rentrerai.

MURIEL

Moret/Loing

Ton enthousiasme m’attriste. Et si tu décidais de ne pas rentrer ? Soudain le monde s’écroule parce que mon univers, notre univers s’en échappe, m’échappe.
J’ai mal de t’imaginer si loin, surtout si tu y restes. Et j’ai bien l’impression qu’il s’agit d’au moins trois mois d’après ce que tu laisses entendre.
Perturbé, je n’ai fait aujourd’hui que me balader. Mon roman avance bien. Je n’en suis pas encore content, le serai-je jamais.
L’impression de perdre pied par moments s’accentue douloureusement quand je pense à toi. Comme tu fais partie de mes pensées même quand je ne pense pas précisément à nous, c’est peu encourageant.
Il ne manquerait plus que tu rencontres un Canadien ! Je n’ose pas y penser.
Même Natouche n’arrive pas à me distraire de tout cela, elle a pourtant voulu fêter la Toussaint en faisant une fête brésilienne, ce qui a beaucoup amusé les enfants. J’ai trouvé ça déprimant, j’avais l’impression d’enterrer quelque chose qui ressemblerait à une vie future de mari absent.
À quand ?

YVAN

Québec

Ta lettre est truffée de bêtises.
J'ai rencontré des tonnes de Canadiens superbes et charmants. Certains ont adoré mes jeux. L'érotisme par moins dix sous une couette est une des choses les plus exquises de ce pays.
Québec est une petite ville historique, jolie, le quartier résidentiel est d'un calme serein. La maison dans laquelle je vis depuis deux semaines avec l'équipe de T.V. est superbe. Froid dehors, bien chauffée à l'intérieur, je passe mon temps, comme tout le monde ici, à m'habiller et à me déshabiller, à me chausser et à me déchausser. C'est marrant, un peu pénible au début, ce n'est plus qu'une habitude ensuite.
Notre univers ne dépend que de nous, pas du lieu. L'éloignement n'en change que l'aspect formel. Je ne vois vraiment pas la différence lorsque je suis à Genève. Nous ne nous voyons pas plus quand je suis en Europe. C'est dans ta tête tout ça !
Natouche ne manque pas d'humour par moments.
Est-ce de l'humour ?
À quand ? À jamais voyons, je croyais que tu avais remarqué l'intemporalité de notre post-mariage.

Au fait, quand vous mariez-vous ?
Tu sais sans doute que notre divorce est maintenant prononcé. Natouche le sait-elle ?
Je t’adore !

MURIEL

Moret/Loing

Entre Natouche et toi, je ne suis vraiment pas gâté. Pour des raisons différentes, vous me pompez l'air toutes les deux !
Je suis injuste bien sûr.
Peux-tu abandonner ce ton ironique qui amplifie une absence réductrice de complicité ?
J'ai l'impression que tu te moques.
Au fond ça m'énerve que tu sois si bien.
Dans ta solitude à Genève c'est différent.
Agacé par tout ça, j'ai des envies de meurtre qui tuent en moi calme et inspiration.
La solitude alors me pèse et je n'ai pas envie non plus de rentrer à Paris.
Tu as raison je dis des bêtises.
Au moins, parle-moi de tes jeux. Peuvent-ils depuis si loin être encore ou devenir les nôtres ?
Tu me manques.

YVAN

Montréal

À mon avis il t'en faut une troisième. J'en connais des tas ici qui feraient l'affaire.
Tu n'es qu'un enfant gâté ; tourmenté, anxieux et Ô surprise, jaloux. N'oublie pas que je suis ton ex.
Il est vrai que tu es jaloux de mon bien-être. Manque de bol comme diraient nos enfants, je suis vraiment très bien ici, je me demande si je ne vais pas y passer Noël, ce doit être féérique. À ce moment-là je ferai venir les enfants s'ils le souhaitent. Pourquoi ne pas les accompagner, avec Natouche ?
Nous pourrions sélectionner une troisième esclave ensemble ? Quoique les mentalités d'esclave ne courent pas les rues du Québec !

J'aimerais te communiquer ma joie, mon bonheur.
Mission impossible !?

MURIEL

Nantucket

Pas de réponse, ou peut-être ta lettre a-t-elle croisé mon départ pour Boston.
Une surprise, trois jours libres que je suis venue passer dans cette île superbe.
Double surprise, j'ai cueilli Nadia à son université pour l'emmener dans ce petit paradis froid et désert à cette époque-ci. Deux de ses amis, dont sa meilleure amie, ici, nous ont rejoints.
Équipée cinglante sur des plages vides, le vent ne nous épargne pas, c'est divin.
Une auberge charmante, la seule ouverte toute l'année, petites chambres surchauffées. Dîners aux chandelles.
Il y a des douceurs acidulées, comme les mets chinois sweet and sour, que je regrette que tu ne puisses goûter.
Je suis sûre que tu en serais requinqué.
Ton imagination fera peut-être le trajet.
Baisers volés.

MURIEL

Paris

Tu me rends fou.
Tu m'énerves.
Je me demande depuis toutes ces années si les vacances avec Nadia dont tu m'as fait jouir maintes fois ne sont pas vengeance nacrée aux chatoiements du désir, si tout cela est vrai, et si ça l'est, alors j'imagine Nantucket. Si c'était un rêve je me dis encore que ces fantasmes-là pourraient bien devenir réalités…
Je suis jaloux et j'aime passionnément cette incertitude excitante que tu sais si bien entretenir, dans un lit à des milliers de kilomètres.
Comment va Nadia ? Je l'appellerai dès son retour à Vassar.
Quand rentres-tu ?
Les pensées qui voyagent entre nous, je les brise sur le corps de Natouche qui a l'air d'apprécier.
Elle ne sait rien jamais de ces bonheurs qu'elle te doit.
Aucune envie de la promener dans notre univers que tu occupes pleinement.
Mes baisers pour toi, cependant, ne sont pas volés.
Tu m'excites.

YVAN

Montréal

Le direct s'est très bien passé.
Travail terminé, je rentre dans deux semaines, le temps de profiter de la douceur d'une peau canadienne qui vaut le détour.

Le papillon de la chrysalide épopée québécoise va donc mourir, j'en laisserai ici des nuages de couleurs poudrées aux arabesques de ses ailes immobiles pour m'envoler vers d'autres cieux, seule à nouveau, esquisser d'autres commencements qui en seront, dorénavant, marqués.

Trace légère, je serai bientôt dans le sillage écumant de notre traversée de la vie, tel un embrun piquant que je lècherai sur ta peau retrouvée.

À bientôt.

MURIEL

Un mot attend Muriel à son retour.

Paris

Ta valise est pleine de souvenirs, que j'ai envie de défaire avec toi.
Montreux ?

YVAN

Télégramme

GENÈVE

VALISE RESTE PLEINE – STOP
PARS DIRECT MONTREUX – STOP
JE DORS – STOP
RÉVEIL CÂLIN SOUHAITÉ – STOP

MURIEL

C’est ainsi qu’Yvan, prétextant un rendez-vous d’affaires, a pris le premier avion pour Genève. À Montreux, Muriel dort dans la chambre de la même suite. Yvan s’est glissé auprès d’elle, l’a enlacée, d’un œil elle a souri, s’est blottie contre lui en murmurant.
– Tu fais de moi ce que tu veux, je suis extrêmement comateuse, j’adore ça aussi.
Il lui a fait l’amour en demi-teinte, avec un empressement, une recherche aiguë, extrême, d’autres gémissements, d’autres sensations, qu’il a trouvées dans sa passivité accueillante.
Muriel, entre deux fuseaux horaires encore, pas tout à fait revenue, présente à un espace décalé que son corps habite au présent des mains, du membre d’Yvan, enveloppée, ivre. Yvan sculpte les positions, faisant saillir un sein ou creusant le ventre, renversant sa tête, visage offert, plaquant ses hanches fermement sur le lit, la soulevant, la retournant, serrant sa taille.
Longue jouissance.
Désirs neufs, plaisirs assortis.
Ces deux jours-là seront encore plus fous qu’ils n’auraient pu l’imaginer.
La merveille en fut une extase globale, partagée par le plaisir des yeux.

C’était la première fois qu’ils se retrouvaient après le jugement de leur divorce.
C’est ainsi qu’ils le fêtèrent d’un commun accord de corps, torts réciproques. Joies confondues.

Paris

Si vite de retour, je t'attends déjà.
Merci.

YVAN

Genève

J'aimerais te faire partager l'extrême volupté qu'il y a à ne rien attendre, ni personne.

Et puis arrête de me remercier, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, le plaisir était partagé.

MURIEL

Plusieurs mois ont passé durant lesquels Muriel n'a pas donné signe de vie. Yvan en avait des nouvelles par les enfants qui la disaient aller très bien.
Lettres sans réponse.
Téléphone filtreur sur répondeur.
Le roman se portait ; ni bien, ni mal, il avançait, cahin-caha.
Mars déjà et Natouche, qui voulait se marier en juin, avait commencé des préparatifs auxquels il ne participait pas, distrait par le silence de Muriel, pas vraiment concerné par un mariage, hésitant sur ce roman qu'après le dernier il trouvait fabriqué, dépourvu du souffle qui en animait le tout début.
Anxieux à nouveau, incertain comme toujours, faisant bonne figure, prétextant – ça lui arrivait – une grande fatigue le soir pour ne pas remplir ce devoir qu'il trouvait trop conjugal avant l'heure. Jaloux de Natouche qui ne trouvait que ce moyen de mobiliser son attention pour récupérer des miettes de cet homme qu'elle voulait, qu'elle aimait.
Furieux d'être bêtement jaloux, bref Yvan n'était pas vraiment à la fête et angoissait devant celle qui se préparait pour juin.

Muriel, isolée en ermite, préparait un livret sur l'éducation, version révolutionnaire d'une postmodernité en question.
Entre Genève, Villars/Ollon et Marrakech où elle fit deux séjours d'une semaine, parcourant sa planète intérieure en solitaire, elle avait oublié Yvan et ses angoisses, ses amis et leurs questions, un ou deux amants et leurs exigences, ses parents et leur incompréhension, ne gardant présents à son désert choisi que ses enfants, totalement.
Yvan ignore ce week-end à Marrakech où ils l'ont rejointe. D'un accord tacite, sans leur demander, les enfants ont compris qu'elle avait besoin de ce secret.
Accomplir l'imprévisible du devenir est une tâche en soi, qui de l'écriture à l'éducation de ses enfants, demande solitude et ouverture à d'autres pays, univers, civilisations. Muriel aime aller et venir, à chaque départ la vie lui invente ce qu'au retour elle découvre d'elle-même et de son entourage, dans ce mouvement qu'elle affectionne et provoque, dès qu'elle sent en elle se figer quelques pensées ou idées.
En partant, elle casse, ailleurs elle continue ce qu'au retour elle découvre. Son rythme est une courbe sans fin dont le centre se cherche constamment. Princi-

pale destination : le présent. À chaque pas un peu moins hésitant, elle jette la béquille que lui tend le passé, n'envisageant que moyens adaptés au passage imminent que cela implique.
C'est ainsi qu'ermite de toujours, elle échappe à jamais, dans ce balancement harmonieux dont les centres d'elle-même la rejoignent, sur ces courbes que lui renouvellent ses armes déposées depuis longtemps aux victoires de ses échecs dont elle renaît.
Victime de rien ni de personne, les tracas qui l'effleurent viennent beaucoup des proches, c'est pourquoi elle s'en est éloignée, fidèle à l'harmonie qu'elle leur préfère.

Paris

Cesse de faire l'enfant, Muriel, je t'en prie réponds-moi, qui ou quoi occupe ainsi ton silence et pourquoi ?
J'ai tant envie de te voir. Faudra-t-il attendre juin et le mariage, puisque les enfants ne veulent pas venir sans toi ? Il faudra donc que tu y assistes. Te l'ont-ils dit ?
Donne un signe, même une page blanche.
Baisers.

YVAN

Muriel a envoyé de Genève une page blanche. Yvan l'a remplie avant de la lui renvoyer.

Paris

Devrais-je passer le reste de ma vie à essayer de comprendre ton imprévisibilité ?
Puis-je venir te voir ? Aller et retour dans la journée.

YVAN

Genève

1. Il n’y a rien à comprendre : je suis bien et ai une furieuse propension à le rester.
2. Non, pas maintenant.
3. Les enfants m’ont parlé du mariage, je viendrai avec eux.
4. Quand vas-tu, juste un peu, me lâcher les baskets ?

Je t’adore.

MURIEL

Yvan rage, frustré, il tempête, c'est Natouche qui en fait les frais, croyant que le mariage prochain en est la cause, Yvan ne dément pas une pensée aussi stupide. Ce mariage est un accident de parcours exempt de réel impact intérieur. Un mauvais moment à passer sans plus, qui ne changera rien à sa vie actuelle mais semble faire une différence énorme pour Natouche. Il y consent par facilité ou est-ce là une certaine lâcheté, probablement les deux, se dit-il, excédé par lui-même et donc par la terre entière.

Clémentine, la fille de Muriel, a insisté pour qu'elle choisisse sa robe chez un grand couturier. Je veux Maman que tu sois la plus belle. Muriel a résisté jusqu'à un certain point de non-retour où le conflit s'installe, ce dont elle a horreur.
Mi-amusée, mi-agacée, elle a décidé Ungaro. Clémentine est heureuse, il lui en faut peu.

Période d'effervescence, les enfants ont le goût et le sens de la fête, l'agitation est à son comble en ce mois de mai. Muriel entend parler de Natouche et du mariage sans arrêt. Cela la fait sourire, rire parfois. La future femme d'Yvan donne beaucoup d'importance à ses enfants, Muriel en est heureuse. Nadia a

décidé de ne pas venir, elle déteste sa future belle-mère, ne veut entendre parler ni d'elle, ni de fête.
– C'est idiot se dit Muriel, elle ne la connaît même pas, c'est pour ça peut-être !
Tout ce petit monde s'agite tandis que depuis son désert tranquille, Muriel, œil et oreille attentifs aux enfants, se trouve et se rencontre, de randonnée en chevauchée, accompagnée parfois le temps d'une soirée, parce qu'un voyage immobile s'organise au creux d'un lit qu'elle ouvre à un ou deux amants – toujours les mêmes – si divers à son imagination.
Muriel, il est vrai, travaille beaucoup. Une série de télévision, deux préfaces, un projet de scénario.
La parenthèse de Montréal est refermée. Seuls en demeurent la joie, la chaleur des rencontres, les picotements du froid, des yeux vivants, rieurs, le tout, mêlé d'un certain parfum, s'impose à Muriel, impromptu, dans Genève qui soudain se voile de transparente nostalgie.

Yvan, au comble de l'agacement, saupoudre son temps perdu d'épices inutiles. Résultat son adrénaline monte ainsi que ses humeurs. Il a revu cette femme fascinante mais ne trouve pas avec elle ce qu'il veut de Muriel.
Partagé entre le désir de fuir et le besoin que l'on s'occupe de lui, il trouve avec Armelle une solution bâtarde ne le satisfaisant que très imparfaitement.

Moret/Loing

Natouche débordée est restée à Paris.
Je suis à Moret avec Armelle.
Je pense à toi. Je lui ai parlé de toi, elle a maintenant très envie de te connaître.
Un avant-goût de tes jeux auxquels je l'ai plongée, pour la première fois ; murmures et chuchotements de ce que tu lui faisais…
En la baisant, c'est à toi que je faisais l'amour et je l'ai fait participer à ce délire, seul moteur de mon désir. Elle a plus qu'apprécié.
Elle s'en souviendra !
Et toi ?

YVAN

Genève

N'importe quoi ! À quelques jours de ton mariage !
Emmener Armelle à Moret !
Es-tu vraiment si mal que ça ?

Loin de moi toute idée de morale, mais les jeux sont si captivants avec la personne aimée. Où places-tu Natouche dans tout ce fatras ?
En es-tu arrivé à ce point de ne tenter l'érotisme que pour l'érotisme ? Il y a dix ans, je comprends, mais aujourd'hui ? Et Natouche ?
Pourquoi l'épouses-tu ?

MURIEL

Paris

Tu as raison, à part quelques heures de cul, j'ai passé un week-end de merde !
Pardonne-moi, cette grossièreté me soulage.

Je ne sais pas pourquoi je me marie. Je suppose que je me suis piégé moi-même. Y faire face est donc encore plus difficile.

La joie des enfants qui adorent Natouche me bouleverse, je me sens coupable, l'impression de devoir continuer coûte que coûte à maintenir l'illusion, parce que pour eux c'est une réalité, ils ne comprendraient pas.
Nadia, elle au moins, a peut-être compris ?

Les dés sont jetés, j'aurai l'occasion de te voir, c'est déjà çà.
Je t'aime profondément.

VICHTOU

Genève

Lettre touchante où tu m'apparais à la fois très lucide et totalement dans le brouillard.

Tu t'es piégé tout seul, c'est vrai, mais n'enchaîne surtout pas sur les enfants qui ne sont qu'un prétexte de plus à ta lâcheté, à ton incapacité à faire face.

Quant à Nadia, elle n'a rien compris du tout, elle en veut à cette femme qui lui prend son père. Point. C'est son problème, il n'a rien à voir avec les tiens.

Moi aussi je t'aime profondément et tout cela me navre vraiment.
J'aimerais tant pour nos enfants un papa heureux.
As-tu remarqué nos progrès ?
« Je t'aime » suivi d'un adverbe, ça change tout !

MURIEL

De plus en plus Muriel agit.
Son impression de plus en plus nette que la pensée ne précède jamais l'acte. Comme si l'acte était déjà là, posé à l'intérieur, son expression directe suppose donc une unité de corps et d'esprit.
En amour aussi, du moins dans l'acte sexuel, elle s'éloigne insensiblement de ces jeux dont les fantasmes – ces inventions mentales qui font naître les gestes – étaient la trame sur laquelle elle tissait, tirant chaque fil, en choisissant la nuance, l'harmonisant… tout cela s'estompe.
Muriel est devenue le fantasme, ses approches toujours subtiles n'en sont pas moins directes. Le rituel existe, les bougies, le décor et les choix, cependant l'acte en lui-même est une succession de petites actions dont la continuité la pose, elle – mystère du silence retrouvé – telle une odalisque inaccessible dont la promiscuité force l'intimité pour mieux en cerner les secrets. Muriel comprend d'autant mieux Yvan, il semble stagner dans un passé qu'il s'efforce de retrouver sans cesse au fil des femmes. Impossible. C'est à nous de bouger, se dit Muriel.
Bien que le comprenant, elle sait que rien n'arrête ce mouvement de la vie, pas même la pensée. Lorsque

cette dernière tente ces arrêts sur images, l'angoisse est proche, l'anxiété déboule, la déprime guette.
Muriel est triste pour Yvan. Trop de choses entre eux pour le voir ainsi s'essouffler à retenir l'insaisissable sans oser lui laisser un espace, une chance de révéler l'inattendu, la surprise, le changement.
Plus Muriel agit, plus sa solitude passe, aux yeux des autres, pour de l'inaction.
Il est vrai que dans toute action – et ses activités sont nombreuses – Muriel expérimente une forme d'immobilité intérieure, sorte d'équilibre miracle ne tenant qu'à un fil qu'elle ne cesse de parcourir.
Ce fil souple ne lui appartient pas, seule, elle en détermine la direction de ses trajets, symboles de l'interdépendance ambiante inévitable que toute réelle liberté ne peut ignorer.

Natouche, déshabillée par sa robe – blanche tout de même – se distribue largement – souriante, heureuse, épanouie – aux médias – journalistes, photographes, cameramen confondus – qui sont de la fête.
Yvan, plus distant, coopère.
Les enfants s'amusent.
Muriel observe, retrouve les uns, perdus de vue depuis son départ pour Genève, en découvre d'autres, drôles ou sympathiques. Guy a rompu avec sa dernière belle pour cause de mariage bien évité, semble-t-il. Ils en plaisantent ensemble.
Charmeur, toujours, il tente une approche plus sexuelle, disons-le ! Arrêté d'entrée par Muriel. Rires, restons amis, c'est mieux ainsi. Commun accord, pour aujourd'hui, qui sait ce que demain sera ? C'est à peu près ce que résume Guy dans ses yeux pétillants.
La mairie de ce petit village de Provence était tout étonnée d'accueillir en ses murs une assistance si inhabituelle. Le maire, accent savoureux, a donné sa bénédiction, aucun prêtre n'aurait fait mieux !
Natouche est émue, premières noces.
Yvan qui, lui, récidive, se demande s'il n'a pas simplement loupé une marche ou trébuché bêtement.

Muriel, seule parmi les invités, constate qu’ils ne jouent pas dans le même film.
– Chacun son truc, pense-t-elle, et le maire pour tous.
Yvan cherche son regard. Elle ne l’évite pas. Ils se sourient, sur la même longueur d’onde.
Plus tard, au cours de la soirée, Yvan lui a donné un télégramme, reçu le matin même. Regarde ça, a-t-il dit, mi-figue, mi-raisin. Muriel a lu :

TE DONNE UN AN SI PAS DÉJÀ FAIT POUR CRAQUER – STOP
BAISERS MURIEL – STOP
TENDRESSES ENFANTS – STOP
LOVE – STOP
NADIA

Évidemment !
Muriel trouve ça drôle, Yvan a du mal.
Et pour cause.
Puis Yvan s’est éloigné, écrivain misérablement lucide, puisant aux uns et aux autres des traits inconscients dont il se servira peut-être, jouant l’hôte parfait, ce qu’il a toujours été, de tout temps, non sans un certain plaisir.
La nuit de noces s’est passée en mondanités, danse, bains de minuit dans la piscine de l’hôtel, des couples se sont formés le temps d’un verre, d’une conversation, d’une nuit blanche, les enfants, quartier

libre, ont terminé avec les plus téméraires par un petit déjeuner plantureux dans le jardin.

Muriel dormait depuis longtemps, dans sa chambre au dernier étage quand on a frappé à sa porte. Yvan, s'est-elle dit, non sans raison, en allant ouvrir.
Il est entré, s'est assis dans un fauteuil.
– Tu veux bien qu'on parle un peu tous les deux ?
– Tu ne crois pas que tu as mieux à faire que de venir me réveiller en pleine nuit ?
– Non, a-t-il répondu, laconique.
Ils ont éclaté de rire.
Pour bien marquer la distance, elle s'est assise, en tailleur à la tête de son lit, il a parlé. Elle a écouté, durant une bonne heure, sans l'interrompre.
C'était un point sur lui-même, hésitant, assez complet pourtant. Un procès-constat, de vive-voix, se parlant plutôt à lui-même, besoin d'une écoute, d'une vraie, cela veut dire à laquelle il pouvait faire confiance. Il pouvait, il le savait bien.
Dans la foulée, pour terminer, sur le même ton monocorde il a ajouté :
– Et maintenant j'ai envie de toi.
Muriel n'a pas bougé, pas bronché, attentive à lui. Dans son silence il s'est levé, s'est rapproché, l'a embrassée sur le sommet du crâne, a pris sa main qu'il a baisée, disant ensuite…
– D'accord.
Puis il est sorti, comme il l'avait fait quelques années plus tôt de sa vie, alors qu'ils venaient, à l'époque, de faire l'amour comme des fous.

Là, c'est différent, tout à coup Muriel aime passionnément – dans cette passion-là, beaucoup d'estime et de tendresse aussi – qu'il ait compris, ce soir, sans un mot, que ce n'était ni le moment, ni réciproque.
J'aimerais qu'ils soient heureux, se dit Muriel, épuisée et grave avant de se rendormir.

Les enfants sont remontés sur Paris avec Vichtou et Natouche dès le dimanche soir.

Muriel a flâné deux jours avec Guy et des amis communs avant qu'il ne la mette dans l'avion à Nice, via Genève.
Amusée par ces quelques heures à se promener, à dîner, à déjeuner, à parler avec ces gens qui pensent Vichtou amoureux fou de Natouche.

Elle se demande si Guy est dupe ou pas, comme elle, il n'a fait aucun commentaire si ce n'est pour vanter la beauté de Natouche, sa gentillesse aussi. Muriel est gênée quand on parle de la gentillesse d'une femme ou d'un homme, cela lui semble toujours réducteur d'un vide à combler ailleurs.
Peut-être pas après tout.
Dans son aptitude à ne répondre de rien, Muriel accepte tout, a priori, ensuite c'est l'aisance d'une mobilité intérieure qui se pose au mouvement ainsi vécu, intégrant l'autre en ce qu'il est et non en ce qu'il paraît. C'est pourquoi tout jugement lui semble déplacé, toute étiquette obsolète dès que formulée, tout ce qui permet de terminer une chose ou l'autre

d’un individu l’insupporte au plus haut point, tant elle est persuadée que tous sont porteurs de polarités qui s’entrechoquent avant de se compléter.
Alors… gentille !

Genève

Vichtou,

L'influence réelle au plan mondial n'a rien à voir avec cette médiatisation systématisante de scoops parfois sans intérêt qui met en écran, en ondes et en avant des personnalités qui n'ont aucune intimité de près ou de loin avec une quelconque créativité mais dont l'entre-gens, comme on peut le dire, les relations jet-set et autres frous-frous n'ont de rapport qu'avec un certain snobisme de mauvais ton dont l'image et la notoriété ne sont que factuelles, tournant autour de faits et gestes dont personne n'a que faire à moins d'avoir besoin d'être distrait par un spectacle dont souvent ces vies-là donnent des échos peu sains ou brillants, deux adjectifs qui peuvent ne pas être liés mais n'en sont pas moins compatibles.

Aussi peut-on observer le contraire, un talent créatif estompé jusqu'à l'ébauche par une médiatisation outrée qui met en vedette la personnalité et non pas ce qu'elle cache et dévoile dans une œuvre qui au fond est bien moins attractive que les flonflons des faits et gestes qui en font les frais.

Cette médiatisation est navrante mais il est certain qu'elle est alimentée par les erreurs qui jalonnent la vie de tous mais qui en ces cas précis ne pardonnent pas. Inscrites en lettres d'or et de strass au Bottin mondain, elles laissent des traces indélébiles qui écrivent à l'encre journalistique une réputation qui ne s'en remet que rarement.
C'est ainsi que l'intériorité, de plus en plus fardée par une personnalité qui ne lui appartient plus, se perd aux anxiétés successives que l'existence, lasse de ne plus être en paix, en liberté, déverse à la psyché pour tenter d'en extraire un suc créatif qui ne trouve plus que terrain aride, agité par les mouvements des autres auxquels on se perd un peu plus.

L'insatisfaction est là, inavouable mais Ô combien exigeante et dans ce fatras proche du gâchis, il faut ne pas sous-estimer les signes éventuels des rencontres qui peuvent mettre en présence d'âmes authentiques et libres dont la reconnaissance peut se faire difficilement tant l'habitude fixe le sens sur l'évidence d'une autre personnalité qui semble entrer en jeu.
Ne pas passer outre une âme authentique implique une humilité, un renversement des valeurs, une intimité gênante parce que spirituelle, et quand désarmé par des faux-semblants, on ne sait plus quid de l'essentiel ou du superficiel, alors on risque de ne pas s'arrêter là, à l'essentiel, parce que les pas se sont fourvoyés ailleurs.

Quand en plus, l'âme croisée n'est pas traditionnellement un homme ou une femme étiqueté(e) comme tel(le), alors l'ego cache ses facettes mensongères aux mauvaises habitudes de « faire » ou pas parce qu'il ne sait pas encore « être ».
Et ainsi l'on peut passer outre cette globalité intérieure à soi-même dont l'ego ne se trouve qu'au cœur de l'autre, c'est là le début de la sagesse lorsqu'on peut dissocier le cœur de l'amalgame sentimental que les ego en font et lui donner sa juste place au centre d'une intériorité pour en exprimer la juste note qui se situe par-delà la personnalité et l'englobe.

Il est vrai que le macadam parisien ne compte pas beaucoup d'êtres globalement en résonance juste et profonde d'intériorité et de cœur et que si l'on parvient à les compter sur les doigts d'une main, alors il serait bon de ne pas les négliger et de les reconnaître lorsqu'ils se présentent à un détour du quotidien.
Pour cela un délestage radical des habitudes relationnelles est nécessaire, et il faut du courage avec soi-même pour permettre une approche en esprit au cœur qui n'y est pas accoutumé.
Mais quelle richesse à l'intériorité qui y plonge d'un cœur délesté !

Je suis prête à plonger, et toi ?

Voilà Vichtou ce que je taisais lorsque tu es sorti de ma chambre la nuit de ton mariage, parce que je te l'avais déjà écrit.
Peut-être avons-nous ainsi, cette nuit-là, amorcé ensemble ce plongeon déjà évoqué.

MURIEL

Paris

Tristement émerveillé par le tournant que prend notre relation, je dois avouer qu'une fois de plus tu sembles avoir raison.
Tant de « fois » désirées, tant de plaisirs partagés, tant d'érotisme passionné, tant de rêves réalisés, en suspens, à venir, tant de pensées envolées, tant d'incertitudes, de certitudes dépassées, tant de nuits oubliées, de matins étonnés, et malgré tout cela tant de soif, de faim, encore, de toi, tant de fidélité à nous, bref un si long parcours, j'ai eu si peur de te perdre et voilà que tu me proposes un autre saut dans l'inconnu.
Avec toi, je le veux, je le souhaitais sans doute, l'anticipant maladroitement avec des repères que je gardais jalousement à notre relation. Oui je le veux, avec toi, et comment !
Ta lettre est magnifique, je n'étais pas prêt tu es magnifique, nous allons encore devenir, et pour cela tu me combles encore, comme toujours.

Je t'aime absolument.

VICHTOU

Genève

Grande nostalgie à la lecture de ton enthousiasme. Je l'apparente à une sorte de soulagement, et me demande si je ne viens pas de perdre quelque chose alors que j'ai moi-même déclenché la machine.
Nous sommes si proches tout à coup, j'ai l'impression curieuse que lorsque je décide c'est toi qui choisis et inversement.
Je suis très heureuse.

MURIEL

Paris

J'ai revu Armelle, un mal fou dans l'acte sexuel à me déconnecter de nos jeux. Tu es présente, je me sers de toi, tu te sers de nous, j'ai besoin de ta participation, ton absence la renforce, l'intensifie jusqu'à des sommets où l'autre n'est qu'accessoire.
Voilà ce qui se passe ; avec Natouche, c'est presque pareil compte tenu du fait que je ne lui en dis rien, alors que je déverse mes fantasmes haut et clair, murmures sur un souffle court, à Armelle. Voir cet impact sur elle m'excite beaucoup plus que son corps… Tu me rends fou, je la rends folle.
Ces moments-là me frustrent de toi encore plus, après, lorsque le désir s'est épongé à cette femme que je n'aime pas. Je lui en veux même de me laisser te livrer ainsi, et d'en jouir.
Je suis irrécupérablement complexe, par instant, j'en crève.
On se voit quand ?

VICHTOU

Genève

Ta lettre a ravivé mon désir.
Étonnée et curieuse de me sentir tout abandonnée à toi, curieuse du corps d'Armelle, de sa capacité de jouissance, de ce que nous pourrions toi et moi faire ou pas d'une nuit avec elle.
Mais je n'ai aucun fantasme, juste des questions dont les réponses pourraient peut-être se concrétiser un jour.
Je n'attends pas ce moment non plus, il est simplement potentiel, dans l'air, sur le mouvement de ce plongeon fait ensemble donc, dans l'inconnu.
C'est une volupté de plus dont je me régale au présent avec cette chaleur tout à coup qui a envahi mon corps tout entier.

On se voit quand tu peux, quand je peux, quand elle peut. À ce triangle impossible, peut-être pourrons-nous noyer les derniers soubresauts des souvenirs de nos jeux.

MURIEL

Paris

Un plongeon tel que le nôtre ne pouvait pas ne pas faire de remous. Nous y sommes.
Quand j'ai lu ta lettre, ton désir, ravivé le temps d'une illusion, avait probablement disparu.
De mon côté, quand je baise Armelle – de moins en moins – elle ne m'est pas plus proche que si elle se trouvait en Chine.
« … l'ego cache ses facettes mensongères aux mauvaises habitudes de « faire »… parce qu'il ne sait pas encore « être ». »
Cette phrase me revient souvent, dans des circonstances diverses. Je me surprends alors à n'être plus que spectateur de moi-même. Selon le moment, ou je débande, ou je décroche. C'est très déroutant.

Je rêve d'un week-end à la montagne ou à la campagne, devant un feu de cheminée, nous pourrions ensemble apprendre à être, un peu plus qu'aujourd'hui.
À mon âge, quarante-cinq ans, je n'ai pas le souvenir d'avoir abordé ce sujet intimement avec qui que ce soit d'autre.

C'est terrifiant.

VICHTOU

Villars/Ollon

Je suis à Villars, seule, j'apprends à être.

Tu as raison les flammes d'un feu de bois sont si fascinantes dans leur mobilité permanente, insaisissables à l'œil qui s'y perd, entraînant le regard loin. Il y a des moments où l'impression de vacuité qu'elles procurent est si intense, qu'assise, là, sans bouger je pourrais toucher du doigt un vide immense, inimaginable, cosmique ou au-delà.
Je passe des heures à regarder le feu dans cette immense cheminée du salon… en plein mois d'août ! Un peu folle, pourquoi pas ? Les soirées sont fraîches, tu connais Villars, j'ai donc outre un mobile, des excuses !

Quelle bonne idée d'avoir loué cette maison à Peille, l'arrière-pays est si beau, les enfants sont ravis, j'avais encore une lettre d'eux ce matin.

Bonnes vacances à vous quatre.

MURIEL

Peille

Il y a ici une cheminée dans notre chambre. Je n’ai pas résisté à la tentation d’y faire un feu magnifique pour te rejoindre.
Évidemment consternation de Natouche, le climat n’est certes pas le même qu’à Villars.
Cela a beaucoup amusé les enfants qui ont insisté pour faire des brochettes d’agneau sur la braise.
Nous nous sommes donc endormis, Natouche et moi, dans une odeur de méchoui qui m’a rappelé ce séjour à Marrakech il y a des années.
Les mémoires sensorielles sont tenaces, jaillissent quand on s’y attend le moins entraînant à leur marée toute une atmosphère si tangible ; j’en étais, une fois de plus, surpris.

Puisque les enfants doivent te rejoindre à Villars, je les accompagnerai peut-être. Qu’en dis-tu ?

Baisers perdus.

VICHTOU

Villars

Je n’en dis rien, tu as tout dit.
Venez.
La nature est superbe, le soleil brûlant dans la journée, nous ferons ensemble des réserves d’oxygène pour l’hiver en ville.
Comment va ton roman ?
Embrasse ta femme et les enfants.

MURIEL

Peille

Trop d’agitation, impossible d’écrire. Je ne suis pas content des derniers mois d’écriture, rien de bon. En même temps, envie de vivre cette charnière de moi-même sans penser à ce roman ni à ce que j’ai écrit ou pourrais écrire. En faire un feu, en contempler les flammes, me chauffer à la braise qui en restera, souffler les cendres, et regarder des arbres, du bois vivant, avant de penser à quoi que ce soit de ce côté-là.

Je suis sûr que tu peux comprendre.
À bientôt.

VICHTOU

Peille

Voilà autre chose : les enfants et Natouche ont décidé un voyage aux Caraïbes à Noël. Tu en fais partie, les enfants entendent passer Noël avec leurs parents.
Je suis d'accord, et toi ?

VICHTOU

Une carte postale de Villars sous la neige

Villars

Moi aussi, cela nous changera.
Et Nadia ?
Baisers à tous les quatre.

MURIEL

Villars

Nadia,

Il faudra me raconter Nantucket l'été puisque tu y passes tes vacances.

Tu manques aux enfants, à moi, beaucoup, à ton père, évidemment.

Nous aimerions passer Noël aux Caraïbes, l'endroit n'est pas encore décidé. Nous serons plus proches de Boston, que dirais-tu d'un vrai Noël en famille sous ces cieux cléments, favorables, je suis certaine, à de vraies retrouvailles ? La trêve de Noël en est le moment idéal.

Comment va Hampton ? Toujours amoureuse ? S'il est seul, pourquoi ne se joindrait-il pas à nous ?

Je t'embrasse tendrement.
Bonnes vacances à très bientôt.

MURIEL

P.-S. : Si tu es d'accord, préviens directement ton père.

Peille

La surprise rafraîchissante d’une lettre de Nadia à laquelle tu n’es pas étrangère.

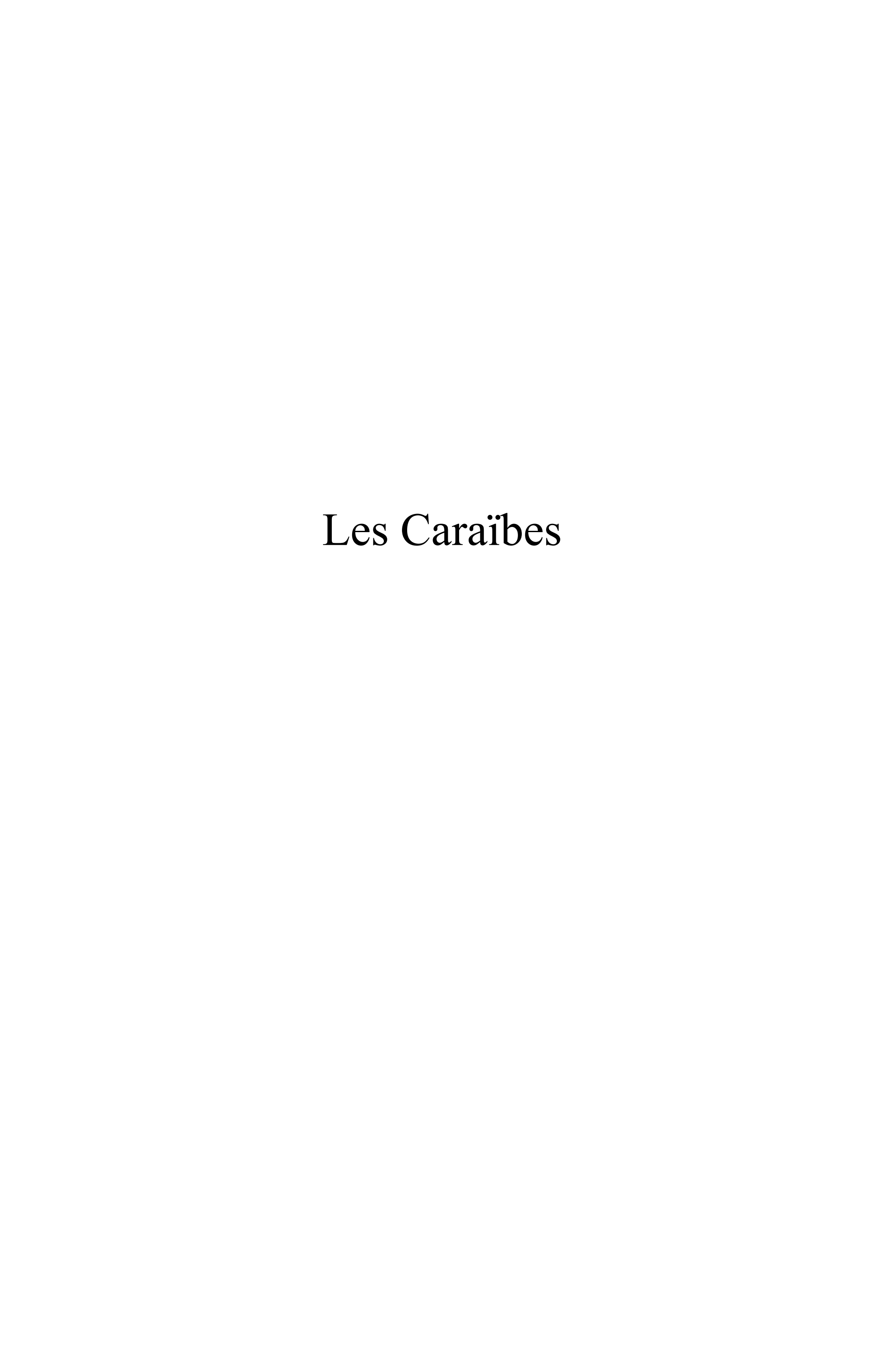
Elle viendra nous rejoindre aux Caraïbes, avec un certain Hampton, je suppose que tu le connais ? Jeux interdits de mémoire à Nantucket puisque tu n’en as rien voulu dire.
Les enfants sont fous de joie.

Je suis très heureux, une certaine magie organise un mouvement porteur de concorde dont je me réjouis.

Ne viens pas nous chercher à Genève, garde chaud l’abri de ton ermitage, nous prendrons le train, j’ai toujours aimé voir défiler les rives du Léman.

À très bientôt.

VICHTOU



Les Caraïbes

Le voyage au bout du monde, transfert d'avion, traversée d'une humidité tropicale que la nuit, sans souffle d'air aucun, colle à la peau, dans cet aéroport léthargique de la capitale, Santo Domingo.
Transfert encore, petit avion au bruit assourdissant, traçant dans l'encre de cette nuit un couloir sans visibilité. Puis des lumières au sol, celles de la piste de l'endroit choisi dans le rêve européen d'une évasion turquoise et bleue.
Punta Cana n'est à ce moment-là qu'un dépaysement abstrait et menaçant qu'amplifient les bruits noirs d'une nuit blanche.
La maison, gigantesque, le bruit de la mer, invisible pour le moment.
Partagés entre fringale et fatigue extrême, leur excitation du départ est tombée. Les dalles des sols, aux couleurs de tomettes, les lits et une tentative de récupération dans un sommeil qui ne s'installe qu'à demi.

Telle fut l'arrivée, ce début d'un autre bout du monde.

Ce n'est que le lendemain que le rêve des Caraïbes devient réalité.

La maison, les pieds dans l'eau, partage une longue plage de sable immaculé avec d'autres demeures, immenses elles aussi, de part et d'autre.
Personne à l'horizon, il est huit heures, le décalage horaire n'a pas eu raison des habitudes matinales de Muriel qui reçoit la première ce choc d'une eau aussi transparente qu'une pierre précieuse liquide, une turquoise fluide et lumineuse à laquelle un soleil levant caressant prête des luminosités fraîchement incandescentes, inconnues à ses souvenirs de bord de mer.
La sensation, sur le corps, est aussi forte que le plaisir des yeux, ils resteront à jamais inscrits à sa mémoire cellulaire, tel un cadeau de la nature dont les enfants et Natouche, un soir du mois d'août à Peille, eurent l'idée géniale.
Nadia arrive le lendemain de ce jour tout neuf, avec Hampton, déjà bronzés, beaux, amoureux, radieux.
Les vacances s'organisent aux rythmes de chacun. La beauté du lieu installe une harmonie préservée par tous, comme par magie.

C'est sur cette plage somptueuse, dans cette mer turquoise que Muriel expérimente largement un nouvel état indépendant des évènements, cette permanence pouvant se poursuivre jusqu'à la mort, semble-t-il, au-delà peut-être, une frontière légère où rien ressemble à tout, l'un et l'autre s'interpénétrant ; non plus dépendante de ce rien, de ce tout, elle s'y mire comme la Lune dans l'eau, tel un reflet la laissant intacte, à

l’image de la Lune, jamais mouillée, et de l’eau qui n’en est pas troublée.

Dans cet état, elle a rencontré Paul, un voisin.

Nadia et Hampton l’ont ramené d’une baignade. C’est un Américain, se réfugiant dans sa maison de Punta Cana pour travailler, mieux qu’à New York, à quelques heures de la capitale où il se rend régulièrement.

– Que fait-il ce voisin ? demande-t-elle à Nadia.
– Je suis sculpteur, répond-il lui-même, dans un français plus que correct. Et vous ?
La glace a fondu à la chaleur du soleil magicien des tropiques, quand Yvan et Natouche reviennent du marché avec les enfants.

Durant le dîner aux chandelles sous la véranda ouverte sur la mer, les flammes n’en finissent pas de danser dans leurs yeux tandis que les alizés en bousculent la lumière flamboyante qui en vacille, sans jamais disparaître.
Ils ont tous été voir ses sculptures, sans Muriel qui a simplement dit préférer les voir en plein jour. Quand ils ont disparu dans la nuit bruissante, par la plage, elle a regardé la longue silhouette de Paul dont les yeux obliques et bruns avaient marqué son corps d’un agréable picotement dont elle gardait la surprise comme un secret.

Nuit sans rêve. Ici le rêve se vit en plein jour, le continuant elle découvre, en ce petit matin doré, l'atelier de Paul, en sa compagnie.

– En fait je n'ai pas cessé de vous attendre depuis cette nuit.

La revoilà, par cette petite phrase – qui la fait sourire – plongée à nouveau dans l'impermanence de ces vagues qui nous portent les uns vers les autres, tempêtes, vaguelettes ; un jour ou l'autre elles terminent toutes, absorbées par le sable du rivage qui en efface jusqu'à la plus petite goutte d'écume que tout bouillonnement est forcé d'abandonner.
La vague est belle, Paul a des yeux qui en disent bien plus que toutes les petites phrases du monde, l'impermanence a des promesses de jouissance, un goût d'inconnu, il ne lui en faut pas plus pour s'y laisser aller.
La permanence de Muriel se situe là, dans cet abandon à ce qu'elle ne choisit pas de retenir, et qui ne peut donc en faire une prisonnière.

Les sculptures de Paul sont de belles pièces tout en courbes compactes et sensuelles dont le matériau, bronze ou pierre, appelle la main. Elle les caresse, il en jouit.

Ils passent la matinée à se baigner, à boire des jus de fruits frais, à base de lait de coco, ils parlent beaucoup, rient énormément, Muriel vient de trouver en

Paul un humour à sa taille. Ils déjeunent en tête à tête servis par un Dominicain au sourire éblouissant.
Tant dire et apprendre si peu l'un de l'autre, Muriel est enivrée, elle a toujours pensé, sans jamais parvenir à le vivre, que le passé importe peu, dans cet instant chimique qu'augure toute rencontre, au seuil duquel ils se trouvent à présent… l'informel d'un devenir troublant dont l'étape indécise est en général cette toute première fois, ensemble, dans un lit.

Celui de Paul est gigantesque, à croire qu'il cache un harem quelque part.

L'après-midi n'est plus que sieste érotique, riche d'étonnements, foisonnante d'éblouissements, il a un corps de bronze, il aime les courbes du sien qu'il redessine, les sculptant comme elles ne l'ont jamais été auparavant.
Un rythme doux préside à leurs étreintes, un rituel vieux de millions d'années, réinventé, fait de Muriel une vierge prédestinée à cet instant précis où il la prend enfin comme une vestale au temple de leurs corps mêlés. Si l'amour devait être resacralisé, ce serait ainsi, par les corps dans cet abandon suprême dont l'orgasme et l'éjaculation qui l'ensemence prennent un sens précis que toute jouissance du corps rend inhérente de l'âme qui s'y retrouve.

Sur la plage, ils ont retrouvé les autres.
Accueil complice de Nadia, inquisiteur de Vichtou, curieux des enfants, discret de Hampton, absent de

Natouche, elle a dormi tout l'après-midi, épuisée par son long travail de bronzage.
Pas d'équivoque, très vite, Muriel et Paul, main dans la main, vont se baigner, ils reviennent enlacés, intimité toute neuve de deux corps se cherchant encore.
Un vent fort se lève, l'orage menace, chasse le petit groupe vers l'abri aéré des vérandas, le partageant, selon les affinités ou curiosités de l'instant, entre les deux maisons, pour vivre, rythme différent, un fragment des vacances.
C'est ce soir-là que Clémentine, dix ans, a demandé à sa mère si Paul viendrait à Genève, parce que, a-t-elle ajouté, je trouve que c'est un beau-père super sympa.
Son frère, lui, n'a fait aucun commentaire.
Solidaire d'Yvan dans cette histoire, il attend de voir.

Finalement, Muriel s'est installée chez Paul, incessants, les va-et-vient de chacun mettent de l'animation dans le train-train, bousculant les habitudes si vite prises, aérant les relations, un espace différent, bien agréable dans lequel Paul, très à l'aise, semble toujours harmoniser les contacts, les libérant du poids des non-dits, des peurs ou des priorités senties chez les uns ou les autres pour lesquels, d'une manière ou d'une autre, Muriel demeure un centre, subtil, concret, ardent.

Paul a détecté tout cela, sa sensibilité est telle que Muriel, étonnée, ravie, lui fait une confiance totale.

Pour la première fois peut-être elle s'abandonne, en l'autre, à une clarté peu commune ; Muriel, avec Paul, fait peau neuve.

L'imagination n'est plus reine, Yvan s'y massacre actuellement, Muriel n'en a cure, sans éviter son regard, elle ne lui offre plus que le miroir net de ces illusions où elle-même n'est plus que surface lisse, nettoyée des images saturantes vécues, ou pas, ensemble, tant et tant de fois.
Muriel a l'impression d'une usure, elle la compare à un vêtement élimé, dont on s'est cependant débarrassé lentement.

Sous le ciel limpide des Caraïbes, après une pluie diluvienne précipitée par un orage imprévisible, Muriel mesure tout à coup ce dont elle vient de se débarrasser, enfin.
La solitude, l'éloignement à Genève, son choix de vie y sont pour beaucoup, très certainement.
Dégagée d'Yvan, seule la pression qu'il entretenait trouvait en Muriel des échos. Elle ne les regrette pas, simplement ils étaient inutiles à leur relation. S'ils ne l'étaient pas, c'est que cette relation encore était une illusion génitrice d'illusions.
C'est un bon test, se dit Muriel, on va bien voir.

Paul est un adepte de judo – la voie de la douceur, lui a-t-il expliqué – dont il est ceinture noire.
– Vois-tu, on s'y sert, en souplesse, de la force de l'adversaire. C'est toute une discipline bien sûr, mais

plus qu’une philosophie, un état d’être, une mentalité différente, basée sur le Zen.

Muriel a envie d’en savoir plus sur le Zen.
– Patience, réplique en souriant Paul, pour l’instant, allons dîner, ils nous attendent à côté.

Les dîners sont des fêtes.
Nadia roucoule, Hampton l’aime, les enfants s’amusent parce qu’ils sont libres, Natouche danse ou chante, Yvan sert beaucoup trop de vin, Paul ne boit pas, Yvan, agacé, aimerait bien l’emmener ainsi à certaines confidences, peine perdue, c’est lui qui en fait.
Muriel s’est penchée à l’oreille de Paul :
– C’est ça le Zen ? En tout cas, le judo ça doit être ça ? Il te sert et c’est lui qui boit. Tu laisses agir sa propre force en lui.
Paul a ri.
– C’est presque ça, a-t-il répondu, c’est un bon début ! Le Zen, c’est l’éveil. État latent : l’éveil. Face à toi, l’autre le supporte parfois mal s’il n’est pas en éveil, lui aussi. En l’occurrence, je suis zen, lui pas !
Éclatant de rire à nouveau Paul a quand même précisé que c’était un raccourci très occidental de notre part.
– Mais nous en reparlerons, a-t-il ajouté.

Émergeant de son brouillard alcoolisé Yvan a saisi le mot zen – C’est japonais ça ? – encore… son regard vaporeux a tenté de terminer sa question.

– Non, le Zen fut introduit au Japon.

– Quand ? demande Natouche, intéressée.

– C'est Dōgen qui l'introduisit de Chine au Japon au 13e siècle. Mais il venait d'Inde d'où Bodhidharma l'avait ramené au 6e siècle. C'est une très longue histoire.

– Ça alors, lance Nadia, j'ai toujours cru que c'était vraiment japonais.

Suit une conversation en anglais entre Hampton et Paul sur le Zen et les arts martiaux qu'ils pratiquent tous deux. Hampton est troisième Dan de kendo, voie royale du sabre. Un mot revient souvent dans leur dialogue : Ki.
Paul explique ensuite un peu sa conversation.
Tous deux pratiquent le Zen, fait très rare, actuellement les arts martiaux étant plutôt considérés comme un sport, à l'occidentale.
Ce soir-là, ils apprennent encore que le Zen à l'origine fut appelé « la religion des samouraïs », Ki étant l'énergie.

Plus tard Muriel, dans les bras de Paul, sans question, redécouvrira cette faculté extraordinaire qu'il a, dans l'acte d'amour, de vivre l'instant totalement, de le communiquer absolument, joignant aux gestes une forme de spontanéité relevant de l'intuition pure, en

accord total avec Muriel, non pas ensemble seulement, mais dans une instantanéité troublante ne laissant place à aucune pensée.
Comme si l'acte et l'énergie ne faisant qu'un, propulsaient le geste juste. Pas de pensée du tout, être… simplement.
Impossible à décrire, se dira Muriel, bien après, quand côte à côte, sur le dos, rien ne pourra plus être exprimé que par le silence.

Ce bien-être-là, muet, est sa plus belle découverte.

Mais Paul, constamment, qu'il travaille, nage, mange, parle, est habité par une force, une précision, une souplesse précédant toute pensée, il ne prend pas le temps, il est dans le temps, dans l'instant, toujours.
Muriel dans sa grande aspiration au présent, sans toujours être à la hauteur de ce détachement de la pensée, indispensable pour le vivre totalement, est, à la fois, fascinée et confortée. En éveil constamment, Paul ne laisse aucune chance à la rêverie, son esprit, sa conscience et son corps, ramassés d'un bloc, font face instantanément, quoi qu'il arrive.
Jamais de sa vie Muriel n'a ressenti si fort chez un être ce mouvement de la vie qui lui est si cher, avec lequel elle tente de faire corps le plus possible.
Paul, lui, n'est que mobilité sur calme profond.
De plus en plus Muriel regarde Paul comme ce mouvement de la vie même, de plus en plus elle en

aime la tranquillité, la force, la puissance. Son imagination ne l'entraîne plus, Yvan l'a remarqué, déçu.
– Peut-être se dit-il, est-elle en plein plongeon avec Paul, celui qu'elle m'avait proposé n'étant apparemment qu'ersatz à côté du leur dont la relation sexuelle fait partie.
Yvan pense comme un fou, trop.
Le manège de ses pensées le mène de Muriel à Natouche, de Natouche à des souvenirs avec Muriel, de Nadia à sa première femme, de sa première femme à Muriel puis à Paul, de ce dernier à lui-même. Il s'évite, avant de repenser via Hampton, à une rapide incursion vers Guy – qui arrive demain pour passer le réveillon en famille – puis de Guy à lui-même, à nouveau.
Yvan tourne en rond sous les yeux de Muriel qui en devine chaque cercle repris, chaque pensée dont la lourdeur a tendance à la faire fuir.

La puissante légèreté de Paul tient à la magie de cette énergie mouvante sur l'instant, dépourvue de tout encombrement analytique. L'intelligence de la vie réside sans doute dans la faculté de penser, ce que Paul fait très bien aussi, se mettant ainsi à portée des autres, mais la sagesse de vivre se trouve dans cette faculté extraordinaire d'être capable de ne pas penser.
Paul possède cette sagesse, incontestablement.
Muriel se demande si les autres sont aussi conscients qu'elle de cette magie qu'il y a là, dans le fait de ne pas penser, l'ont-ils seulement remarqué ? Rien n'est

moins sûr. Dans toute conversation Paul est si présent que quiconque dans des mécanismes purement intellectuels, ne peut réellement faire la différence.

Les conversations entre Yvan et Paul sont spectaculaires pour Muriel. Une telle différence, le premier vit dans sa tête, le second vit, agit et communique globalement.
Yvan flirte avec l'abstraction d'une idée jusqu'à l'embrasser si fort qu'il la fait vivre, avant de l'abandonner à nouveau, forme construite, artificielle, prête à entrer au bataillon de l'idéologie. Paul, lui, si tangible, si concret, dans ses mots comme dans ses silences, comparables à un flot qui coule, passant sur ce qu'y déverse ainsi Yvan pour, tout à coup, immobiliser l'idée reçue de l'abstraction, construite, tel un caillou au fond du lit courant de ces flots imperturbables, ou encore comme la patte d'un chat pourrait saisir sans effort apparent l'insecte qui passe, arrêtant ainsi la potentielle nuisance.
Yvan, accoutumé à briller, adulé pour cela dans les salons parisiens, a des difficultés à suivre ce massacre, il n'en peut décoder les causes, Paul l'énerve. De plus Paul n'est jamais contre, il est toujours ouvert à l'instant, à ce qui est proposé. Simplement les pensées organisant des formes abstraites trop structurées se brisent d'elles-mêmes face à cette réalité de l'instant vécu.
En fait, Yvan, toujours avant ou après, court sans arrêt après maintenant dans lequel Paul l'attend. Maintenant

est incompatible avec les références, les théories, les anticipations, et autres formes très occidentales auxquelles l'intellectuel est piégé de par son éducation même.
Paul n'est qu'ici, maintenant, c'est ce qu'il vit totalement.
Cette réalité-là pèse un tel poids dans la balance de l'être, que rien d'extérieur ne peut l'entamer, tout simplement.

Impermanence des vacances sur fond bleu turquoise des Caraïbes, Muriel dans les bras de Paul, face à la mer, sur la plage, a posé sa tête sur son torse. Elle vient de lui parler un peu de tout ce qu'elle découvre avec lui, en lui, se fait-elle des idées sur sa manière de toujours lui paraître dans l'instant…
Paul est demeuré silencieux un long moment, la serrant dans ses bras puis il lui murmure à l'oreille, dans un souffle profond :
– Il faut vivre dans l'instant. C'est là que la vie et la mort se décident totalement.
En cet instant précis, dans les bras du silence qui a suivi, Muriel, apaisée, sans regret, sans désir, aurait su mourir.

Paul n'est cependant pas un contemplatif, il joue beaucoup avec les enfants et Hampton. Quel que soit l'enjeu, les parties se terminent par des fous rires auxquels Nadia et Muriel participent.
Natouche, préoccupée par son image, passe beaucoup de temps à la soigner en prévision de son retour flamboyant dans les salons parisiens.

Yvan lit beaucoup, notamment des livres empruntés à la bibliothèque de Paul, en français sur le Zen. Très absorbé par sa lecture, il n’a pas vu Muriel, penchée sur son épaule le temps de saisir :
« Chaud, froid, c’est vous qui l’expérimentez. »
Et plus loin :
« Ici, maintenant, pour chacun, est différent. »

Guy est arrivé. Blanc parisien. Mine stressée, rien de neuf, bonheur d'être là.

Le réveillon s'organise, sans dinde et sans marron. Une fête de soleil et de chaleur sur parfums de fruits exotiques. Un Noël sans neige et sans cheminée, où la piste d'atterrissage du Père Noël est, cette année, de sable blanc.

Dans la journée du vingt-trois décembre, Paul fait un aller-retour à New York, sans donner de raison. Muriel l'accompagne à l'aéroport et va le chercher. Il revient avec un petit garçon de onze ans, Ted, son neveu, fort apprécié par les enfants dès leur arrivée dans la maison.
Muriel, Nadia, Hampton, Paul et les enfants ont décoré les maisons et fait la cuisine, chacun selon ses compétences, avec Carlos le Dominicain. L'ambiance est effervescente, la fête est déjà commencée. Pas d'arbre de Noël mais d'énormes coquillages chatoyants de nacre ont été disposés par les enfants autour d'une sculpture de Paul. Le tout parsemé de bougies d'extérieur dans des pots profonds, sous la véranda.

La maison de Paul est entièrement garnie de bougies, sa chambre ressemble à une église orthodoxe avec des chandeliers géants. Magnifique. Jusqu'à la salle de bains où Muriel et lui prennent un bain aux chandelles. Les enfants sont préposés aux bougies afin d'éviter tout dégât, fort improbable puisque les sols ne craignent rien.
Cette féerie de lumière sur fond d'alizés doux fait de cette nuit de Noël une nativité commune, un renouveau différent pour tous, intensément vécu par chacun.

Les trois enfants ont eu la bonne idée de disperser les cadeaux dans les chambres afin de ne pas les grouper traditionnellement puisqu'il n'y a pas d'arbre.
– La surprise sera vécue plus fort, a dit Clémentine.
– C'est indécent d'ouvrir un paquet devant tout le monde, a ajouté son frère.
Ted, plus timide, a acquiescé.

Sur l'oreiller de Muriel le cadeau de Paul, toute petite boîte rouge abritant un anneau d'or et d'acier, son œuvre, une inscription à l'intérieur : *"From eternity, here and now, with you"*.
Dans sa joie, Muriel en a les larmes aux yeux, bénissant les enfants pour leur idée, heureuse d'avoir ouvert ce cadeau seule avec Paul.

Comme des papillons volant tous azimuts, les enfants vont d'une maison à l'autre, de chambre en chambre, criant Joyeux Noël, heureux, ouvrant leurs

paquets, embrassant au passage les adultes, envolée euphorique et expansive joyeuse et endiablée. Jusqu'au dîner.

Les alizés, de connivence avec les flammes des bougies, sont tombés, laissant à ces dernières l'espace tranquille d'une stabilité nette dirigée droit vers le ciel.

Dans cette magie de la rencontre d'un regard avec la nature, avec un autre regard, ici, tous réunis, maintenant est un moment dont le souffle de l'éternité marque chaque seconde.

Des mains se joignent, des baisers s'échangent, des cœurs se retrouvent, des portes s'ouvrent aux souvenirs imprécis qui s'y échappent, il est minuit, outre l'Enfant-Jésus, vient peut-être de naître, d'un séjour hors normes, une manière différente de vivre l'autre et soi.

Plus ou moins, chacun le ressent ce soir, Muriel, elle, en est certaine.

Huit jours de plus d'éternel présent viennent fixer aux moments une permanence dont l'esprit seul a le secret. Les jours ont passé sur le paysage qui demeure enchanteur.

Pour fêter le nouvel an les enfants ont rallumé de flammes de bougies, non seulement les maisons, mais aussi la plage où ils ont planté des torches dans le sable.

Pour un 1er janvier pas comme les autres, ils ont continué les torches jusqu'à la mer, en une allée largement ouverte dans la nuit, tapis de sable blanc pour bain de minuit tiède. La turquoise des Caraïbes, sombre bijou de la nuit féérique, clapotait sur nos peaux, y

jouant d'incandescents reflets, les éclairant, complices des flammes aux lueurs caressantes dont les mouvements rythmés par les alizés nous enveloppaient, capes légères, aux transparences veloutées de nuances inédites, inconnues au soleil.
Abstraite comme une convention de la durée sur le temps, une nouvelle année venait de paraître à laquelle nos corps participaient, mariant dans ce baptême de la chair, l'impermanence du temporel à la permanence de l'intemporel, pour ces épousailles du feu et de l'onde sur nos peaux, dans nos cœurs.
D'une manière ou d'une autre, chacun à sa façon le vivait ce soir-là bien plus que jamais. Les enfants et Paul naturellement, sans même y penser.

Quinze jours qui se continuent ici, à Punta Cana, maintenant dans l'aéroport, avec Paul, par ce départ via Genève. Dans ses bras comme une première fois, Muriel, heureuse, tous deux graves, dans l'instant.
Hier Paul lui a dit :
– Il faut devenir chaque situation, ne pas se différencier d'elle. Aller avec, jamais contre. Ainsi plus d'appréhension, plus de peur.
C'est ce qu'ils font.
Puis Paul a dit dans son oreille, juste avant qu'elle ne passe police et douane :
– Entre nous, force des corps, de l'attraction, et force de l'esprit sont à égalité ; mais c'est toujours l'esprit qui décide de l'issue de la relation. Je t'aime.
Cœur et esprit sont infinis lorsque réconciliés.

N'oublie pas « maintenant » où que tu sois, c'est là que nous nous rejoindrons, c'est « maintenant » qui efface le temps que durera la séparation.

Muriel, maintenant, glisse avec les autres vers la douane. Complètement dans le regard du douanier elle affirme n'avoir rien à déclarer.
Pas même cet amour qui vient de naître, qui n'en finira pas de naître, maintenant, et à chacune des secondes des « maintenant » de sa vie.

Après le décollage, Muriel s'est penchée vers Yvan et lui a tendu, de l'autre côté de l'allée les séparant, le manuscrit de ce livre, une ponctuation dans l'histoire de leurs histoires de parents, d'amants, d'amis…
avant de plonger, ici, au sommeil tranquille d'un maintenant dont sa vie était devenue le terrain favorable pour cette histoire infinie commencée sur une plage des Caraïbes… histoire de créer sa vie, de se rendre libre, détachée, juste attentive à « l'ici et maintenant » parce que tout s'y trouve.

Lettres ultimes,
Premiers pas des amants
Hors de la fiction.
L’Amour, ce génie de l’impertinence,
Y sera-t-il enfin vécu comme tel,
Et partagé ?

À Paul

Vivre tes nuits pour t'y inventer des lumières claires, belles, où tout à coup la peau, comme une moire, s'illumine aux reliefs des formes.
Parfums et temps, comme une boucle, s'enroulent en spirale à la colonne de mon corps pour en faire vibrer le tien.
Mais tout cela ne serait rien sans l'étonnante joie qui rythme les phrases ensorcelantes des paliers que l'amour franchit doucement nous menant l'un et l'autre, imperceptiblement, vers des paroxysmes légers qui ne laisseront au souvenir pas plus d'impact qu'un soupir volé, envolé.
À ces enroulements invisibles que les étreintes noient au vertige, une lumière aveuglante trouble le désir qui sans relâche ressuscite indéfiniment, nouant et renouant ce qui ne doit être vécu par amour, pour amour, qu'en total détachement.

Ne pas vouloir retenir, laisser vivre ces beautés sont probablement le plus bel acte d'amour qui soit.

Or bien souvent, c'est de retenir que les choses ainsi perçues meurent ; à la longue, le cœur ne sait plus ce

qu'il en est tant l'amour vécu pour être retenu à une permanence inexistante, ne résiste pas à ces liens invisibles que l'on veut absolument, en toute permanence, consolider, bloquer… abîmer.

Lorsque seul le mouvement de l'impermanence, en toute liberté, est retenu par un lâcher-prise constant au sein de l'échange, alors seulement l'amour a une chance d'exister pleinement dans son propre mouvement qui forcément changera, évoluera, donnant et libérant ce qui doit l'être et amenant ainsi les amants à ces « plus » qui bien souvent n'ont aucune chance, tant nous avons envie de garder ce que nous en connaissons, tant nous avons peur d'y découvrir ces manques de l'autre que nous anticipons, tant nous avons peur de laisser à l'inconnu une chance de s'exprimer au sein du corps.

De ces moments passés à vouloir « comme c'était avant », nous ne retiendrons que souffrance et angoisse.

C'est pourquoi vivre au cœur du cœur de l'amour, ce mouvement joyeux de l'impermanence comme autant de bonds et rebonds vers nous-mêmes est sans doute le seul moyen d'expérimenter, de connaître et de vivre l'amour dans toute sa plénitude, quand l'absence de l'autre n'est plus alors un problème parce qu'elle fait partie de ces enchaînements fragiles dont il nous faut assumer la pertinence en toute autonomie affective.

À ces moments, à ces sentiments, à ces peurs, à ces « vouloirs » qui n'en peuvent plus d'espérer, à ces espoirs qui n'en peuvent plus de s'étioler, donnons le meilleur de nous-mêmes : ce lâcher-prise divin, merveilleux qui, laissant l'autre à notre cœur, n'en retient que l'amour à vivre sans autre espoir que cette vie-là qui part en demeurant parce que ce qui est acquis au cœur, réellement, ne peut en aucun cas ne pas demeurer.

C'est de cette liberté retrouvée d'une autonomie intérieure, que l'être aimé retrouve sa place dont l'amour ainsi vécu ne peut l'exclure, et qu'en toute indépendance, il reçoit et peut donc donner l'essentiel de ce mouvement qui imprime à la vie ce que l'amour a de plus noble.

Cette façon de vivre est un long cheminement qui passe par la « non-saisie » de ce que nous touchons, de ce qui nous est donné.

Vivre la synthèse en s'adonnant au pluriel, voilà une autre façon d'aimer qui fait du partenaire le champ multiple auquel va se retrouver l'unité parce qu'elle est, accomplie en nous-mêmes, la première note de la mélodie du mouvement qu'il nous est donné de découvrir à deux.
Du mouvement intérieur de la vie aux mouvements extérieurs des corps, les cœurs trouvent un équilibre dont l'âme est le secret.

À ce secret, laissons-nous aller, en toute confiance ; à le découvrir partageons ensemble cet inconnu qui se révèle lorsque, tranquilles, nous laissons à l'espace le temps d'y sculpter les œuvres les plus belles. Ces œuvres ? Ce que nous vivons maintenant, au présent merveilleux de l'instant qui bouge, comme s'il était l'éternité tant nous y sommes présents au cœur de l'essentiel.

L'amour est si largement vivace que rien ne peut en altérer ni la source ni les aboutissements, quels qu'ils soient ; alors à aimer largement ne retenons que l'ouverture de la « non-saisie » dans l'impermanence d'une vie qui se révèle à qui ose la vivre en toute liberté.

L'harmonie naît du rythme que le mouvement grave dans l'impermanence.
Ainsi nous devenons les gravures mêmes qui, au sein de l'impermanence, se renouvellent en ses façons, ne laissant aux souvenirs que la consistance éphémère du moment qui passe pour mieux accompagner l'évolution.

À devenir ce mouvement, nous devenons l'amour, à devenir l'amour nous le « sommes » de plus en plus et à l'« être », ainsi, nous donnons au monde plus de chance et aux êtres plus de nous-mêmes dans ce parcours terrestre qui ne retiendra de nos pas que ce que nous avons été, comme un éclat de rire de l'espace formulé au temps par l'impermanence, ne retenant

ainsi de nous-mêmes que la goutte d'évolution s'ajoutant à l'océan d'une humanité qui de goutte en goutte, s'ajoute à elle-même sur ce parcours évolutif que rien n'arrête et auquel il nous appartient de contribuer en toute conscience.

Aux marées de ces équinoxes de l'être, soyons présents, mouvements ininterrompus des conditions particulières que l'être, justement, doit retrouver au parcours de ses expériences terrestres qui font de l'incarnation le terrain privilégié des choix à faire, du Divin à rayonner, de Christ à exprimer.
Et ce, dans toutes les circonstances de la vie même et surtout dans la relation amoureuse.

MURIEL

À toi

Il y a dans l'impermanence des notes claires dont l'éternité est la clé.

Je t'ai aimée dans cette mouvance, c'est en elle que je te retrouverai, parce que c'est en elle que nous demeurons toi et moi.

Ne m'attends pas, vis mon absence pour lui donner les ailes d'un à venir commun dont tu es le vol léger sur lequel s'appuie mon cœur jusqu'à nos retrouvailles.

PAUL

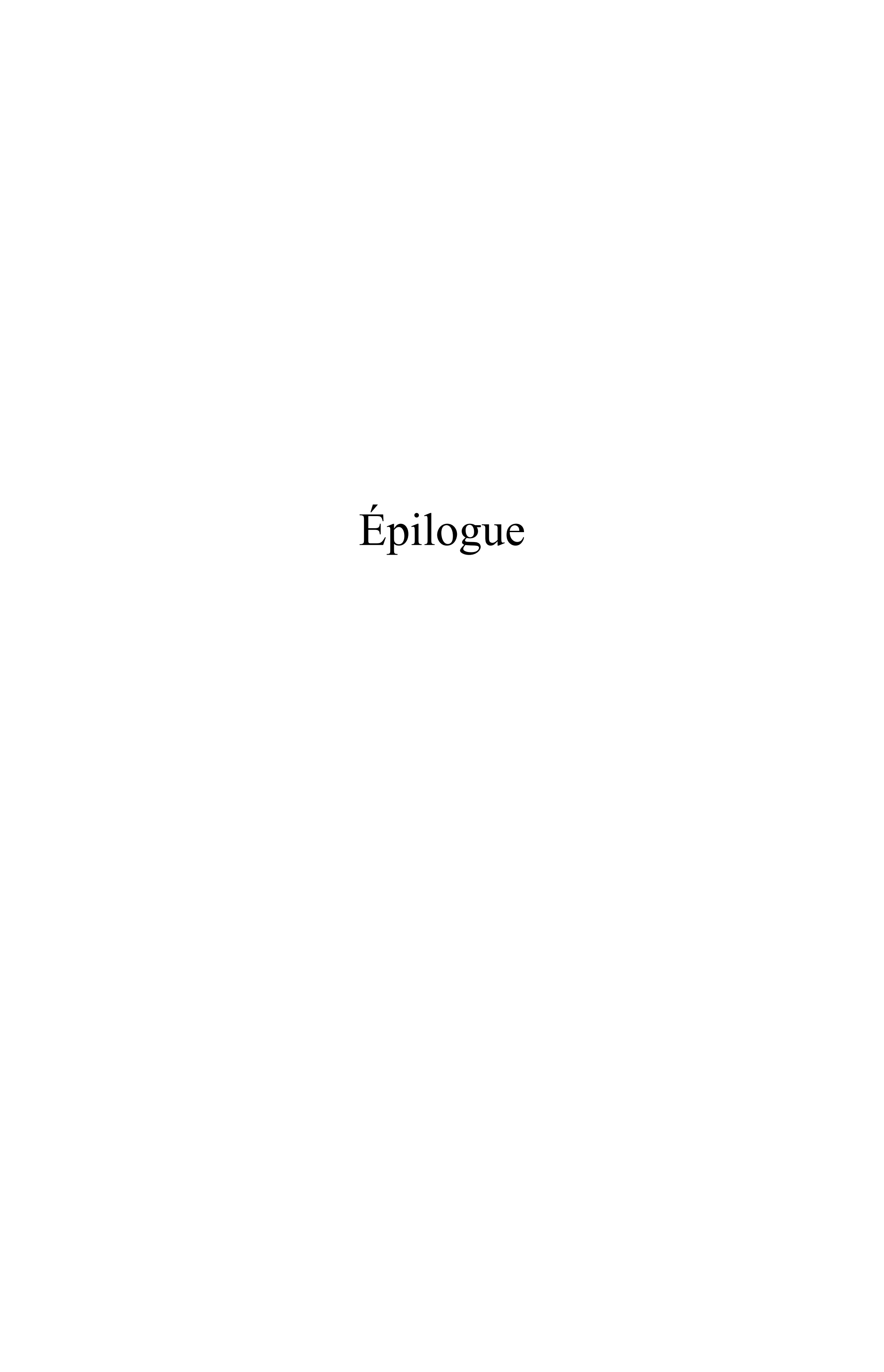
À nous

Tout moment juste est un rendez-vous inlocalisable dans l'impermanence.
Pourtant j'arrive pour vivre concrètement cette légèreté qui nous échappe. Si elle est notre vocation naturelle, puisque je suis l'homme, parce que tu es la femme, le parcours me semble idyllique.

Aimer mieux est, avec toi, un superbe projet auquel j'adhère.

Seul un saut dans l'espace nous sépare. Mon vol AA2211 se posera à Genève le 22 courant à vingt heures trente.

PAUL



Épilogue

Le temps s'approprie ce que nous laissons en suspens, il est ensuite très difficile, voire impossible d'y revenir lorsque le moment, passé, s'est affadi jusqu'à devenir obsolète. Ceci concerne toute l'objectivité de l'action.

Quand même, subjectivement, il n'est jamais trop tard. Jusqu'au dernier souffle, une pensée de lumière peut faire basculer des années de retard.

Entre ces deux extrêmes, il y a le moment juste. Ce moment-là se vit au présent d'une mobilité constante, dans lequel le mental ne rentre pas en ligne de compte. Ce moment-là, précieux entre tous, est si rare ! Pourquoi ? Simplement parce que l'être humain a du mal, c'est sûr, à ne pas se positionner avant ou après dans l'hésitation ou le regret, dans l'incertitude que le mental et l'intellect organisent et entretiennent. Là, juste au moment, là juste en accord harmonieux de temps, au présent, se situe, se retrouve et se vit l'instant précisément juste qui aussitôt passé ne laisse aucune trace que la joie et la sérénité de l'accomplissement, quelle que soit la suite qui, de fait, n'existe pas comme telle mais simplement comme le déroulement d'une mouvance in-

interrompue dans laquelle on peut bouger à l'imprévisible, comme une vague libre ondule et se dresse à l'océan avant de connaître le rivage qui jamais ne l'absorbera.
Au silence impressionnant que propose le souffle rauque de ces désaventures qui nous plaquent au destin comme un papillon épinglé, surpris en plein vol, peut-être faudrait-il reconsidérer d'un œil neuf, d'un cœur vierge, ces joies incandescentes à l'âme et invisibles au regard quotidien, ces joies légères comme des signes sans mouvement, des signes transparents à force d'être présents qui, d'une présence, d'une rencontre, d'une phrase, d'un mot, peuvent tout à coup indiquer le pas suivant, le tournant à prendre, la direction où s'engager, à qui ose remettre en question, à qui ose envisager sans peur un inconnu qui apparaît comme la porte ouverte sur nous-mêmes, cette porte a souvent des allures de piège et le mental s'y complaît en conjectures parce que lui seul n'ose jamais, ses jalons sont ailleurs, dans les références et les garde-fous périmés qui retiennent prisonnier qui s'y accroche, qui s'y tient comme à une vérité.
Au silence impressionnant de cet espace intérieur sans limite l'on peut, si l'on veut, retrouver l'infiniment réel que masque un quotidien frileux dont les peurs nous entraînent là où il ne faudrait pas.

C'est dans les repères amoureux que l'on se perd le plus et curieusement, c'est là, entre un sein, une épaule, une courbe de hanche ou un torse que se

jouent, aux dés avides du désir, les moments les plus importants d'une vie. Parce que, de la déprime à l'angoisse, de la joie à l'incertitude, de la peur au renoncement, c'est là que chacun tente en vain de trouver un équilibre qui échappe à ce fil tendu entre les autres et nous, ce fil de la relation qu'il nous faut sublimer dans l'amour ou ce que l'on croit en être.
C'est là, entre un homme et une femme, que se lient, se nouent, se dénouent, se cherchent, se trouvent, s'harmonisent ou se quittent ces polarités énergétiques indispensables au cœur, à l'âme, à l'action, ces polarités, sortes de chemin subtil d'un esprit à un corps, d'un cœur à une main, d'une intelligence à une autre, dépassées par ce sceau secret qui n'a de magie que dans ce qu'il scelle et de bonheur que dans ce qu'il exprime d'une intériorité à une autre et va, chemin faisant, toucher l'environnement, les autres, le monde.
C'est de ce cheminement, subtil entre tous, qu'est fait ce réseau invisible que tisse l'amour sentiment au métier d'un monde pervers qui imprime à l'inconscience des images dont les fantasmes sont la source.

C'est pour vaincre en soi les résistances, rebelles à nos extases, qu'il est urgent d'aimer mieux.

Ces liens invisibles que nous subissons, il ne tient qu'à nous de les créer, plus clair, plus fort, plus beau, comme une réalité que nous connaissons pour en avoir été les jouets. À en devenir les sujets, cette au-

tonomie qui nous manque, affectivement, psychologiquement, amoureusement, émergera enfin, descellant en nous-mêmes les blocages liés à l'inconscient qu'il nous appartient de déterrer afin de rendre fertile le terrain d'une vie.

À ces liens qui nous assaillent et nous bâillonnent, nous attachent et nous donnent souvent la voix du désespoir, du regret, de la nostalgie ou de la révolte, à ces liens, il faut nous familiariser afin de les apprivoiser. Ce n'est qu'ainsi en les accueillant, en les connaissant, qu'il nous sera ensuite possible de nous en libérer afin de vivre l'invisible en toute liberté, en toute autonomie.

De la relation sexuelle à l'amour, il y a le pas décisif de soi à soi qui peut nous faire découvrir en l'autre ce que nous n'attendons plus, ce miroir d'un autre regard, à la fois différent du nôtre et semblable, ce regard inattendu, inconnu et si proche, celui de l'amour sans objet où tout sujet, autonome et libre intérieurement, a sa chance de pouvoir partager librement ce qui est acquis tout en découvrant, autrement, à deux, ce qui ne l'est pas.

À ces liens invisibles qui nous lient maintenant, moi par l'écriture, vous par la lecture, donnons la mesure inconnue de ce qui nous habite afin d'éclairer d'un cœur différent ces corps que nous caressons si bien et que nous profanons si mal aux temples dévastés de nos illusions d'aimer.

Pour aimer mieux, habitons d'une âme lumineuse ces corps comme des temples de vie, et tissons ces liens invisibles comme la trame d'un éventail pour nous aérer de ce souffle divin que, par l'amour, nous pouvons exprimer ensemble.

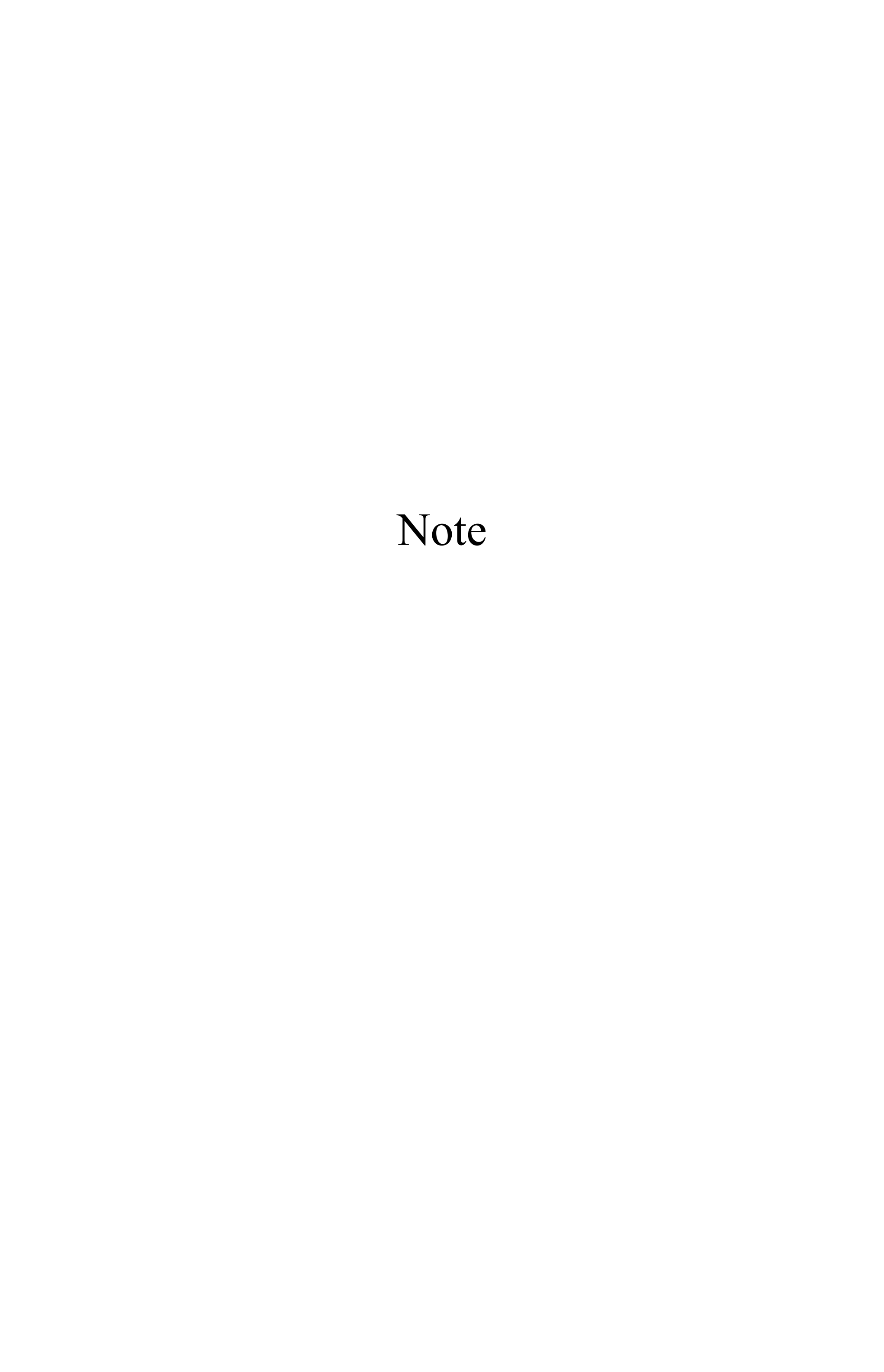
Ainsi, comme les cordes d'une lyre, nos corps exprimeront-ils ce chant magique de l'amour retrouvé dont le monde a besoin et que seule la complémentarité des énergies féminines et masculines peut exprimer pleinement en toute beauté, en toute créativité, dans tous les domaines où notre esprit œuvrera, abrité par la beauté charnelle d'un corps rendu à sa vocation : exprimer le divin au sein du monde, parmi les hommes, pour le mieux-être de l'Humanité tout entière.

Les liens invisibles, revivifiés par un mental sain, trouveront ainsi le chemin lumineux qui d'un cœur à un autre rapproche les corps pour unir les âmes.

Ainsi la complémentarité créative, vocation naturelle de l'homme et de la femme émergera-t-elle.

Puissions-nous être de ceux qui la vivent afin d'en communiquer la voie magnifique à parcourir ensemble.

Genève
11 août 1993



Note

La lecture de ce livre se termine ici, elle peut être un marchepied vers l'ouvrage superbe de Sogyal Rinpoché aux Éditions de la Table Ronde :
Le Livre Tibétain de la Vie et de la Mort
dans lequel l'impermanence nous est proposée comme la réalité imparable d'un lot commun qu'il nous appartient, à chacun, de vivre.

LC

Table des Matières

Du même auteur

1. Romans

Sur les Traces du Nazaréen
Les liens invisibles (érotique)
Histoire puissance trois
Catherine la solide Insolite
Ouergane
Rama
L'œil de cristal
Chronique d'une Approche Théorique
Au fil des modes et aux toi de la vie
L'Ampli-Roman
En passant par Mimizan
La Gouve
Conte de Jor
Samia et demie
Un Couple en marge
D'ici et D'ailleurs
Octave à Tanger
Vivelle
Dans les creux de la vie
Marouerg
La Maison des non-dits
L'émeraude de Fès
En attendant Aïda
Le voyage d'Amina
Parenthèse à Malte
Set de femmes - Chronique tangéroise
Romantissime
On n'en Meurt pas…
La Ville
Cristal de femme
Rencontre à Madrid
Sur le pont d'un Maroc arc-en-ciel
Une femme au Sud
Une île au bout du Cœur

Asma/Chaïbia - une + une = Une
Tanja la magique
La Nuit du devenir
Face à Face à Tanger (érotique)
Masque Démasque
Un Jour Une Vie
Sur les voies du deuil
La vie en pointillé
Générations
Nadia
Thaïe

2. Contes

Contes de Portes marocaines (gratuit)
Contes d'éthérique et de Vie
Venusia The Lady on Venus
La Branche Magique
Contes Planétaires

3. Pièces de théâtre

Mano
L'Amour en Question

4. Témoignages

L'Infini côté Cœur ou Gary/chellabi
L'amant d'un jour
Hommage à Sri Aurobindo
Lettre d'ailleurs
Codes codés encodés
Un jour en Asie
J'ai le Maroc au cœur
Sous sub conscient
Autoscan
Silence Solitude Service
Dialogue en Solo
L'enfer en technicolor
Chambre 137
De Bric et de Vrac
Mon Actuscan 1 (gratuit)

« De la médecine entre autres… »
Mon Actuscan 2 (gratuit)
« Du temps des gilets jaunes etc… »
Mon Actuscan 3 (gratuit)
« Pour de plus justes relations humaines »
Mon Actuscan 4
« Médecine/Politique - Vie citoyenne - Évolution »
Mon Actuscan 5
« Nos Frères de l'espace, Les mondes et nous… »
Mon Actuscan 6
« L'Amour inconditionnel »
Mon Actuscan 7
« Transformation - Âmes sœurs - Service - Covid 19 »
Mon Actuscan 8
« Feu mon Ami »
Mon Actuscan 9
« Les Hauts de Hurletemps »

5. Essais sociopolitiques

D'une citoyenne - réflexions sur le la les politique(s)
De Shamballa à Rabat
2001 : Les citoyens la politique
Manuel citoyen
Il sera une fois la citoyenneté
Citoyenneté : l'Avenir du Futur
Face : Gouvernance - Pile : Citoyenneté (gratuit)
Rêve pragmatique, Engagement Citoyen
Entre nous commentaires et opinion (gratuit)
Toi l'Enfant (droits de l'enfant) (gratuit)
Supramental Mon Ami (spirituel)
Haut et Clair Sur le fil politique

6. Essais philosophiques

Essai sur la Beauté
Essai sur la Pensée libre
Liberté Bonheur
Pourquoi ? Comment ?
Roman Vie Fiction
Des éclats de diamants dans la boue (social)

7. Enseignement Christique et Énergétique humaine

Le sang du calice de Morya (gratuit)
À Nos disciples
Le Maître en incarnation Les groupes et Shamballa
Christ en soi, Christ en tous, Christ en Vie
Du Silence de Dieu au Principe christique
Le cœur ouvert
… de Shamballa… aux Caraïbes
Livre d'or
Maîtrise initiatique dans l'incarnation
Les Saisons de la Transformation
Expérience et Maîtrise
Sur les pas de Christ et au-delà
La Source et le moyen
La Mère le monde et vous tous
Du rêve ou de son Absence
De l'Esprit au sexe
Unité de synthèse et Magie Divine
L'Envol
Ange ô mon Ange
La 7ème étape
Énergétiquement Vôtre
Réponse aux « channelings »
Transition et Vie
« … de la Cellule … »
Le Nomade de l'Amour
Cœur au mon Cœur
Le Yoga du feu
Devas
D'un Point de Vie ésotérique
Cendres de glace - Poussière d'étoiles
Le couple gnostique
Prophètes et Médiateurs
Connexions - Devas Violets
Cœur Kaléidoscope

Originally written in English

Paddy’s World (gratuit)
My word again
The Sacred Journey through Empowerment

Translation into English

On the tracks of the Nazarene
The blood of Morya’s Chalice (gratuit)

Traducido al español

Una pareja al margen

Couverture LC
ISBN 978-2-36633-101-1

LCenteur
leïla chellabi
contactlc2020@gmail.com